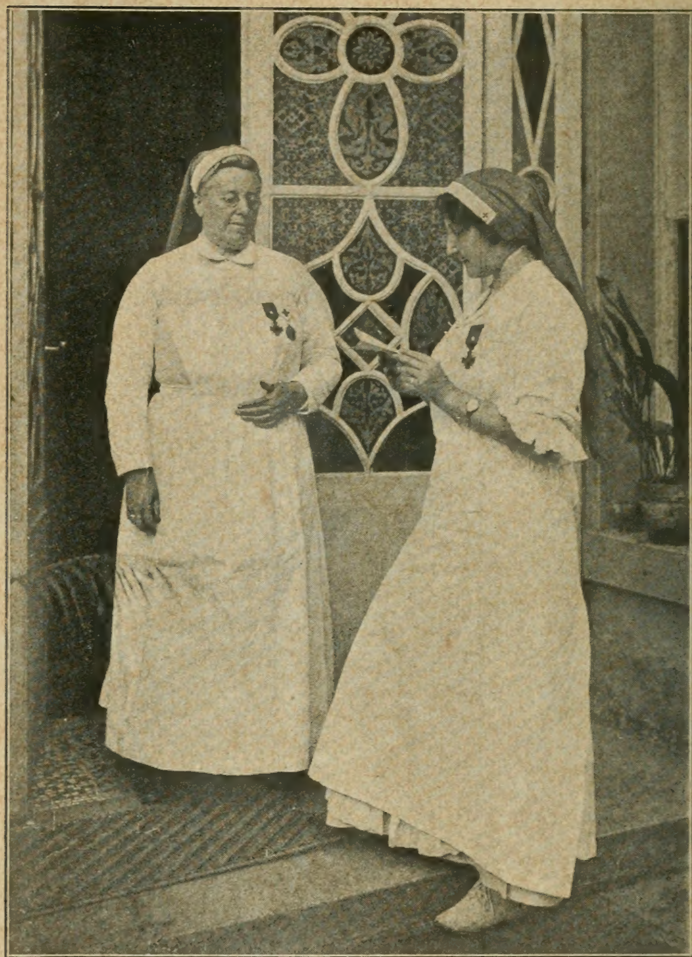


LES VAILLANTES

DU MÊME AUTEUR

Le Féminisme sous le Règne de Louis-Philippe et en 1848 (Plon et Nourrit) . . . . . . 3 fr. 50



Son Photog. de l'Armée.

Mme Macherez et Mlle Sellier

Léon ABENSOUR

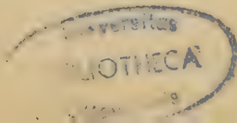
LES VAILLANTES

HÉROÏNES - MARTYRES ET REMPLAÇANTES

Avec une Préface de Louis BARTHOU



PARIS
LIBRAIRIE CHAPELOT
MARC IMHAUS ET RENÉ CHAPELOT, ÉDITEURS
30, Rue Dauphine, VI[e] — (Même Maison à NANCY)
1917



A MA MÈRE

A TOUTES LES FEMMES DE FRANCE

PRÉFACE

Mon cher Confrère,

Est-il possible qu'il existe des misogynes, esprits étroits et cœurs fermés, dont la partialité entêtée résiste au spectacle que la femme française donne depuis le début de la guerre ? Je dois le croire parce que vous le dites et que j'ai apprécié la sûreté de vos informations toujours puisées aux sources les meilleures, mais j'en éprouve un étonnement indigné dont je ne saurais taire l'expression. S'il n'est point de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, il y a des aveugles volontaires qui se refusent par la stupidité d'une opinion préconçue à voir ou à reconnaître l'évidence.

Avez-vous réussi à leur ouvrir les yeux ? Je n'en suis pas sûr, quelque décisive que soit votre argumentation, mais vous pouvez vous consoler aisément de ne pas rallier cette minorité impénitente, en vous disant que

vous vous êtes fait l'interprète du sentiment public presque unanime.

J'ai lu votre livre avec un très vif intérêt et un profit qui n'a pas été moindre. Il a la valeur d'un hommage et la précision d'un document. Il vient à son heure. D'autres, qui vous ont précédé, ont été condamnés, malgré leur bonne volonté et la générosité loyale de leurs intentions, à des essais hâtifs dont la généralisation reste incomplète et vague. Il fallait pour juger la Femme pendant la guerre, pour lui assigner son vrai rôle et pour lui mesurer sa place exacte, le recul du temps. Après deux ans et demi, l'épreuve est faite et l'expérience est probante. La force de votre livre est de s'appuyer sur des faits, sur des rapports, sur des anecdotes et sur des documents. Il est vivant parce que la vie l'a inspiré ; il est varié comme elle, et comme elle il a ses rayons et ses ombres, ses pages tristes et ses jours radieux. Ce n'est pas un roman où l'imagination travaille ; c'est un témoignage qui a dégagé de la réalité multiple une enquête conduite avec un tact et une méthode dont je ne saurais trop vous louer. Vous vous êtes rappelé la forte parole de la Bruyère : « Amas d'épithètes, mauvaise louange ; ce sont les faits qui louent et la manière de les raconter ». Votre manière est sobre. Vous ne vous êtes pas institué l'avocat d'une cause qui aurait besoin d'être défendue. Vous vous

êtes effacé, avec une modestie dont une certaine habileté n'est pas absente, derrière les faits, auxquels vous avez laissé la parole et que vous avez su grouper selon les règles d'une claire et lumineuse coordination.

Ordonné et documenté, précis et méthodique, votre livre a un autre mérite, qui lui donne son véritable caractère, et qui, j'en suis sûr, contribuera à son succès : il est impartial. Quand je l'ai eu achevé, j'avais une idée, très favorable, de votre talent, mais je ne savais rien de vos opinions politiques, de vos croyances religieuses ou de vos conceptions sociales. Je vous félicite de cette neutralité : elle a été la condition et la forme de votre justice. Ouvrière ou paysanne, institutrice ou religieuse, employée ou grande dame, Parisienne ou provinciale, Française ou alliée, la femme que la guerre a faite, et qui, à sa façon, a fait la guerre, a trouvé en vous la même équité bienveillante et ferme. Pour vous incliner devant une robe, riche ou pauvre, laïque ou confessionnelle, il vous a suffi de savoir qu'elle était portée avec dignité.

Vos conclusions sont prudentes. Vous avez exposé le présent sans trop engager l'avenir, mais vous n'auriez dit ni toute votre pensée ni toute la justice si vous n'aviez pas indiqué que ce présent, plein de promesses, commandera l'avenir. La femme, en s'imposant des devoirs nouveaux, s'est créé à de nouveaux droits

des titres que rien ne pourra proscrire ou prescrire. Elle s'est faite, avec quel dévouement, quelle ténacité et quel héroïsme ! l'auxiliaire de la Victoire Française. Mais elle a gagné, sans la chercher, sa propre victoire. La paix sera, pour elle aussi, une revanche et une libération.

Louis BARTHOU.

Le 7 février 1917.

INTRODUCTION

La femme française à la veille de la guerre.

Serait-il paradoxal d'avancer que les siècles qui vont suivre seront les siècles de la femme, c'est-à-dire des époques où une moitié de l'espèce humaine jusqu'ici tenue à l'écart de la vie mettra au service de la société des énergies neuves? — L'histoire du XIX[e] siècle, des débuts du XX[e] et de la crise terrible que nous traversons tendrait à le faire supposer.

L'un des faits capitaux du XIX[e] siècle en effet est l'importance de plus en plus grande prise par la femme dans la société, l'accroissement énorme de celles qui travaillent comme de celles qui veulent travailler.

Bien des causes ont contribué à amener cette évolution. Sans doute la première de toutes est-elle, dans le milieu du XIX[e] siècle la naissance de la grande industrie. Double a été l'effet produit par l'immense développement de celle-ci. Tout d'abord après une courte période où la machine sembla diminuer la tâche de l'homme, elle s'est montrée par la production plus

vaste qu'elle permit, prodigieuse consommatrice d'efforts humains. Les bras des hommes n'ont plus suffi à la satisfaire et pour remplir les vastes agglomérations industrielles de notre époque, il a fallu faire appel aux femmes également.

En même temps s'est produite la baisse des salaires, absolue parfois, toujours relative par rapport au renchérissement de la vie. Le salaire de l'homme n'a pas suffi pour faire vivre la famille. La femme a dû chercher un gagne-pain : l'usine la sollicitait tout naturellement; elle s'y est engouffrée, quitte à toucher d'abord un salaire dérisoire pour un travail exorbitant (1). Le salaire est souvent pour elle un simple « salaire d'appoint qui, insuffisant par lui-même, doit, s'additionnant à celui du mari, permettre de joindre les deux bouts ». Et voilà, soit dit en passant, la cause essentielle d'une des plaies de la société moderne : l'exploitation des ouvrières à domicile.

Pour beaucoup de femmes il n'a plus fallu seulement trouver un salaire d'appoint, mais un *salaire*. Il s'agit de celles qui, de plus en plus nombreuses au XIXe siècle, se sont trouvées dans la nécessité de vivre seules et de seules, se suffire. Voici d'abord les paysannes que la grande ville fascine ou que l'industrie familiale ne peut plus nourrir; voici les jeunes filles instruites qui ont quitté le foyer pour la recherche fébrile d'une situation qu'elles espèrent brillante. Voilà surtout la foule de celles

(1) En 1848 la journée de la plupart des ouvrières ne dépassait pas 1 fr. pour 12 à 14 heures de travail.

qu'isole la crise de la famille, qui n'ont pas ou qui n'ont plus de foyer.

La crise de la natalité dont nous souffrons tant en France ne vient-elle pas autant, plus même, d'une crise du mariage que des mariages inféconds?

Les conditions de la vie moderne sont devenues telles que la charge d'une famille, de plus en plus lourde désormais est une perspective faite pour effrayer un homme qui ne se sent pas les épaules robustes et l'âme bien trempée.

Les études documentées des sociologues, les exhortations des hommes d'Etat, comme la rhétorique sentimentale des poètes ont été sans force contre cet état d'esprit venu lui-même d'un fait économique inéluctable : la difficulté pour l'homme de créer une famille si la femme ne participe à l'entretien par sa dot, ses appointements, son salaire.

Cette crise du mariage en France a, il est facile de le voir, des conséquences mondiales. N'est-elle pas une des causes ou des occasions de la grande guerre?

Pour les femmes, elle a habitué beaucoup d'entre elles, privées de l'appui qui les avait si longtemps soutenues, à s'orienter seules dans la vie et à se créer par elles-mêmes « une situation ».

Les progrès de l'instruction des femmes ont aplani un peu le chemin vers l'indépendance. En 1836 est créé l'enseignement primaire des filles; à la fin du second Empire est organisé pour elles un enseignement secondaire; dans les trente dernières années, l'enseignement supérieur ouvre à son tour ses portes. La diffusion des

lumières dans le monde féminin a pour très heureux résultats de permettre à des femmes, par les carrières commerciales et bureaucratiques, un gagne-pain modique mais relativement facile. Mais, comme il y eut beaucoup d'appelées et peu d'élues, elle a créé la déclassée. C'est un type qui, n'existant pour ainsi dire au siècle précédent, se multiplie dans la société moderne et augmente encore le nombre des isolées, c'est-à-dire de celles qui, comme l'homme, doivent non plus par leur mari ou leurs enfants, mais par elles-mêmes, tenir une place dans la société.

Enfin, on ne saurait passer sous silence l'influence du mouvement féministe. Celui-ci est à la fois l'effet de la place plus grande prise par les femmes dans la so ciété et la cause de nouvelles revendications. Amenées de plein gré ou par force dans un milieu nouveau, celui des âpres luttes économiques, les femmes se sont vite aperçues qu'aux doléances communes à tous les travailleurs elles devaient ajouter leurs plaintes particulières : ne recevaient-elles pas dans un même métier des salaires inférieurs à ceux de leurs camarades, n'avaient-elles pas pour défendre leurs intérêts des armes moins puissantes étant privées du point d'appui électoral ? « A travail égal salaire égal » telle est leur formule et le droit de vote est nécessaire pour la faire triompher !

Si sous la Révolution française les femmes réclament le droit de vote pour conduire vers le mieux les destinées du pays, les féministes du XIXe siècle y voient surtout un moyen d'améliorer leur propre destinée en vertu de l'axiôme formulé par M. Viviani : « Les législa-

teurs font les lois pour ceux qui font les législateurs. » (1)

En même temps les féministes remarquent que, en dehors des professions dont les usages ou les préjugés concèdent l'accès à la femme, il en est d'autres qu'elle pourraît aussi remplir. Employée dans une maison de commerce, ne peut-elle pas l'être dans une administration publique? Institutrice ne peut-elle être professeur? Sage-femme, ne peut-elle être médecin? Peu à peu, entraînées d'un mouvement irrésistible, les femmes en viennent à réclamer l'accès de toutes les professions masculines; et la logique de leurs revendications s'impose aux gouvernements avec une telle évidence que, de 1870 à nos jours, les femmes obtiennent effectivement soit par la loi, soit par le simple usage, l'accès de presque tous les métiers masculins, de toutes les professions libérales masculines. Avocates, doctoresses, cochères, chauffeuses, employées d'administration, les femmes se sont montrées aptes à tous les rôles et ont démontré le féminisme par la pratique. Pendant la même période le nombre de femmes exerçant des métiers manuels n'avait cessé de s'accroître. A la veille de la guerre, de nombreuses études ou statistiques ont montré quelle place importante les femmes tenaient désormais dans la vie économique et intellectuelle de la France. Des millions de paysannes travaillent aux champs, on compte un million au moins d'ouvrières, domestiques ou employées de commerce, quelques milliers de femmes

(1) Discours de M. Viviani au congrès féministe de 1900.

ont pénétré dans les administrations publiques ou professions libérales; plusieurs ont conquis une haute renommée littéraire, scientifique même. Le temps est bien loin où, dans la création de la richesse comme du patrimoine intellectuel du pays, les femmes représentaient une quantité presque négligeable.

Voilà donc une grande force, jusqu'ici perdue, qui commence à être utilisée. Et l'aube point d'une ère nouvelle.

A cette évolution des faits économiques, correspond comme toujours une évolution dans les esprits.

Ici encore c'est l'action du féminisme avant tout que nous devons étudier.

Faute pour les Françaises d'user des méthodes tapageuses des suffragettes ou de la gigantesque réclame américaine, le grand public ignorait, ignore encore, quelle était, avant la guerre l'importance réelle du féminisme. Comme celui-ci n'était pas, ne voulait pas être un parti politique, comme ses adhérents, gens discrets et modestes, n'injuriaient pas leurs adversaires et n'embouchaient pas pour clamer leurs moindres succès, la trompette d'airain, il paraissait à nos bourgeois de France non plus haïssable, mais indifférent. La *Candidate* et la Cochère qui le symbolisaient méritaient au plus un sourire il était de bon ton pour une femme du monde et même pour une femme de lettres, de reléguer le féminisme dans l'île d'Utopie. Bien peu soupçonnaient la variété infinie des problèmes qu'il implique et la force sociale qu'il représente.

Force sociale, le mot n'est pas exagéré; après les

tentatives avortées, mais non inutiles, de 1789 et de 1848, le féminisme français a réussi à s'organiser, à l'exemple du féminisme anglais, son cadet. *Ligue Française pour le droit des femmes*, *Égalité*, *Conseil National des femmes*, *Union Française pour le suffrage des Femmes* (U. F. S. F.), *Vie féminine* ont successivement apparu, se partageant la tâche, usant de moyens différents, mais poursuivant le même but. Elles ont fondé des journaux (*la Fronde, l'Entente*, *la Française*, *l'Equité*), tenu des assemblées et congrès, publié des rapports, distribué des tracts, poursuivi au Parlement une action persévérante, posé même des candidatures pour déjouer la conspiration du silence.

A la veille de la guerre l'œuvre était en bonne voie. Les sociétés féministes recrutaient assez rapidement des adhérents nouveaux. L'Union française pour le suffrage des femmes fondée en 1909 compte aujourd'hui plus de 15.000 membres et, parisienne d'abord, a essaimé dans presque tous les départements.

Le Conseil national des femmes, fondé en 1889 peut aligner une liste qui, d'après certains rapports, un peu trop favorables il est vrai, compterait plus de cent mille personnes. Pour arriver à ce total considérable il faut faire état de toutes les sociétés affiliées au conseil, société de protection de l'enfance, de tempérance, d'anti-alcoolisme, d'action pacifiste. Mais n'est-il pas légitime de procéder ainsi si l'on remarque, comme le fait avec raison une féministe que les membres de ces nombreuses sociétés, indifférents d'abord, se sont peu à peu laissés enrégimenter dans l'armée féministe?

Serait-ce au seul point de vue du nombre, ces groupements sont donc loin d'être une quantité négligeable, bien qu'ils soient peu de choses en face des 600.000 féministes anglaises.

Mais le nombre n'est rien, dans l'élaboration d'un mouvement social et furent-ils plus de cent mille, les « hommes éclairés » qui préparèrent la grande Révolution ? Ce qui importe, c'est qu'à peu d'exceptions près, l'élite féminine se soit montrée favorable. Aux femmes qui lisent, qui pensent et qui savent regarder la vie, le féminisme est apparu comme un devoir envers elles-mêmes et envers la foule de leurs sœurs ignorantes et pauvres.

La crainte du ridicule aurait pu les arrêter dans cette voie : elles l'ont bravée et il faut dire qu'elles y eurent moins de mérite que leurs devancières de l'âge héroïque. Car pour être féministe il n'est plus nécessaire aujourd'hui, s'il le fut jamais, de porter un costume grotesque et de renoncer à toutes les joies de l'amour. Chapeaux élégants — voire excentriques — et robes de grand couturier ou sévères toilettes bourgeoises, cheveux blond vénitien ou respectables têtes blanches, voilà ce qu'on pouvait observer dans les derniers congrès; plus de déguisement masculin, plus de cheveux courts, et la plume de Sem serait ici mieux à sa place que le crayon de Daumier. La caractéristique du mouvement féministe actuel en effet, est, par opposition avec ses devanciers qui furent plébéiens, son extension dans l'aristocratie et la bourgeoisie.

Jetez un coup d'œil sur les listes des membres de

l'U. F. S. F., de la *Vie Féminine* du *Conseil National* : dans les comités, fraternisant avec le monde parlementaire, le barreau, l'université, la noblesse catholique, protestante et israélite. Dans les groupes provinciaux, l'enseignement supérieur et secondaire, quelques institutrices et un grand nombre de jeunes filles de moyenne bourgeoisie. Le vrai peuple : paysans et paysannes, ouvriers et ouvrières d'usine n'est pas encore entamé. Ceux-là ignorent et parmi ceux-ci les hommes sont hostiles, les femmes indifférentes.

« Intellectuel et bourgeois » tel le définissait une des combattantes de la première heure, tel en effet le féminisme apparaissait à l'aurore de la guerre. Ce fut sa faiblesse; c'est aujourd'hui sa force. Ces bourgeoises, ces intellectuelles, si elles ne formaient pas ces « masses » qui seules intéressent les gouvernements, réussissaient par un patient travail à convertir leurs maris, leurs frères; et, députés, universitaires, avocats répandant les idées nouvelles pénétrèrent de leur doctrine les classes dirigeantes. En 1914, plus de deux cents parlementaires et parmi eux bien des leaders (Buisson, Jaurès, Sembat, Thomas, Charles Benoist), étaient en principe favorables au suffrage féminin.

Recrutées parmi l'élite, disposant de l'influence que donnent la situation politique ou mondaine, le talent littéraire, la richesse, les féministes ont su, mieux peut-être qu'elles ne l'avaient fait pour elles-mêmes user de toutes ces forces dans l'intérêt national. C'est qu'en transformant leur entourage, les femmes se sont elles-mêmes transformées. Peu à peu la conquête du bulletin de vote

ou des professions masculines leur semblèrent un moyen plutôt qu'une fin ; et elles furent féministes, non seulement pour se réaliser entièrement elles-mêmes, mais pour mettre des énergies encore inexploitées au service de leur pays et de l'humanité. Négligeant la politique pure, les affaires extérieures et les finances, elles s'attachèrent passionnément à ces questions sociales qui tiennent en une seule ligne : recherche du mieux être et du bonheur de tous. Leur cœur, leur sens pratique, leur fine intelligence trouvèrent ample matière à s'y exercer. Dans les derniers Congrès, le « struggle for vote » ne tient qu'une place restreinte : chômage, travail à domicile, protection de l'enfance, alcoolisme, voilà les questions longuement discutées.

L'idée de faire, par le triomphe du féminisme le bonheur du monde, n'est pas absolument nouvelle : les femmes de la Révolution la professèrent. A la barre de l'Assemblée Constituante elles dépouillent « les vains ornements de la vanité » pour en faire hommage à la Patrie et conjurer la crise de l'or, ou, formant des bataillons d'ardentes amazones jurent d'exterminer les tyrans. Mais il leur manquait l'organisation. C'est la supériorité de nos féministes d'avoir possédé celle-ci bien avant la guerre. Habituées à la discipline, au travail méthodique, avides d'action et capables d'agir, merveilleusement averties de la complexité des problèmes économiques et désireuses de les résoudre pour le bonheur de tous, nos féministes ont pu non seulement agir par elles-mêmes mais former les cadres d'une mobilisation générale des femmes.

L'exemple des initiatrices, des militantes du féminisme n'a pas été vain puisque, même à celles qui ignoraient, même à celles qui repoussaient leurs théories, il a appris que, tout en restant femme, épouse et mère, sans rien abdiquer de sa grâce ou de sa tendresse, on pouvait en certaines circonstances penser, écrire, agir comme un homme, mieux que l'homme parfois.

Le féminisme théorique et pratique a donné aux femmes confiance en elles-mêmes, en la justesse de leurs revendications, en la possibilité pour elles de bâtir avec l'homme l'édifice social. Il a amené les hommes à se dépouiller quelque peu de leur orgueil atavique, à ne plus se considérer comme « le pays légal » de la société, à admettre parfois, en principe du moins, pour leurs tâches grandes ou petites, la collaboration de leurs compagnes.

Ainsi les femmes tiennent désormais dans la société une place considérable. L'opinion publique s'habitue à leur voir tenir une place de plus en plus grande, et ne s'étonne plus de leur collaboration active à presque tous les métiers ou professions. Ceci au moment même où les intérêts de l'Etat comme les intérêts individuels réclament avec instance cette collaboration.

Les années que nous vivons offrent au monde un spectacle encore sans exemple, quelles que soient les grandes crises qui l'aient jusqu'alors torturé. Pour la première fois sont aux prises dix peuples arrivés au stade des armées nationales et du service militaire obligatoire. Pour la première fois, la mobilisation générale arrache à ses devoirs civils, à ses occupations

du temps de paix trente générations masculines les plus actives, l'élite du pays, sa force agissante et pensante, pour une guerre dont la durée excède deux ans.

Une telle mobilisation, c'est l'arrêt brutal de toute vie économique, de toute vie intellectuelle, et il en fut ainsi, les deux premiers mois de la guerre, alors qu'on concevait celle-ci comme une crise effrayante mais passagère...

Lorsqu'à l'hiver de 1914 on s'est aperçu que la guerre serait de longue durée, le problème est apparu bien autrement complexe. Tout en maintenant à l'état d'extrême tension les ressorts de la défense nationale et en laissant les guerriers à l'avant il a fallu se préoccuper de donner à l'armée elle-même et à la population civile le pain quotidien et de maintenir au même niveau intellectuel et moral le peuple de France.

La guerre devient guerre de résistance : la victoire au plus riche, à celui dont les ressources lui permettront de tenir le plus longtemps : il faut maintenir, développer encore l'activité économique du pays, intensifier la production industrielle, le mouvement des échanges.

La guerre devient guerre de matériel, le cri fatidique « des canons, des munitions » résonne par les mille voix de la presse. Il faut des mains toujours plus nombreuses pour tourner les obus, des cerveaux pour en diriger la fabrication.

A chaque étape de la guerre, on s'aperçoit donc qu'il faut augmenter le nombre des ouvriers de la défense nationale, ouvriers de l'avant et de l'arrière, des tranchées et du comptoir, de l'atelier et du bureau. Le pro-

blème serait insoluble si, pour combler les vides que l'appel des classes successives creuse chaque jour et faire face aux nouveaux besoins, on ne disposait de l'immense réserve féminine.

En une société où toutes les femmes comme tous les hommes travailleraient, où chaque femme aurait eu avant la guerre sa place marquée, les choses se seraient présentées d'une manière différente. On n'aurait pu remplacer les hommes par les femmes sans créer par ailleurs de dangereuses perturbations. En 1914 au contraire habituées au travail et à l'idée du travail, sans que cependant chacune d'entre elles travaille effectivement et régulièrement, les femmes ont constitué — et cette remarque s'applique à tous les pays engagés dans la grande lutte — une inépuisable réserve de forces et d'activités où, pour combler les gouffres creusés par la guerre, — ont pu puiser les gouvernements comme les particuliers.

PREMIÈRE PARTIE

Les Françaises et la vie de la France.

CHAPITRE I

L'âme des femmes pendant la guerre

A ceux de l'avant de combattre, à ceux de l'arrière de tenir. Mais, pour que l'armée se batte bien, pour que les civils tiennent sans découragement, ni faiblesse, tiennent dans le beau sens du mot, il est nécessaire que soient maintenus toujours au même niveau l'héroïsme des uns, la patience des autres. La tâche est difficile dans une guerre de deux ans ; l'intelligence et le grand cœur des mères, des épouses françaises y suffiront cependant.

Legouvé a pu dire que le degré de civilisation d'un peuple se mesurait à la place qu'y font aux femmes les mœurs et les lois. On pourrait avancer également que la résistance d'un peuple dans une guerre étrangère est fonction de la résistance morale qu'opposent les femmes à l'envahisseur. Les Allemandes, esclaves de la force et du prestige militaire n'ont que sourires, — et mieux encore — pour les vainqueurs d'Iéna. Mais les soldats de Dupont, de Soult, de Masséna reçoivent en Espagne un tout autre accueil.

L'épopée religieuse et patriotique de Jeanne d'Arc,

la vigueur masculine de Jeanne Hachette, l'enthousiasme avec lequel, en 1789, toutes les Françaises sacrifièrent leurs bijoux sur l'autel de la Patrie, l'héroïsme des Parisiennes de 1870 piétinant de longues heures dans la boue glacée, leur stoïcisme sous les obus prussiens, sous les tortures du froid et de la faim, qu'est-ce sinon les chapitres successifs de la résistance de la femme qui, l'homme vaincu, n'abdique pas encore.

Plus tard, les forces de la France brisée, non son âme, les femmes alsaciennes et lorraines sont, comme l'a bien montré M. l'abbé Wetterlé, à l'avant-garde de la résistance française dans les pays provisoirement conquis.

En Alsace-Lorraine, en effet, « les femmes entretiennent le feu sacré du patriotisme, elles ne vont au théâtre que lorsque la pièce est française, ne paraissent que dans les bals où elles sont certaines de ne rencontrer que des indigènes et apportent partout la langue, la mode, l'extérieur français... On peut compter encore les mariages entre Allemands et indigènes.

Ce rôle joué par leurs sœurs, leurs mères ou leurs lointaines aïeules, nos femmes de France l'ont continué pendant la crise actuelle.

Pour bien comprendre quelles furent, quelles sont encore l'attitude des femmes et l'importance de la force morale qu'elles apportent, il faut bien se garder des idées toutes faites et des clichés innombrables qu'on vise à nous faire prendre pour l'expression de la réalité.

Ecrivains et publicistes, parfois de talent, se sont ingéniés à nous montrer la femme totalement transformée

par la vertu magique de la guerre et parée d'autant de qualités merveilleuses qu'elle avait eu jusqu'alors d'odieux défauts.

Sèche et frivole, férue de boxe et de tango, peu instruite et ridiculement parée, cervelle d'oiseau, cœur de diamant, telle apparaît la femme avant la guerre à travers le prisme déformant qu'ils placent devant nos yeux.

Austère sous les voiles et le bonnet monastique de la Croix-Rouge, héroïque et sublime comme l'âme même de la Patrie telle, vue à travers le même prisme, la guerre l'a faite pour notre admiration et notre salut.

Combien extraordinaire une telle transformation, comment ces fleurs superbes sur un arbre aux racines desséchées, les partisans, ils sont légion encore, du miracle quand-même ne prennent même pas la peine de se le demander.

Les femmes ont tour à tour pâti et bénéficié comme toute la France d'un mirage trompeur : 1914 l'archétype du Français pour l'étranger et pour lui-même, c'est le Parisien sceptique et corrompu; 1916 : c'est le « poilu » devant lequel pâlissent les héros fameux de l'antiquité.

Et le pantin et la poupée touchés d'une baguette magique deviennent soudainement personnages d'épopée.

Réfléchissez, esprits simplistes, qu'il existait avant la guerre quelques dizaines de millions de Français en qui survivaient le courage et les vertus de la race et que quelques-uns, pendant la guerre, ont pu se montrer au-dessous de leur tâche.

Aux femmes s'applique le même raisonnement. Certes

en août 1914, un grand souffle d'héroïsme les a touchées.

Certes, « les femmes furent toutes belles par ce qu'elles ne se parèrent que de la bonté... » certes « on la vit dans les hôpitaux tout de blanc vêtue », n'ayant pour toute parure qu'une croix couleur de rubis, on la trouva gainée de noir dans les ouvroirs... montant les escaliers les plus sordides, visitant les moindres recoins de la misère » (1).

Il est vrai, aussi, que dans la foule féminine qui, au début de la guerre, emplit seule les rues de Paris et des grandes villes « les femmes très fortes savent contenir leurs larmes... » « Pas une ne pleure. » Et comme les Spartiates envoyaient les hommes au combat, « elles regardent avec colère les hommes qui, d'âge d'être au feu, sillonnent encore les rues » (2). Sainte colère patriotique, dignité devant le sacrifice de soi; tels sont les sentiments qui semblent animer des femmes françaises.

Qui reconnaitraît en elles les poupées d'antan « alors que la cité, le village, la France, s'offrent sanglants aux yeux agrandis de la femme, arrachée, peut-être pour toujours, à sa frivolité? » (3).

Sommes-nous sûrs cependant qu'il y ait eu réellement aussi profonde transformation?

Dégageons-nous de toute vaine littérature et nous apercevrons que la plupart des femmes qui pendant la guerre se sont montrées dignes, sérieuses, dévouées,

(1) Odette Dulac : *la Houille Rouge.*
(2) Jack de Bussy : *Réfugiée et Infirmière de guerre.*
(3) Pauline Valmy : *La guerre et l'âme des Femmes.*

étaient, avant la guerre, déjà des mères de famille conscientes de leurs devoirs, des jeunes filles averties mais réservées, d'honnêtes femmes dans toute l'acception du terme. Celles qui auraient pu réellement changer ce sont celles-là qui, brillante écume du Tout-Paris, étrangères le plus souvent, ne cherchaient chez nous que le luxe e t la vie facile. Mais du Tout-Paris à la France, il y a bien loin. Sommes-nous sûrs d'ailleurs que dans le monde frivole et corrompu qui semblait à certains toute la France, il ne se soit pas trouvé des femmes comme des hommes pour ne rien apprendre, ne rien oublier? Et parmi celles même qui seraient apparues comme transformées, n'en est-il pas qui aient recherché le beau geste, l'attitude théâtrale, la mise en vedette?

Si l'on veut bien regarder en face la réalité on reconnaîtra que pas plus que les hommes, les femmes n'ont eu à se transformer. Les hommes, sous le scepticisme et le laisser-aller cultivaient encore l'énergie, le courage et l'initiative de la race; les femmes dont quelques-unes seulement voilaient sous une frivolité apparente leur âme tendre et dévouée, ont, comme eux, facilement retrouvé le culte de la Patrie, la maitrise de soi-même, l'abnégation.

Est-ce à dire que toutes les Françaises soient devenues depuis la guerre des héroïnes cornéliennes? On pourraît le croire à lire maintes lettres de mères ou d'épouses citées, avec trop de complaisance peut-être, par la presse quotidienne. L'une se déclare « heureuse » d'avoir vu son jeune fils tomber sur le champ de bataille. L'autre déclare qu'elle sacrifiera avec bonheur ses

enfants, déjà couverts de gloire. Celle-ci porte avec orgueil la médaille d'identité d'un cher disparu. Celle-là engage ses fils à se porter aux postes les plus dangereux, et cette autre : « mes fils! je viens d'avoir l'honneur de les voir partir au front! »

On ne saurait avoir de sympathie pour ces femmes qui prennent trop facilement leur parti d'un affreux malheur : Veulent-elles laisser à la postérité le souvenir d'un beau geste, d'une phrase à effet? C'est un cabotinage impardonnable. Sont-elles sincères? elles nous rebutent par la sécheresse impitoyable de leur cœur et toute mère digne de ce nom les considérera avec horreur; et d'ailleurs où est, dans de telles conditions le mérite de leur sacrifice?

Non, les Françaises ne sont ni des Spartiates, ni des Romaines.

C'est le cœur serré, c'est en retenant à peine leurs larmes, c'est en étouffant leurs sanglots qu'elles ont laissé partir leurs maris et leurs fils. Elles souffrent, elles pleurent de leur absence; plus d'une, glorieuse pourtant lorsque l'aimé se distingue, demande surtout en ses prières que le danger soit écarté de lui. Plus d'une, sans oser parfois se l'avouer, préfère la vie, la présence chère aux citations, aux galons, aux palmes et aux croix. La patrie demande un sacrifice; elles l'acceptent sans joie, oh non! sans allégresse, sans raideur. Elles donnent leur chair et leur âme comme les hommes donnent leur sang. Elles n'en sont que plus belles à se résigner à l'immolation effroyable. Plus beaux sont les pleurs contenus, ou versés qu'un sublime de commande,

plus belle la désolation de la Vierge au Calvaire que l'orgueil stoïcien d'Arria.

Aussi faux, aussi vain serait-il de se représenter nos Françaises comme préoccupées *uniquement*, dès lors, de la guerre, de ses misères et de ses horreurs.

Peut-on croire sérieusement à la défaite complète de l'éternel féminin? Il n'a jamais cessé pendant les plus affreuses crises du temps passé de régner sur les âmes, et pas plus que les guerres de religion, l'invasion de 1815 ou la Terreur, la guerre présente ne fait exception.

Les moralistes de bonne volonté qui se représentent les femmes, toutes les femmes, dépouillant leurs charmants défauts aussi facilement qu'elles enlèvent leur robe, ressemblent à ces pédagogues en chambre qui s'imaginent par la guerre tous les enfants muris, assagis. Une simple promenade dans une grande ville quelconque leur donnera, s'ils veulent bien ouvrir les yeux, une notion plus juste de la réalité.

L'excentricité quasi-délirante de la mode féminine a-t-elle jamais, aux temps même de la suprématie teutonne en ce domaine, été plus grande qu'en 1915? La bigarrure des couleurs, le mélange des fourrures et des soies légères, la fantaisie cosmopolite des jupes de Hihglanders, des bottes russes, des vareuses françaises, des calots belges font-ils une impression lugubre? Un morne silence règne-t-il à la sortie des ateliers? et dans les salons ou les usines bourdonnantes, ne s'échange-t-il que de graves propos?

C'est aux premières semaines de la guerre seulement, qu'un vent d'austérité passa sur la France et que les

femmes, renonçant à toute élégance, à toute gaieté bruyante, montèrent ce thé tricot joliment décrit par une de nos meilleures romancières : « Les dames en toilette démodées ménageaient les morceaux de sucre et savouraient le démocratique petit beurre. Une Parisienne qui se piquait de patriotisme aurait cru commettre un crime, voler l'argent dû aux blessés, aux réfugiés, aux misérables si elle avait commandé une robe neuve et servi des gâteaux de luxe à ses hôtes.

Le thé tricot était charmant... chaque invitée apportait son ouvrage... On discutait sur la façon des chaussettes avec une ardeur émouvante. Et les pensées d'amour, les pensées de douleur, les pensées d'inquiétude et d'espérance s'entrelaçaient dans les mailles souples et faisaient d'un vêtement vulgaire, un talisman tout chaud de vie et d'amour » (1).

Mais comme l'a bien remarqué Mme Marcelle Tinayre, les thés tricots et l'austérité fondirent avec les glaces du premier hiver. Les espérances puis la certitude du succès, l'impossibilité pour celles comme pour ceux que le malheur n'a pas directement touchés de rester plongés éternellement dans la tristesse, une sorte d'accoutumance douloureuse, mais inévitable permirent à l'élégance, à la fantaisie, à une sorte de gaieté de reprendre leurs droits.

Et aujourd'hui l'on voit comme autrefois de jeunes femmes élégantes, fréquenter concerts, plages, thés mondains, causer chiffons, rire, flirter. Et ce sont les

(1) Marcelle Tinayre : *Thé de guerre.*

mêmes bien souvent qui ont passé une année et plus dans les hôpitaux de l'intérieur ou du front, les mêmes qui aujourd'hui concilient leurs obligations mondaines ou familiales retrouvées avec leurs devoirs patriotiques, les mêmes qui, demain, s'il le fallait se dévoueraient de nouveau tout entières et seraient capables d'héroïsme et de sacrifice.

Le cœur des femmes est merveilleusement complexe et si parfois nos compagnes semblent oublier la gravité de l'heure présente, c'est qu'elles mettent une sorte de coquetterie à dissimuler leur blessure; mères, épouses, sœurs, fiancées et celles même qui, par chance n'ont aucun des leurs là-bas donnent à nos combattants le meilleur de leur pensée. La préoccupation est constante et reparaît à la première occasion.

Les petits faits quotidiens observés autour de nous, des confidences naïves, des cris du cœur jettent une vive lueur sur l'âme féminine.

La femme du peuple a conservé le sérieux et le bon sens qui furent toujours l'apanage de la femme française. Ecoutons cette vendeuse des quatre saisons, scandalisée justement du spectacle honteux d'une ivrognesse, flétrir de sa rude voix faubourienne celle qui ose s'avilir en un pareil moment.

Lisons cette jolie lettre adressée à M. Brieux par une « simple petite ouvrière » pour qu'il dise à nos poilus de ne pas être jaloux ».

Ils ont tort d'être jaloux là-bas, car le seul bonheur c'est de lire les lettres, et on les lit tout haut : on n'a pas de secret, puisque ça vient de là-bas.

Dans le monde riche, c'est la même chose et on travaille pour l'Amérique et puis faut bien s'habiller, mais les commandes importantes c'est toujours pour une date fixe en vue de la permission du soldat qui doit venir.

Et puis si vous saviez comme les Dames elles sont gentilles à l'essayage,. quand on a les yeux rouges elles vous demandent gentiment : « Qu'avez-vous ma petite? » « Il est à Verdun madame » « Le mien aussi » qu'elle vous répond. Et bien, monsieur Brieux, vous savez on ne sent plus qu'il y a des riches et des pauvres dans ces cas là.

Y aura toujours des vilaines femmes, mais nos maris, nos frères, nos fiancés ils ont pas à avoir du chagrin et à être jaloux car on se conduit bien je vous assure oh dites.

Mais voyez-vous on voudrait que, là-bas nos hommes soient fiers de nous comme nous on est fiers d'eux.

Nos poilus ne savent-ils pas, dit une autre, pour une femme indigène qui se laisse aller à la tentation du fruit défendu, il en est des centaines qui, fidèles à la foi jurée, ne vivent que dans l'espoir de l'heure bienheureuse qui les réunira à l' « élu de leur cœur ». Il faut les en convaincre, celles-là sont la règle ; l'autre, l'exception. Pour les femmes sincères qui sont légion, le mari ou le fiancé parti représente tout le bonheur. De lui seul, il peut émaner. Le mari, le fiancé, c'est pour la femme sincère, loyale, véritablement éprise, tout ce qu'il y a de vrai, de noble, en ces durs moments surtout que nous vivons.

Nous *les aimions* avant la guerre, maintenant nous *les vénérons*.

Ils représentent pour nous le droit, la vaillance, le courage, l'abnégation. Comment tant de vertus réunies ne triompheraient-elles pas de la force brutale ?

Nos protecteurs chéris, par leurs souffrances et leurs sacrifices, sauront nous épargner la souillure du joug infâme de l'ennemi. Ils ont dans notre cœur une place sacrée dont rien ne saurait les arracher.

La vénération profonde des femmes pour nos soldats, la grave piété qui, masquée souvent de frivolité ou d'indifférence vit ardente en leur cœur, se manifestent par mille traits touchants. Voyez, dans les trains ou le métro de quelle vénération reconnaissante elles entourent nos blessés. Voyez les employées aider celui-ci à descendre, cet autre à s'installer confortablement; considérez cette femme — souvent âgée — qui, les hommes immobiles, hélas! offrira sa place. Admirez cette petite employée qui paye de son argent la place d'un blessé, la vendeuse de journaux qui donne ses feuilles; la commerçante qui donne généreusement ses victuailles aux permissionnaires pauvres; la bouquetière qui fleurit gracieusement le convoi funèbre d'un anonyme pour qu'il s'en aille sous quelques fleurs.

Et cette mère qui, son fils disparu aux premières heures de la guerre, réclame cependant l'honneur de loger un jeune soldat à qui elle donne la chambre du cher mort, la femme aimante qui encadre d'un ruban tricolore voilé de crêpe le portrait de l'ami perdu. Ne sont-elles pas jolies et touchantes celles-là! Observons autour de nous, et sans peine nous verrons des attitudes semblables.

L'intérêt que les femmes portent à nos soldat, n'est donc pas une tendresse de commande, une affection platonique, contente de belles phrases creuses, d'exclamations admiratives, de soupirs. C'est une sympathie active, efficace et dont profitent tous nos soldats.

La charmante institution des marraines l'a démontré. Depuis qu'un journaliste a appelé l'attention sur le sort

malheureux des soldats sans famille et a demandé pour eux des marraines, spontanément de tous les coins de la France, de toutes les classes de la société, femmes ou jeunes filles, midinettes ou grandes bourgeoises, cuisinières ou grandes actrices, fillettes ou aïeules, des marraines ont surgi, qui donnent à ceux des tranchées toute leur pensée et, au besoin se privent pour eux.

« Toute l'onde de tendresse éparse dans notre pays a dit un psychologue, est captée par la tranchée... Emma Bovary elle-même est devenue marraine de poilus ».

Snobisme peut-être chez quelques-unes, sincérité pour la plupart d'entre elles qui ont conscience de remplir une mission très haute et très féminine.

Isolé, perdu au milieu de la foule anonyme, le combattant que ne soutient nulle pensée douce, nulle espérance, s'ennuie, se désole, est saisi du fâcheux cafard. La marraine apparaît et, telle celle des anciens contes elle fait reparaître le soleil sous les nuages.

C'est la lettre qui, même venant d'une inconnue, sera affectueuse et tendre. C'est le colis qui apporte mille petits objets utiles ou délicieusement superflus, c'est la cocarde de Mimi Pinson distribuée au plus brave comme au temps de tournois, c'est la pensée surtout qu'on n'est plus seul sur la terre, qu'aux battements de votre cœur répondent les battements d'un autre cœur, que votre bonheur ou votre malheur, la gloire ou la mort ne seront pas à tous indifférents. Et avec plus d'ardeur les soldats se battent, avec plus de stoïcisme ils supportent

la stagnation sans gloire, la douleur, l'ennui; avec plus de joie ils désirent la victoire et la paix. Et lorsque, par hasard — moins fréquemment pourtant que les romanciers ne le supposent — les âges, les caractères, les esprits peuvent s'accorder, il s'ébauche de délicieuses idylles qui se terminent comme dans les contes encore. Mais ici c'est la marraine qui se transforme elle-même en fiancée.

Ce que celles-là font pour les combattants, celles-ci le font pour les blessés. L'un comme l'autre peut être isolé et pour le malade séparé des siens, l'angoisse est encore plus grande, l'inaction rend plus pesante la solitude, et mille fantômes viennent hanter un cerveau affaibli que, seule peut chasser une présence amie. C'est ce qu'ont compris les femmes et les jeunes filles assez heureuses pour bénéficier de quelques loisirs et d'une aisance leur permettant des voyages parfois coûteux. Elles ont fondé l'œuvre de la Visite et de l'aide aux blessés qui, de Paris où elle est établie, rayonne sur toute la France. Les déléguées se mettent en rapport avec les blessés qui, soignés dans les hôpitaux de province ont leurs parents à Paris ou dans une région éloignée. A leurs frais elles se déplacent, vont d'hôpitaux en hôpitaux, parlent à celui-ci de sa femme, à cet autre des nouveau-nés qu'il n'a pas encore connus, réconfortent des blessés, encouragent leurs familles, donnent à tous des paroles d'espoir. Avec la visiteuse c'est l'image de la famille, c'est l'image de la mère, de la fiancée, qui, apparaît tendre et gracieuse, rattache au monde l'isolé.

Le permissionnaire, lui aussi, a besoin parfois, selon l'expression populaire, qu'on lui « remonte le moral ». Vient-il dans sa famille, il faut lui éviter d'amollissantes émotions. Tel est l'esprit de l'appel aux Françaises signé d'une de nos grandes féministes. « Rappelons-nous, dit-elle, que nous n'avons pas le droit d'être faibles et que la tendresse vivifiante témoigne d'un plus grand amour que la tendresse amollissante... toute femme qui, à l'heure présente, ébranlerait le sens du devoir envers la Patrie serait une criminelle... N'oublions pas que notre attitude intérieure se reflètera sur notre visage... et que les défaillances... peuvent trouver un écho dans les cœurs. Notre responsabilité sera écrasante et la fermeté des femmes françaises sera décisive. » Sans doute toutes les françaises ont pensé comme elle et si l'on ne saurait jurer que des pleurs n'aient coulé, que des regrets n'aient été exprimés, du moins peut-on assurer que bien rares sonnèrent aux oreilles des permissionnaires, les paroles de découragement.

Et pour le permissionnaire isolé, de nouveau les marraines sont là, trop peu nombreuses certes, mais dont la présence a évité qu'un plus grand nombre de nos soldats n'eût la douleur, l'indignation de se trouver sur le pavé, parmi la gaieté ambiante des grandes villes.

Multiple et changeante comme la vie, revêtant d'aspects divers une bonté, une grâce foncières telle apparaît l'âme des femmes pendant la guerre. Diffère-t-elle tant de leur âme des heures de paix?

CHAPITRE II

La mobilisation féminine. — Les Femmes au Village.

Les aspirations généreuses des femmes française s leur ardent désir de servir le pays, la compétence que de longues années d'exercice leur avaient acquise en divers métiers ou professions presqu'à l'égal de leurs frères, tous ces précieux éléments de force n'ont pas été de suite utilisés. C'est seulement au milieu de la deuxième année de guerre que les femmes rendirent tous les services que l'on pouvait attendre de leur patriotisme et de leur énergie.

C'est que, comme l'ont regretté plusieurs femmes de bon sens, aucune organisation d'ensemble n'est venue assigner à chaque femme, comme à chaque homme, sa tâche particulière dans l'immense effort collectif. Ni Mme Marguerite Durand, demandant dans les congrès féministes un service militaire auxiliaire qui préparerait les femmes aux éventualités d'une guerre toujours possible, ni Mme Dieulafoy consacrant les loisirs de sa belle carrière à de persistantes campagnes pour la Femme à l'armée n'ont été entendues et l'exemple donné par les

femmes serbes et bulgares qui, dans les deux guerres balkaniques ont, spontanément ou sur des ordres d'en haut, à la campagne comme à la ville, dans les travaux des champs, les administrations publiques, les entreprises de transport, pris la place de leurs maris, n'a pas justifié leur thèse, personne en France ne pensant avoir l'occasion de renouveler pareille expérience.

Au début de la grande crise seulement on s'aperçoit que les femmes constituent une réserve de forces indispensable. Le 30 juillet 1914 un écrivain de talent, Mme Jack de Bussy esquisse l'organisation d'une *Ligue des enrôlées françaises* « ligue ayant pour but de suppléer aux vides laissés par les hommes partis pour la défense nationale ». Il s'agit de recueillir, par voie d'affiche et par la presse des offres d'emploi, émanant de femmes, de faire le recensement et le classement des bonnes volontés.

Comme le dit avec beaucoup de précision sa fondatrice, il ne s'agit pas de faire double emploi avec la Croix Rouge puisqu'on n'envisage pas les blessés.

Voici d'ailleurs le texte de l'affiche :

Ligue des Enrôlées Françaises.

Fondée 30 Juillet 1914.

Ligue ayant pour but de suppléer aux vides laissés par les hommes partis pour la Défense Nationale.

Aucune idée féministe ne doit entrer dans cette Ligue, de même n'a-t-elle aucun rapport avec la Croix-Rouge puisqu'elle n'envisage pas les blessés, mais les forces actives et journalières dans tous leurs emplois.

Toutes les bonnes volontés sont admises. Un classement par métier, capacités physiques et intellectuelles sera le point de départ des postes qui pourront être confiés aux énergies offertes.

La Ligue ne peut s'engager par elle-même à donner des *emplois*, ni *argent*, ni *aliments* mais usera de son influence pour que ce but soit atteint.

Les listes une fois dressées portant *nom*, *prénom*, *lieu de naissance*, *âge*, *profession* des Enrolées seront portées au gouvernement en corps silencieux et fiers avec ces seuls mots :

Nous voici, disposez des Enrôlées Françaises.

Vice-présidente fondatrice de

La Ligue des Enrôlées Françaises.

Jack de Bussy
femme de Lettres.
9, rue Rataud.

L'idée semblait pratique et susceptible de féconds développements. Comme la plupart des idées neuves elle eut peu de succès : Indifférence de l'opinion, silence de la grande presse, abstention des pouvoirs publics, ne permirent pas à Mme de Bussy de suivre son œuvre. Le départ de sa fondatrice pour l'un des hôpitaux de la Croix-Rouge termina sa vie éphémère.

Cependant le 4 août, M. Viviani que des années de féminisme militant ont convaincu du rôle éminent de la femme s'adresse ainsi aux femmes françaises :

Le départ pour l'armée de tous ceux qui peuvent porter les armes, laisse les travaux des champs interrompus; la moisson est inachevée; le temps des vendanges est proche. Au nom du gouvernement de la République, au nom de la nation tout entière groupée derrière lui, je fais appel à votre vaillance,

à celle des enfants que leur âge seul, et non leur courage, dérobe au combat.

Je vous demande de maintenir l'activité des campagnes, de terminer les récoltes de l'année, de préparer celles de l'année prochaine. Vous ne pouvez pas rendre à la patrie un plus grand service.

Ce n'est pas pour vous, c'est pour elle que je m'adresse à votre cœur.

Il faut sauvegarder votre subsistance, l'approvisionnement des populations urbaines, et surtout l'approvisionnement de ceux qui défendent la frontière, avec l'indépendance du pays, la civilisation et le droit.

Debout, donc, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la patrie! Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur le champ de bataille. Préparez-vous à leur montrer, demain, la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés!

Il n'y a pas, dans ces heures graves, de labeur infime. Tout est grand qui sert le pays. Debout! à l'action! à l'œuvre! Il y aura demain de la gloire pour tout le monde.

Vive la République! Vive la France!

L'appel est conçu dans le même esprit, mais avec un but plus immédiat.

Au même moment les diverses sociétés féministes et particulièrement l'*Union Française pour le suffrage des femmes* adressent à leurs membres des proclamations. Elles leur demandent de se faire auprès de toutes les femmes de France les interprètes de quelques-unes de leurs grandes idées. Il s'agit de soutenir le moral de ceux qui vont partir à la frontière, puis de les remplacer dans les travaux agricoles et industriels.

Un peu plus tard enfin, les journaux féministes, *la*

Française et la *Vie Féminine* assignent à l'activité des femmes un but plus restreint.

« Servir l'armée qui sert pour nous, maintenir la vie sociale et préparer pour l'heure attendue sa pleine reconstitution, la tâche est immense et minutieuse. Elle veut d'innombrables et patients concours. Aucune femme digne de ce nom n'en doit rester dehors ». Il faut que la femme « emploie son argent, son influence, ses dons innés de dévouement et de pitié pour réparer les ruines et les misères, pour essuyer les larmes, pour adoucir les deuils ».

En somme nulle organisation d'ensemble qui puisse au début, canaliser les bonnes volontés féminines. La mobilisation des femmes s'est faite peu à peu, empiriquement, à mesure qu'une guerre prolongée au delà de toute prévision nécessitait de nouveaux appels d'hommes et créait des besoins économiques plus considérables chaque jour.

Naturellement le remplacement des hommes par des femmes s'est fait à la campagne de suite et spontanément. Les femmes ont déjà l'habitude de vaquer comme leurs maris aux travaux des champs et un fait qui s'impose avec l'évidence de la nécessité : les épis murs veulent être moissonnés. Bientôt les grappes gonflées chanteront la chanson, jadis joyeuse, des vendanges.

Et partout les femmes se mettent courageusement à l'œuvre.

*
* *

Il est impossible encore de poser un tableau d'ensemble de la merveilleuse activité des paysannes françaises. Les enquêtes et statistiques sont encore trop incomplètes. Mais depuis août 1914, chaque jour nous arrivent des témoignages nouveaux de leur tranquille courage et de leur zèle fécond.

Voici les riches régions qui environnent la capitale. Aussitôt les hommes partis, les femmes d'un commun accord, ont pris en main leur tâche. « Elles s'aidèrent entre elles », dit le maire d'un village briard, et surent réaliser d'elles-mêmes la division du travail. « Celles qui avaient un cheval le prêtèrent aux moins fortunées, les plus fortes prirent la fourche et chargèrent les voitures, les moins robustes s'occupèrent des greniers. »

Et la moisson fut faite, le blé et les avoines battus, le foin dressé en meules les betteraves arrachées pour les sucreries et le bétail, le fourrage et les légumes rentrés. Les fermières dirigent les travaux; fermières et « ouvrières agricoles » conduisent elles-mêmes la charrue. Ici c'est une femme de soixante ans qui laboure elle-même son champ pour ses deux fils et son gendre; là, deux fillettes de quatorze et seize ans qui depuis deux années ont assumé la direction et l'exploitation d'un vaste domaine, doté des derniers perfectionnements de l'agriculture scientifique.

Ailleurs les femmes se sont faites maraîchères et remplacent leurs maris dans le dur travail d'approvisionnement des marchés parisiens.

En Bourgogne, en Bretagne, ceux qui vécurent à la campagne au début de la guerre ont constaté que par-

tout les travaux agricoles s'étaient effectués comme en temps normal. Une fermière de Saône-et-Loire restée seule avec trois jeunes enfants, a, m'écrit un témoin oculaire, assumé *seule* la responsabilité de tous les gros travaux « moisson, battage, arrachage des pommes de terre, récolte des légumes, soins aux animaux, traite des vaches et des chèvres, soin du laitage, vente des produits. » Est-ce que vous croyez, ajoute ma correspondante que cette vie n'est pas au moins aussi rude — sinon dangereuse — que celle du soldat dans les tranchées et de l'infirmière à l'hôpital?

Dans la même région, les femmes ont fait une fois, deux fois la vendange. « La *Vie Féminine* les a vues à l'œuvre à la taille, en culottes, au dur travail du sulfatage, plus tard à la vendange, au pressoir, même tonnelières, ce qui est exceptionnel. »

Le territoire de Belfort se trouvait dans une situation spéciale par suite de la réquisition de tous les hommes valides de 16 à 60 ans et de tous les attelages par les travaux du camp retranché.

Cependant, dit un rapport du Ministère de l'Agriculture, trois mille hectares ont pu être ensemencés en blé. Cette superficie n'est inférieure à celle de l'an dernier que de 300 hectares ; mais il était matériellement impossible d'ensemencer une partie des champs situés dans les villages frontières.

Jusque dans les régions voisines du front où le grondement de l'artillerie résonne sans cesse, où, non loin, les projectiles éclatent, où les tauben passent, les champs ont été ensemencés et la moisson faite par

des femmes qu'encourage la présence de nos héros.

Dans nos colonies, même spectacle. En Algérie, une famille habite en plein bled à 10 kilomètres de tout village. Le mari part laissant sa femme avec trois jeunes enfants. « Affolée, elle pense d'abord à traiter avec un entrepreneur pour le battage des grains. » Celui-ci ne voit qu'une jeune femme sans défense à exploiter. Il pose des conditions inacceptables. Alors la jeune femme se décide à surveiller elle-même le battage « passant comme les ouvriers de longues journées en plein soleil. » Puis, c'est la rentrée des grains, leur vente, leur expédition, enfin les labours et les semailles. Même, de nouvelles terres sont mises en culture. Grâce à l'énergie d'une femme, imitée sans doute par bien d'autres, l'œuvre de colonisation se poursuit sur la terre d'Afrique.

Justice a été rendue à l'effort féminin. Tous ont reconnu sa valeur patriotique et sa beauté et les femmes, même en remplaçant les hommes, n'ont pas semblé sortir de leur rôle. Nulle jalousie chez les cultivateurs lorsque, permissionnaires ou réformés retournant aux champs trouvent le travail aussi bien fait que par eux-mêmes et déclarent que « les femmes ont été admirables ». Nulle réticence chez les journalistes alliés qui ont pu voir des provinces entières mises en valeur par des bras féminins.

Et les hommages officiels, qu'ils émanent des Ministres, du Conseil supérieur ou de l'Académie d'agriculture, du *Bulletin des Armées*, viennent couronner la gloire des « agricultrices françaises ». Il faut s'incliner a dit M. Clémentel « devant ces paysannes..., qui restées seules au foyer pour assurer la vie de famille, savent

trouver miraculeusement en elles le courage et la force d'accomplir les devoirs des absents et leurs plus rudes travaux ».

A côté de celles qui cultivent le blé, celles qui ont pétri le pain. Aussi bien que les agricultrices, les boulangères ont mérité de la patrie. Comme l'a dit la Présidente de leur ligue : « Nos maris sont mobilisés, nous nous considérons comme mobilisées également, comme des soldats, au feu de nos fournils ». A la ville cependant où l'on trouve encore des ouvriers, la tâche, bien que rude, n'a pas été au-dessus des forces féminines. Mais dans certains petits villages on a vu des femmes exécuter tous les travaux.

Tel est le cas de la boulangerie de Faux Fresnay qui raconte à un journaliste comment, placée sur la route suivie en septembre 1914, par les évacués du Nord et nos soldats en retraite, elle affronta pour eux le dur travail du four et du pétrin.

» C'était pendant la bataille de la Marne, les Allemands étaient à Connantre, et l'on avait évacué les environs. Je suis restée seule avec ma mère, espérant par ma présence sauver ma maison du pillage. Tout le monde s'enfuyait, ne voulant pas subir les horreurs de l'invasion.

» A partir du 4 septembre, ce fut un défilé incessant d'émigrés qui passaient par milliers et de soldats blessés qui cherchaient à rejoindre leurs camarades.

» La plupart n'avaient pas mangé depuis quatre jours et demandaient du pain.

» Alors, je suis descendue au fournil pour rallumer le four et essayer de travailler comme je l'avais vu faire si souvent à mon mari.

» Aidée de ma vieille mère, nuit et jour, sans arrêt, pendant que la bataille faisait rage, nous avons fait du pain.

» Le premier soir, brisée de fatigue, je pleurais, exténuée, dans un coin du fournil. Mais les malheureux défilaient toujours plus nombreux, arrachant du four les miches brûlantes, avant que la cuisson fût complète.

» Par malheur, le lendemain matin, le mécanisme du pétrin se détraqua. Un médecin-major qui se trouvait là, voyant notre détresse, répara tant bien que mal la machine et la transforma en pétrin à bras. Le travail est plus fatigant, mais les fournées sont assurées.

» Jusqu'au 8 septembre, nous ne quittons pas le fournil, ne prenant pas, ma mère et moi, un seul instant pour dormir, et lorsque nous apprîmes la victoire de la Marne, nous crûmes mourir de joie : nous nous embrassions en sanglotant.

» Depuis j'ai continué, et voilà bientôt deux ans que nous alimentons Faux-Fresnay et les communes avoisinantes, fournissant régulièrement deux cents clients. Nous commençons à faire le pain à deux heures du matin, nous pétrissons journellement deux sacs de farine. A midi, nous déjeunons vivement, ma mère et moi, et nous partons jusqu'à sept heures du soir faire les livraisons.

» En rentrant, nous pansons le cheval et nous fendons le bois.

» Maintenant nous sommes habituées à ce dur métier, nous n'avons jamais été malades un seul instant.

» Vous voyez madame que c'est une chose bien simple. »

La boulangère de Faux Fresnay a connu par chance les honneurs de la grande presse; combien d'autres seront toujours ignorées, ayant accompli une tâche à leurs propres yeux comme à ceux des leurs si naturelles qu'il n'y a même pas lieu d'en parler.

Les enquêtes ou observations faites dans tel petit vil-

lage pris au hasard en un coin de France montrent l'activité féminine partout appliquée.

Auprès de Paris, dans un village sis au bord de la Seine, d'où sont partis tous les hommes valides, on a pu admirer l'endurance de la femme du passeur, qui, dès l'aube descend sur la berge humide et peine de toutes ses forces, de toute son énergie pour manier le bac chargé de lourdes voitures.

Dans l'Aube, on a vu à l'œuvre des cordonnières, des barbières, des chauffeuses de calorifères et de machines.

A Plancoët (Côtes-du-Nord) si la guerre, écrit une féministe, a jeté comme partout une grande perturbation du moins la vie ne s'est-elle pas interrompue. « Aucun commerce n'a été fermé; le pain a été pétri, les bêtes ont été abattues par des apprentis sous la direction des bouchères et des boulangères; l'usine électrique a continué à fournir de la lumière, dirigée par la femme de l'ingénieur, avec des ouvriers de rencontre; la femme du tailleur a continué à servir sa clientèle et celle du pharmacien a fait de même. En l'absence totale de médecins, pendant deux mois, des femmes expérimentées ont aidé la venue au monde des nouveau-nés ». Ainsi constate notre féministe, si l'on en excepté la coupe et l'émondage des bois, tous les travaux habituels se sont faits.

Dans maint autre village la femme tient l'unique boutique, épicerie, fruiterie, mercerie à la fois et, levée avant l'aube, toujours sur pied pour servir la clientèle, remplit la journée de travail de deux ou trois personnes.

Dans les régions industrielles les femmes ont agi de même. Dans nos provinces de l'Ile-de-France et de

Champagne, aux environs de Coulommiers, par exemple, les femmes ont immédiatement remplacé les hommes dans les sucreries, sans protester contre l'attribution de salaires inférieurs.

Un commerçant de Paris possédait dans la Drôme, le Gard et l'Ardèche, d'importants établissements textiles. Mobilisé comme tout son personnel, il demanda à 1.500 femmes, épouses de ses ouvriers ou employés, de les remplacer, tant pour la main-d'œuvre que pour la direction. Les femmes acceptèrent d'enthousiasme et, de témoignage même de l'intéressé, le rendement fut parfait à tous points de vue.

Aussi, paysannes et villageoises ont fait partout du féminisme sans le savoir; paysans et villageois l'ont accepté sans nulle jalousie mais, au contraire, avec reconnaissance, comme permettant la sauvegarde de leurs intérêts essentiels et s'imposant, d'ailleurs, avec une évidence telle que toute discussion, toute hésitation même était superflue.

CHAPITRE III

Les Remplaçantes.

Qui visitera pendant la guerre Paris et les grandes villes de France, verra partout, par la présence des femmes, l'aspect familier des choses profondément modifié. Plus voyant et moins spontané à Paris ou dans les grandes villes, le remplacement y présente cependant les mêmes caractères. Partout on a vu d'abord les femmes remplacer leurs maris, puis si le mobilisé est célibataire, créer un personnel de fortune. Il en est ainsi pour les entreprises de transport, les cafés restaurants, les banques et établissements de Crédit, les mille petits métiers parisiens.

L'observateur le moins averti reconnaîtrait quelle transformation s'est produite de la vie intérieure de la capitale.

Descendons les escaliers du Métro, ce sont des femmes que nous trouvons au guichet, puis à l'entrée de la voie, distribuant et poinçonnant les tickets. Dans les trains

de voyageurs mêmes le service fut toujours réservé — comme plus pénible ou plus délicat sans doute — au personnel masculin. Aujourd'hui, l'administration du Métro, à court d'employés, y a placé des femmes mais dans les wagons de première seulement, sans doute parce que l'atmosphère plus élégante et le coudoiement moins brutal s'harmonisent mieux avec la délicatesse féminine. L'administration du Nord-Sud, plus hardie, a de suite confié à des femmes tous les emplois aux stations, sur les quais ou dans les voitures.

Elles sont ainsi mille à onze cents, toutes femmes, veuves ou filles d'employés de la compagnie mobilisés qui accomplissent gaillardement leur tâche. Si, à leur dire, la vie dans les gares souterraines ou la faction prolongée dans les wagons est assez fatigante, au contraire la vie dans les stations aériennes est agréable et saine. Mais celles même qui, plus délicates, trouvent le travail vraiment pénible, le salaire trop mince ou les repos trop courts se consolent en songeant à leurs chers poilus qui là-haut ont la vie encore plus dure. Les mots évocateurs de l'Yser, de la Somme et de Verdun, résonnent souvent sous les voutes vernissées. D'un quai à l'autre, entre deux vagues de voyageurs, on échange des réflexions sur les lenteurs de la transmission des lettres et des colis. Et souvent la porte de fer dont, quand le train entre en gare, le claquement semble narguer le civil, s'entrebaille pour le militaire et pour lui seul. Gentilles et douces, — sauf exception rare — souvent jolies dans le grand col blanc qui égaye l'uniforme austère,

et sous le bonnet de police crânement planté les petites métropolitaines resteront une séduisante vision parisienne.

Prenons les trams, seuls véhicules de plein air qui soient restés depuis la disparition des autobus. Là aussi des femmes, presque toujours jeunes, nous accueillent. Elles aussi remplacent leurs maris mobilisés, elles aussi arborent sur des cheveux fous, le sémillant calot. Pour elles aussi le travail est dur, bien plus dur même que pour leurs collègues du Métro. Toujours debout, alors que leurs camarades sont assises, elles font une longue journée de travail, journée de onze heures, coupée par un court repos.

Elles sont payées du même prix que leurs maris, 5 francs par jour ; mais, — ne faut-il pas qu'un peu d'inégalité subsiste ? — les journées de repos ne leur sont pas payées, tandis qu'elles l'étaient à leurs maris. Comme la capitale, les principales villes de province ont confié à des femmes leurs tramways. On a même vu en certaines villes des watwomen.

Elles se sont très vite habituées au métier et se débrouillent merveilleusement ; même ce n'est pas sans une certaine jalousie que leurs maris permissionnaires assistent au consciencieux travail de leurs épouses. Mais celles-ci ne songent pas à usurper leur place et nulle concurrence féminine n'est à craindre ici pour après la guerre. Encore une fois, le travail est dur et les employées du Métro comme celles des trams le supportent courageusement avec cette seule pensée qu'elles sont mobilisées comme leurs époux, qu'elles seront libé-

rées en même temps qu'eux et en même temps qu'eux rentreront dans leurs foyers.

Aux vendeurs de journaux ont succédé les vendeuses. Elles sont gentilles généralement, ces petites vendeuses de journaux parisiens. Jeunes la plupart du temps (il faut être jeune pour exercer un métier, somme toute assez dur ; jolies et semillantes souvent (pourquoi pas ?) parfois même coquettement habillées. Si leurs doigts sont noirçis par l'encre fraîche, du moins leur allure est-elle gracieuse et arborent-elles souvent un joli minois. Et les bras chargés des feuilles qui s'envolent peu à peu, elles s'essaiment, courageuses, de la rue du Croissant vers tous les quartiers parisiens, vous accueillent devant les gares, à la sortie des métros, et distribuent l'espérance à la terrasse des cafés.

Elles ont renouvelé à leur usage les mœurs et coutumes de leurs confrères. Plus de courses échevelées le long des boulevards, plus de ces cris indistincts et assourdissants où se complaisaient naguère les crieurs de journaux. Elles circulent « comme tout le monde » et d'une voix nette et posée, offrent leur marchandise. Quelques-unes, même, font preuve de psychologie.

Au début de notre offensive de la Somme, un reporter sans doute de passage aux environs des Variétés, entendit une toute petite jonrnaliste (quinze ans au plus) faire aux passantes cette offre engageante.

« Liberté ! Intransigeant ! Bonnet Rouge ! *y a* des bonnes nouvelles ! »

Il s'enthousiasma pour le zèle patriotique de la brave petite parigote. La réalité est bien plus jolie.

Tous les jours depuis des mois, depuis sans doute qu'elle est « dans le métier » la blondine qui a choisi pour champ de manœuvre le boulevard Montmartre, passe entre les tables des grands cafés en annonçant de bonnes nouvelles.

N'est-ce pas la bonne nouvelle que tous nous sommes avides d'apprendre, n'est-ce pas elle dont l'espérance nous fait vivre. Et n'est-ce pas là une trouvaille délicieuse, bien féminine que de satisfaire ainsi par avance notre besoin d'espoir et, s'il fallait, de nous suggérer l'optimisme?

Tenus par des femmes aussi, la plupart des innombrables petits métiers parisiens. De respectables matrones vendent cartes postales et plans de Paris, d'autres débitent jouets ou dernières inventions et l'on peut même voir en certains quartiers la remouleuse repassant ses couteaux, la raccommodeuse de porcelaines installée au pied d'un mur comme feu le raccommodeur.

Il est impossible de n'être pas frappé du changement de physionomie qu'offrent dès lors ces divers petits métiers, aujourd'hui féminisés. Autant les camelots étaient bruyants, mal tenus, « voyous » en un mot autant les « camelotes » sont gentilles et correctes.

Avec elles moins de débraillé, de laisser aller, moins d'articles et de publications immorales sous nos yeux. Sans doute les étrangers, et les vrais parisiens trouveront que nos rues et boulevards ont, du fait de ces humbles remplaçantes gagné en ordre et en décence. Alors que tant de carrières exigeant l'endurance ou la force des bras vont s'ouvrir aux hommes, pourquoi tous

les petits métiers parisiens où triompheraient l'ingéniosité féminine, où la gentillesse ne nuit pas, ne seraient-ils pas à l'avenir l'apanage exclusif des femmes?

Les mêmes réflexions nous doivent être suggérées par l'emploi des femmes dans les cafés et restaurants. Sous Louis Philippe, déjà des féministes intelligentes réclamaient pour elles l'ouverture de cette nouvelle profession: Faut-il tant de force, disaient-elles ironiquement, pour verser du chocolat ou du café? Pourtant les révolutions passèrent et les femmes ne revêtirent pas le symbolique tablier. La guerre même n'a pas amené ici comme ailleurs de transformation radicale.

On compte, il est vrai, beaucoup de serveuses, de maîtresses d'hôtel, « d'étagères » dans les restaurants; quelques-uns même ont recruté un personnel uniquement féminin. Quelques cafés, ont appelé à eux ce même personnel. Mais les femmes « garçons de café » sont en somme plutôt rares et nulle gérante ne fait les cent pas à l'heure qui fut verte, devant les terrasses surpeuplées.

Est-ce, comme le dit un publiciste qu'il y faut « une politesse méprisante, un détachement de tout, un dégoût de compliments et une satisfaction de soi-même qui ne sont pas du tout l'apanage des femmes? »

Est-ce que le métier est réellement trop dur, trop fatigant pour de faibles femmes? Il est plus vraisemblable que beaucoup de patrons d'établissement ont craint la réputation fâcheuse qui jusqu'à présent s'est toujours attachée aux « brasseries de femmes » et, fidèles gardiens de la moralité publique ont, pour éviter à leurs clients



A L'USINE D'OBUS

de fâcheuses tentations, fait appel uniquement au personnel masculin.

En revanche, dans les petits restaurants de famille où la cuisine et tout le service étaient faits par un couple qui, avec une bonhomie familiale servait aux habitués la « cuisine bourgeoise », la femme a bravement remplacé le mari. « Il faut la voir dit un étranger admiratif « elle laisse à chaque dîneur la certitude qu'elle s'occupe uniquement de lui... à l'un elle donne des nouvelles de son mari... elle gronde un autre client qu'on n'a pas vu depuis quelques jours ». Gracieuse, fine, psychologue charmante de tous points, telle apparaît la remplaçante aux yeux de nos amis de l'étranger.

Nombreux sont les cas analogues où, dans la grande ville comme au village, on a vu la femme remplacer tout naturellement son mari. C'est avec orgueil que les féministes citent une jeune femme que son mari refusait obstinément avant la guerre d'associer à ses affaires, et qui, la guerre survenue, « se mit à l'œuvre, réorganisa le personnel, conclut les transactions les plus délicates et traita au mieux les marchés de fournitures dont l'adjudication avait été obtenue par le ministre de la guerre ». Cet exemple est loin d'être isolé. C'est journellement que dans le monde et dans la rue, dans la bourgeoisie ou le peuple, nous rencontrons des négociantes qui ont montré une énergie, une finesse, un sens pratique jusqu'alors insoupçonnés.

Les femmes ont même su s'assimiler la pratique de négoces exigeant une technique compliquée. On cite des « imprimeuses » qui ont su acquérir le maniement des

machines de précision et l'expérience des travaux multiples nécessités par la direction, la surveillance et l'organisation d'une imprimerie, des « éditeures » (comme auraient dit les féministes de la première heure) à qui ne manquent ni le bon goût littéraire, ni le sens des affaires, ni la finesse inhérents au métier, des entrepreneuses de construction, de plomberie, qui ont su « remplacer leurs maris du jour au lendemain ».

Il s'est même trouvé — le cas est unique, que je sache — un architecte qui prévoyant son départ prochain, choisit une collaboratrice « dont il avait apprécié les qualités de méthode et de travail » et lui proposa de le remplacer dans la gérance d'immeubles. « Lorsqu'elle partit, elle essaya, timidement d'abord, puis avec l'expérience peu à peu acquise de tous les détails de cette charge particulièrement lourde, elle réussit dans cette nouvelle profession, à laquelle pourtant rien ne l'avait préparée... »

Et, prenant texte de cet exemple les féministes, de déclarer que la profession de gérante d'immeubles est une de celles qui convient le mieux à la femme.

Ne saurait-elle pas tenir les comptes de l'immeuble, comme ceux du foyer? Ne déploiera-t-elle pas dans la bonne administration de l'immeuble ses qualités d'excellente ménagère, soucieuse de l'ensemble, comme du petit détail, et surtout sa finesse et sa psychologie ne lui seront-elles pas infiniment précieuses!

Même spectacle dans les grandes administrations publiques ou privées. C'est par milliers ici que se comptent les remplaçantes. Mais notons en passant que dans

tous les emplois de bureau nécessités par ces administrations, la pratique était courante dès avant la guerre d'employer des femmes. L'usage n'a fait que se généraliser.

L'administration des P. T. T. a mis à la disposition de l'autorité militaire dix-huit mille hommes ; la plus grande partie, soit onze mille ont été remplacés par des femmes. Celles-ci sont choisies parmi les femmes ou veuves d'employés mobilisés.

Dans les bureaux elles fournissent huit à dix heures de travail par jour et exécutent les multiples opérations épistolaires ou financières dont se chargaient les hommes. Rien d'étonnant à cela ; ne le faisaient-elles pas avant la guerre ? Rien d'étonnant non plus à ce que la fatigue du métier amène parfois l'énervement et que les lèvres féminines n'aient pas toujours le sourire qu'on en espère. Ici encore, nous restons dans la tradition.

Plus curieuse est l'innovation réalisée par M. Thomson ; les facteurs comme les autres, manquant à l'appel, le Ministre eut l'idée de remplacer ceux-ci comme les autres par leurs femmes ou leurs sœurs. Et l'on vit cinq ou six cents factrices rurales parcourir bravement les campagnes. Bien qu'à première vue le métier semble un peu dur pour le sexe faible, les factrices s'acquittent avec succès de leur nouvelle tâche. Et c'est une nouvelle preuve qu'en matière de féminisme comme partout ailleurs, il faut se garder d'imprudentes généralisations.

Les chemins de fer de même, où toujours les femmes ont travaillé, ont remplacé par plus de 6.700 femmes

leurs 11.000 employés mobilisés. Travail de bureau surtout — assez important du reste — puisqu'en l'un des services de l'Ouest-Etat, le chef de bureau est une femme. Travail manuel aussi. On me cite une gare des environs de Paris où les femmes entretiennent et réparent les locomotives.

Les banques et établissements de crédit ont fait également une très large place au personnel féminin. La Banque de France et ses diverses annexes, le Crédit Lyonnais, la Société Générale, le Comptoir d'Escompte ont en cette matière, non pas tout à fait innové comme on le pourrait croire, mais suivi des précédents. Depuis une vingtaine d'années environ, toutes les grandes organisations financières employaient des femmes. Tout naturellement et sans même avoir besoin des conseils gouvernementaux elles ont remplacé par leurs sœurs et leurs femmes, les employés mobilisés.

Le soin le plus minutieux préside au choix de ce personnel. Seules sont acceptées les femmes ou jeunes filles suffisamment instruites, d'allure correcte, et offrant toute garanties de moralité. Celles qui, introduites dans l'établissement, marqueraient une attitude frivole, sont immédiatement renvoyées, nous dit le Directeur du Crédit Lyonnais. Et de jeunes employées de la Banque de France ayant au cœur de l'été revêtu leurs formes, harmonieuses sans doute, de voiles trop légers, elles reçurent l'ordre formel de ne plus induire leurs camarades en tentation. Les jeunes « financières » doivent donc s'harmoniser à l'austérité de leur profession.

Cette concession, — assez pénible il est vrai — une

fois admise, les milliers de femmes qu'emploient les quatre grands établissements parisiens, les centaines qu'utilisent les succursales des grandes villes de province, Bordeaux, Lyon, Marseille, trouvent leur tâche agréable et facile. Les heures de présence, les mêmes que pour les hommes, sont peu nombreuses. Pour un travail de 5 à 6 heures, l'employée touche, au début 3 francs, pendant la période d'essai, puis arrive, lorsqu'elle est titularisée à 5 francs et 6 francs.

Quelques-unes particulièrement assidues, obtiennent le traitement mensuel avec gratification. En général, la tâche est peu compliquée; copies, établissement de reçus ou de bordereaux, services des coupons, paiements aux guichets. Le véritable travail du banquier nécessite trop de connaissances spéciales et une expérience trop longue pour pouvoir leur être confié d'emblée. Ce n'est pas à dire que certaines femmes ne montrent pas de véritables aptitudes financières. En utilisant ces oiseaux rares, le Crédit Lyonnais, par exemple, a pu créer un service, exclusivement féminin. C'est le service de conservation des titres dont la direction est confiée à une femme également.

« On n'a qu'à se louer, m'a déclaré le Directeur du Crédit Lyonnais, des résultats heureux donnés par l'emploi des femmes dans nos établissements. Leur docilité, leur conscience sont exemplaires et la sécurité est plus grande avec elles qu'avec le personnel masculin, les tentations de la grande ville étant pour elles moins nombreuses, moins dangereuses. »

Sans doute après la guerre, me dit encore le Direc-

teur du Crédit Lyonnais, le provisoire deviendra-t-il définitif et fera-t-on appel, pour remplacer les employés de banque disparus, à ces femmes dont l'expérience a montré les grandes qualités.



Quelles réflexions peut nous suggérer ce bref coup d'œil d'ensemble sur l'activité économique de la femme française?

Qu'il s'agisse de professions libérales ou de métiers manuels, d'emplois de bureau ou de travail d'usine, nous voyons les femmes faire preuve de qualités merveilleuses de souplesse et d'assimilation. Comme toute mère de famille digne de ce nom est tour à tour chez elle comptable, couturière, institutrice, médecin, de même, au sein de la grande famille française, les femmes ont su, pour les nécessités sociales et leurs propres besoins s'improviser dirigeantes d'exploitations agricoles, boulangères, métallurgistes, bureaucrates, administrateurs.

Nulle part elles ne se sont montrées inférieures à leur tâche, elles ont généralement satisfait les employeurs et le public.

Reconnaissons aussi que les femmes jusqu'ici n'ont pu le plus souvent exercer que des tâches pouvant s'accomplir sans apprentissage ou ne nécessitant qu'un apprentissage très court. Partout où la pratique d'un métier difficile, la possession d'une technique sont nécessaires, la femme n'a pu remplacer l'homme. La

faute en est non pas à ses aptitudes, mais à tout un système de vie sociale et d'éducation qui a laissé jusqu'à présent la majorité des femmes dans l'oisiveté. Que toutes les femmes, même sans l'exercer, aient en mains un métier, une profession — en cas pour les heures critiques — et bien des difficultés sociales ou familiales seraient évitées.

*
* *

Par la force même des choses, les femmes ont dû remplir dans la vie administrative et intellectuelle du pays, certaines fonctions qui leur avaient jusqu'alors été refusées.

Voilà des années, vingt ans au moins, que nos féministes ont réclamé comme première étape vers la pleine justice, le droit de vote municipal. Et bien des hommes reconnaissaient que nombre de femmes auraient pu facilement remplir les fonctions de conseillers municipaux. Mais l'ignorance politique de la masse féminine et une fâcheuse routine nous avaient arrêtés dans la voie où l'Angleterre, les pays Scandinaves, l'Amérique s'étaient engagés. La guerre a souvent, sinon toujours, écarté la routine, brisé les préjugés anciens et créé un état de choses tel qu'il a fallu, toute autre considération disparaissant, considérer seulement l'intérêt du pays.

Et les femmes, dès les premières heures de la guerre sont entrées de plein-pied dans la vie politique. Si l'absence des hommes s'est, dans les villages ou les bourgs fait gravement sentir pour les travaux manuels,

il en a été de même pour la direction et l'organisation de ces travaux, pour le maintien de la vie politique, administrative, intellectuelle. L'histoire de la vie des villes et des villages de France pendant la guerre est encore à faire, les documents nous manquent. Mais les historiens qui se donneront pour tâche d'étudier dans telle région *l'esprit public pendant la guerre de 1914*, comme on étudie l'esprit public pendant la Révolution, devront reconnaître quelle large place les femmes ont prise alors.

Nous ne pouvons encore tracer le tableau : quelques touches isolées seulement, au hasard des renseignements recueillis pour certains coins de France, montrent que spontanément les hommes sur le point de partir firent confiance aux femmes. « Dès le premier jour de la mobilisation, écrit une féministe des Côtes-du-Nord, le maire qui partait convoqua les femmes avec les hommes à une réunion publique à la mairie, pour parer à la misère qui allait survenir par suite de l'absence des pères de famille ». C'est à cette réunion qu'on décide l'installation de garderies d'enfants et de cuisines populaires. Les comités d'organisation de ces œuvres furent en majorité féminines. Féministes, religieuses, institutrices s'unissent alors dans une pensée commune. Elles organisent ouvroirs, ambulances, installent les réfugiés, administrent le village comme l'auraient fait les hommes, mieux peut-être.

A Lyon, dès les premières heures de la guerre, pour les repas populaires, allocations, ouvroirs, visites aux familles des disparus, les femmes pourvoient au nom-

breux personnel nécessaire, les volontaires se présentent en foule. Plusieurs femmes sont nommées membres des commissions d'assistance. Elles font merveille pour consoler la misère ou la douleur. En distribuant les secours, dit l'une « nous donnions en même temps, un mot de pitié, une parole d'encouragement bien nécessaire, car bien des yeux versaient des larmes d'humiliation en même temps que les mains se tendaient. » Auprès des familles en deuil, dit une autre « nous avons passé des moments bien pénibles, mais avec la douleur que nous apportions, nous essayions de laisser un peu d'espoir et de consolation ».

Dans les services municipaux les femmes occupent presque tous les postes. Les titulaires augmentent leur journée de travail; les femmes sans travail acceptent à la mairie des salaires minimes, les institutrices en vacance servent comme volontaires. A plusieurs reprises M. Herriot a rendu hommage au zèle et à la capacité de ses administrées.

Un peu partout l'exemple a été suivi et ce qui ne fut ici qu'un état de fait a été là officiellement enregistré. L'administration féminine ayant donné de bons résultats, le gouvernement a admis que les femmes puissent être membres des commissions administratives des bureaux de bienfaisance. De département en département, l'habitude s'est bientôt généralisée et, en fait, les femmes ont, pendant la guerre, joué en France le même rôle qu'elles jouent depuis longtemps en Amérique pour l'hygiène et le bien-être publics.

En bien des petits villages, il ne s'est pas trouvé

assez de femmes instruites pour constituer même un comité et toute l'administration a reposé bien souvent sur les épaules féminines. Dans la plupart des localités peu importantes la situation avant la guerre est la suivante :

L'instituteur ajoute à ses fonctions celles de secrétaire de mairie. Sa femme, institutrice souvent, connaît ses devoirs, ses préoccupations et sans effort, par la simple action de la vie commune, s'est mise déjà au courant de la tâche. Quoi de plus naturel, si le maire et l'instituteur sont mobilisés que de voir l'institutrice prendre leur place?

Nulle difficulté à surmonter, pas d'apprentissage pour un métier dont la femme connaît bien déjà la théorie, sinon la pratique.

Aussi, dans toutes les communes des départements divers sur lesquels nous avons pu recueillir des renseignements, on a vu les femmes s'installer aux mairies, aux sous-préfectures, aux commissariats pour les diverses écritures communales, réquisitions, laissez-passer, etc. On les a vu assumer la charge lourde du secrétariat de la mairie qui parfois comprend toute l'administration de la commune. Qu'il s'agisse de l'Aube, des Côtes-du-Nord, de la Saône-et-Loire, des départements du Midi, à peu près partout le spectacle est le même.

Certes, parfois la tâche est rude. Méditons sur le cas d'une institutrice de Saône-et-Loire. Une institutrice de campagne occupe avec son mari un poste double; le mari part, il lui faut prendre le secrétariat de la mairie...

fatigant travail, pour qui n'est pas au courant, pénible déjà pour celui qui le connaît. Ce n'est pas tout, elle doit faire classe à la totalité des élèves. Elle a deux petits enfants et comme, dit-elle, il faut bien vivre, elle doit faire le jardinage et la cuisine... Qui ne plierait sous cette tâche, même les hommes les plus forts ? »

Disons-nous bien que le cas n'est pas isolé et que dans un grand nombre de communes françaises (faut-il dire la plupart ? presque toutes ? nous ne savons, en l'absence de statistiques), la vie municipale n'a été possible que grâce au concours féminin.

La plupart du temps, ces femmes courageuses ne sont aucunement récompensées de leur peine, elles ne récoltent que déboires, difficultés, soutenues seulement par le sentiment de leur devoir et de l'utilité nationale. Quelques-unes investies quasi officiellement de l'écharpe municipale se sont vu rendre par leurs supérieurs et l'opinion publique un légitime hommage. Telle est une jeune institutrice du Midi, Mlle L... qui toujours voulut garder, devant la grande presse l'anonymat. Cette jeune fille de 22 ans se trouve lors de la mobilisation institutrice dans un important village; elle fait de plus partie de la *Croix Rouge française*. Le maire, l'adjoint partent; elle s'installe à la mairie et grâce à elle, la vie normale continue sans heurts, sans à-coups. Officiellement un conseiller municipal fait fonction de maire car, seul, « dit, non sans ironie, un journal féministe, un citoyen peut signer les pièces officielles et Mlle L... n'est pas citoyenne ». Mais, ajoute le même journal, peut-être un peu tendancieux « le rôle de ce délégué consiste exclu-

sivement à signer sans les comprendre les pièces que Mlle L... lui présente ». Quoiqu'il en soit, les conseillers municipaux, rendant hommage à l'intelligence de la jeune fille, lui laissent résoudre les questions les plus délicates et ne prennent aucune décision sans la consulter. Règlement des questions municipales, séances des assemblées, formation de comités, correspondance avec les autorités du département, réquisitions, allocations, telles sont les occupations multiples que Mlle L... exerce avec zèle « sans négliger, dit-elle, aucune des occasions qui lui sont offertes de prendre part à l'administration du pays, si insignifiantes qu'elles puissent paraître au premier abord ».

Administration, conseillers municipaux, inspecteurs d'académie, autorités départementales, les uns comme les autres tiennent à leur « mairesse » improvisée. En octobre 1914, le comité de la Croix Rouge de Pau réclame les services de son infirmière. Mlle L... se prépare à partir comme un soldat mobilisé. L'inspecteur d'Académie intervient et, au nom du préfet et du sous-préfet, prie Mlle L... de rester dans la commune « où sa présence est indispensable ».

Plus tard, ne trouvant pas dans le Conseil municipal les collaborateurs actifs et intelligents qu'elle désire, elle songe à démissionner. Le conseil refuse ; elle veut passer outre. Alors le sous-préfet intervient. La lettre qu'il lui adresse alors vaut d'être citée :

« En droit personne ne peut vous empêcher de donner votre démission de secrétaire de mairie. Mais en fait, permettez-moi de faire appel à tout votre dévouement

et à tout votre patriotisme, en vous engageant vivement à ne pas quitter votre poste. L'insistance du conseil municipal prouve qu'il est satisfait de vos services. Je ne puis que m'associer à lui pour vous prier de vouloir bien les continuer ».

Une autre fois, le même fonctionnaire rappelle aux conseillers municipaux, braves gens certes, mais de peu d'initiative et dont l'esprit routinier gêne souvent les projets de l' « *administratrice* » qu'ils doivent aider « de toutes leurs forces, de tout leur pouvoir la jeune institutrice qui ne ménage aucun soin ni aucune peine pour remplir au mieux des intérêts de sa commune et de ses concitoyens, la lourde tâche qui lui incombe ».

Grâce à l'énergie de la jeune fille, grâce à la bonne volonté intelligente des autorités, les difficultés s'aplanissent. Mlle L... dirige donc la barque municipale avec compétence et fermeté. Elle ne perd aucune occasion de suivre le progrès et par elle un souffle d'esprit nouveau pénètre en la vieille commune.

Des circulaires préfectorales prescrivent dans chaque commune la formation d'un comité agricole et spécifient que les femmes peuvent être membres de ces comités. Féministe convaincue et jugeant sans doute par sa propre expérience de l'action heureuse que peut exercer une femme intelligente, elle se propose d'appliquer de suite la circulaire. Le 28 février 1916 à la réunion du conseil municipal qu'elle préside, elle propose pour former le comité agricole, « 4 agriculteurs et une femme intelligente, instruite, dont le mari est mobilisé et qui dirige sa propriété ». Sans doute est-elle seule à con-

naître la circulaire préfectorale car les bons conseillers eurent, écrit la jeune fille « un sourire indulgent », croyant à une bonne plaisanterie.

Il faut leur relire la circulaire, leur expliquer l'utilité de la mesure proposée. Et, braves gens en somme, les conseillers acquiescent « Si cela vous fait plaisir, nous ne pouvons pas nous y opposer ». Pour marquer son zèle féministe, la mairesse nomme la fermière vice-présidente (elle-même est présidente) du comité.

Voilà deux ans aujourd'hui que Mlle L.... est mairesse. Son histoire a suscité des polémiques entre partisans et adversaires du suffrage féminin. Mais combien sont vaines toutes discussions devant la réalité ! Une femme aura su pendant deux ans, trois ans de guerre gouverner un village. Ne serait-il pas juste qu'elle-même et quelques-unes de leurs pareilles puissent à la paix continuer une tâche où elles apporteraient avec l'ordre, l'énergie, la finesse, de précieuses qualités d'initiative, et un zèle de néophytes bien nécessaire à notre pays?

Le gouvernement l'a dès maintenant compris lorsqu'il a permis aux femmes de faire parti des commissions administratives et comités agricoles. On cite déjà l'exemple du préfet de la Gironde qui a délégué deux femmes à la commission du bureau de bienfaisance d'une de ses communes, et la municipalité de Caen qui — à la grande satisfaction des journaux régionaux — a appelé une femme à délibérer avec lui pour la formation d'un Comité agricole et nommé *quatre* femmes (dont deux à l'unanimité) sur les 9 membres de ce comité.

Quand, le 21 avril 1916, M. Albert Thomas a, pour

intensifier la production des usines de guerre et obtenir des ouvrières un rendement meilleur, fondé un comité du travail féminin, il y a appelé plusieurs femmes également, femmes de lettres, avocates, inspectrices du travail.

*
* *

Bien des ministères ont, comme le ministère des postes fait largement appel aux femmes.

Le ministère du Travail a donné un grand nombre d'emplois de rédactrices, le ministère des Travaux Publics a nommé 5 femmes employées des Ponts et Chaussées et des mines. Une éclusière au canal de Bourgogne, une autre au canal du Berry, trois autres pour remplacer des agents techniques.

Dans tous les ministères on voit évoluer de gracieuses jeunes femmes, sténo-dactylographes, scribes, plantons remplaçant les employés mobilisés. A l'Hôtel de Ville les principaux services, contentieux, secrétariat général, architecture ont féminisés. Les employées semblent pénétrées de leur importance et heureuses de leur sort. Nous verrons plus loin le rôle important qu'elles jouent dans l'administration de l'armée.

Mais c'est dans l'enseignement surtout que les femmes ont joué leur rôle de remplaçantes avec une singulière ampleur.

Nul n'ignore que le corps enseignant a subi pendant la guerre des pertes douloureuses ; nul n'ignore non plus que le remplacement des instituteurs ou professeurs mobilisés a été rendu particulièrement difficile par l'in-

suffisance de maîtres de l'enseignement primaire ou secondaire, gênante déjà avant la guerre. Trouver des hommes pour remplacer les hommes manquants : tâche ardue, tâche impossible. C'est donc aux femmes qu'il faut faire appel. Rien d'ailleurs dans cette idée d'absolument révolutionnaire. Bien souvent dans tel petit village une femme fait la classe aux jeunes garçons. Et tous les lycées et collèges de France ont appelé les femmes — considérées comme plus patientes et plus douces — à faire les petites classes. En guerre, l'exception est devenue presqu'une règle.

Dans l'enseignement primaire, la mobilisation enlève près de 30.000 instituteurs, pendant que les écoles de l'intérieur sont surchargées par l'afflux des réfugiés. Les femmes doivent remplacer leurs collègues, pourvoir à des classes plus nombreuses sans négliger pour cela l'enseignement féminin. Difficile problème! Même en poussant d'une façon intensive le recrutement féminin, même en faisant appel aux institutrices des régions envahies, aux jeunes normaliennes encore sur les bancs des classes supérieures, on n'arrive qu'à remplacer incomplètement les maîtres mobilisés. 12.000 femmes enseignent aujourd'hui aux garçons et leur tâche est difficile parfois. Dans certains villages, il faut faire à la fois la classe aux filles et aux garçons et l'on conçoit les difficultés qui résultent de cette première expérience — imposée — des classes mixtes. Dans les villes où l'organisation est meilleure les femmes retrouvent des conditions normales. Mais la classe de garçons n'est pas toujours une « petite classe ». Il s'agit souvent de diriger

trente à quarante élèves de quatorze à seize ans. Et l'on a vu confier de telles classes à une jeune fille de dix-sept ans! Se représente-t-on combien elle doit être intimidée en présence de quarante petits faubouriens trop avertis et trop galants. Et combien elle doit avoir de mal à affermir son autorité. Elle y réussit cependant. « L'expérience a prouvé dit l'inspecteur d'Académie de l'Hérault que des institutrices, même très jeunes, peuvent parfaitement réussir auprès des jeunes garçons et que, sauf exception, la discipline ne souffre pas de leur présence dans les établissements où au début on avait été quelque peu surpris de les voir.

D'autres rapports d'inspecteurs (Seine-et-Marne, Finistère, etc.), cités récemment par la *Revue pédagogique* louent l'intelligence, la douceur ferme, l'esprit d'initiative de ces toutes jeunes filles et admirent les heureux résultats de leur enseignement. Pour les élèves, un instant déroutés, ils savent parfois rendre hommage à la « poigne » de leurs maîtresses.

L'enseignement secondaire a fait appel aux femmes dans une bien moindre proportion. Il exige surtout des spécialistes : les spécialistes féminins sont rares et d'ailleurs occupés déjà dans les lycées de jeunes filles. Six cents femmes cependant, a dit M. Painlevé dans un interview récent, sont occupées dans les lycées et collèges. Elles enseignent surtout le Français et les langues vivantes, parfois l'histoire et la géographie ou même la philosophie (1). Elles aussi ont une tâche pénible, elles

(1) Au collège de Gray.

aussi dirigent des classes nombreuses (plus de cinquante élèves parfois) ; et plus souvent que leurs collègues primaires elles ont affaire à des jeunes gens de douze à seize ans. On peut voir non seulement dans les petites villes de province, mais dans les lycées de Paris, Buffon, Voltaire, Louis-le-Grand, des femmes diriger d'importantes classes.

Si tous les journaux ont avant la guerre parlé avec un étonnement scandalisé d'une jeune fille qui suivait dans un lycée de garçons, la classe de mathématiques spéciales, personne ne s'étonne plus aujourd'hui de voir dans nos lycées de garçons les femmes professeurs. Question d'aptitude, non de sexe! Rien à reprendre puisque nos professeurs femmes ont su se faire écouter et obéir.

CHAPITRE IV

Les Femmes et la Défense Nationale.

Une enquête effectuée en août-septembre 1915 par les inspecteurs du Travail, sur l'ensemble des établissements industriels a montré que bien des industries qui avant 1914 n'occupaient que peu ou point de femmes, leur avaient fait désormais une large place. Ainsi en est-il pour les industries d'alimentation, les industries du papier ou du livre (conduite des grandes presses d'imprimerie), des industries textiles (conduite des batteuses, des cardes, des métiers à tisser), des industries du cuir ou du bois (conduite des scie à rubans, des raboteuses et des polissoirs), du travail de la briqueterie, de la céramique et de la verrerie, industries du caoutchouc où plus de 2.000 femmes sont employées, des industries chimiques et métallurgiques enfin.

Arrêtons-nous seulement sur celles-ci qui représentent l'aspect le plus intéressant de l'entrée des femmes dans notre vie industrielle.

Depuis son arrivée au sous-secrétariat des munitions,

M. Albert Thomas, féministe convaincu et pénétré de la nécessité, dans la crise actuelle, de donner aux femmes un plus grand rôle dans la Défense Nationale pour ne laisser inemployée aucune énergie, a entrepris une véritable mobilisation féminine. Il l'a fait avec méthode et succès.

Et d'abord, dans quelles conditions les femmes ont-elles été mobilisées dans nos usines de guerre? L'emploi des femmes, nous dit-on au sous-secrétariat des Munitions correspond à deux facteurs importants. L'effort considérable réalisé depuis le milieu de 1915 pour conjurer la crise des munitions nécessitait dans les usines une dépense considérable de personnel que sous peine d'affaiblir l'armée, on ne pouvait prélever entièrement sur les mobilisés.

La prolongation de la guerre mettant les femmes toujours plus nombreuses en quête d'un gagne-pain, permit un recrutement rapide de ce personnel.

Pour le hâter encore et augmenter les demandes de travail, encore inférieures à l'offre, M. Albert Thomas organise en octobre 1915 l'*Office de Placement* signalé par voie d'affiches ou par les journaux aux intéressées. Toute femme qui s'y présente est inscrite et, soit directement embauchée par l'Etat, soit recommandée aux industriels. Les contrôleurs de la main-d'œuvre jouent en province le même rôle que l'office parisien.

Aussi voyons-nous à partir de la fin de 1915, le nombre des ouvrières de la guerre s'accroître dans des proportions chaque jour plus considérables . . . .
. . . . La circulaire d'octobre 1915

recommandant l'emploi des femmes aux industriels amène une augmentation énorme en janvier 1916, une augmentation proportionnelle plus forte encore en juillet 1916.

En ce même mois de juillet, M. Albert Thomas invite les contrôleurs de la main-d'œuvre à « retirer d'office » les ouvriers employés à des travaux qui peuvent être exclusivement confiés à des femmes.

En septembre, le sous-secrétaire d'État de l'artillerie et des munitions fait appel, pour assurer le développement nécessaire des fabrications, au concours de toutes les femmes qui pourraient accepter un emploi en province dans les établissements de l'Etat ou dans l'industrie privée et réunit tous les représentants de la grande presse pour les engager à mener en ce sens une active campagne.

Si l'on comptait toutes les femmes qui travaillent chez nous pour l'*armée* et non exclusivement pour les industries de guerre (nous ne pouvons, on le comprendra, donner ici de précisions) on atteindrait un chiffre supérieur à un million.

Les femmes représentent une grande partie des bras employés dans les usines de munitions. Tel établissement parisien compte 6.000 femmes sur 8.000 employés.

Comment sont recrutées ces ouvrières? Une règle immuable est suivie dans les établissements de l'Etat, règle que par un beau mouvement de solidarité nationale, les industriels privés ont presque toujours spontanément suivie. Réserver les emplois aux veuves de militaires tués à l'ennemi, à leur défaut aux veuves d'ou-

vriers morts au service de l'établissement, puis aux filles de militaires tués, enfin aux femmes de mobilisés bénéficiant de l'allocation.

Pour utiliser cette main-d'œuvre nouvelle, l'outillage a été partout perfectionné de façon à réduire au minimum l'effort humain. Les matériaux sont amenés par wagonnets à portée de l'ouvrière et à la hauteur de ses bras; les obus ou pièces d'obus glissent sur des tabliers mobiles d'établis en établis, ou sont placés sur des tables circulaires qui les amènent à la portée de chaque ouvrière. Des appareils qui permettent l'empilage automatique des caisses ont été inventés.

Les travaux exécutés par les femmes sont de nature très diverse. On trouve les femmes dans tous les établissements travaillant pour l'armée et occupées dans presque tous les ateliers. Dans ces établissements, nous dit une enquête du ministère du Travail de 1915, elles sont occupées au « tournage, décolletage, perçage, emboutissage, polissage, garnissage, encartouchage, calibrage, vérification, empaquetage et à l'emballage. »

En janvier 1916, s'ajoutent à cette liste le curage des obus, le grattage, découpage, chargement, peinture des grenades, la peinture de projectiles empennés, le montage d'obus et de grenades, le blanchiement des « linters » pour coton-poudre, la conduite des fours etc., et, d'après la nouvelle circulaire, la plupart des opérations nécessitées par la fabrication des obus de 75 à 120 inclus, de leurs gaines, des étuis à balles, des fusées laitons, des bombes, etc., doivent, ainsi que leur contrôle, être exclusivement réservées aux femmes. N'allons pas croire

cependant que les femmes fassent et puissent faire absolument tous les travaux accomplis dans une fabrique de munitions. Certains d'entre eux leur demeurent interdits de par leur relative faiblesse physique. Tels le maniement des obus de calibre supérieur au 120, bien qu'on me cite une femme capable de soulever sans effort des obus de 155.

Un dispositif nouveau réalisé en septembre 1916 dans une usine parisienne permet aux femmes le tournage des obus de 270.

Sont encore réservés aux hommes les travaux plus difficiles ou plus délicats, fabrication des outils, montage des pièces, ogivage, poinçonnage à main, et la surveillance des ateliers qui exige la connaissance parfaite du détail des opérations. D'une manière générale, les femmes ne remplacent pas les véritables spécialistes dont l'apprentissage exige des mois. Mais dans tous les travaux dont la pratique peut s'acquérir en quelques heures ou une journée, manœuvres, usineuses, petites mains, elles sont utilisées Des écoles d'apprentissage établies à Marseille, Toulouse, Bordeaux, apprennent en huit jours aux femmes l'usage du tour mécanique et forment une pépinière de bonnes ouvrières, de pointeuses, de régleuses.

Le perfectionnement de l'outillage est l'un des aspects seulement du libéralisme et de l'esprit d'équité avec lequel M. Albert Thomas et ses collaborateurs ont voulu diriger leur peuple d'ouvrières. Le Comité de Travail Féminin fondé le 21 avril 1916, auquel M. Albert Thomas a proposé pour but « d'aménager les conditions de bien-

être indispensables à celles qui ont été arrachées du foyer » n'a pas manqué à sa tâche.

On ne saurait énumérer toutes les heureuses et intelligentes réformes qu'il a réalisées.

Hygiène des ateliers? partout sont installés « lavabos, dispositifs permettant de réchauffer les aliments, réfectoire et salles de repos, dispositifs pour l'enlèvement des poussières. Des sièges mobiles sont placés à proximité de l'ouvrière pour qu'elle puisse s'asseoir même pendant le travail. Si des heures de nuit sont nécessaires des boissons chaudes seront préparées.

Egalisation des salaires?

Dans tous les cas où un travail antérieurement exécuté par un homme passe entre les mains des femmes, la règle est établie de donner à la femme le même salaire. Une récente circulaire du sous-secrétaire d'Etat de l'artillerie et des munitions l'a rappelé impérativement aux contrôleurs de la main-d'œuvre.

Les plus grands efforts ont été faits pour la femme qui débute par des salaires de 4 à 5 francs par jour peut arriver aisément à doubler ce salaire. Une bonne « calibreuse » gagne parfois 8 fr. 75. Pour certains travaux délicats, confiés à des ouvrières particulièrement habiles, ils peuvent (c'est du reste un cas assez rare) rapporter jusqu'à 10 et 12 francs.

On comprend que ces salaires qui forment, dit l'une d'elles « un budget intéressant » et ces condions de travail moins pénibles qu'elles n'auraient pu le craindre aient retenu à l'usine maintes midinettes que la morte saison des premiers mois de guerre y avait malgré

elles poussées. Elles se plaisent à l'usine, et prennent leur travail à cœur; dans un établissement de la banlieue l'émulation fut telle entre les équipes d'ouvrières que la production journalière de fusées d'obus tripla en un an.

Usines bruissant d'un infernal murmure où de leurs mains tant chantées par les poëtes — mains faites pour les caresses d'amantes et les maternelles gâteries — des centaines de femmes domestiquent le fer et emprisonnent la foudre, tension ardente de tout l'être féminin vers l'effort, visages gracieux brutalement éclairés par la clarté prestigieuse d'un flamboiement d'étincelles; voilà d'extraordinairc visions de guerre moderne, bien faites pour tenter un Michel Ange, un Rembrandt ou un chantre nouveau du bouclier d'Achille.

En dehors de l'usine aussi, M. Albert Thomas et le Comité du Travail féminin font à l'ouvrière de meilleures conditions de vie. Pour celles qui sont éloignées de chez elles, on établit des cantines ou des restaurants coopératifs qui, pour deux francs fournissent deux substantiels repas. Pour les ouvrières qui, de Paris, sont venues travailler en province où en 1916 le besoin de main-d'œuvre s'est fait surtout sentir, des baraquements ou des maisons ouvrières. Pour les jeunes mères de familles, des crêches, des chambres d'allaitement, des garderies d'enfants auxquelles doit être attaché un personnel de médecins. Ces mesures appliquées déjà dans un certain nombre de villes ou d'établissements seront bientôt généralisées. Enfin une prime est donnée au travail familial.

Tous ces efforts ont été couronnés d'un plein succès.

Partout, au témoignage des inspecteurs du travail, l'emploi des femmes donne les meilleurs résultats. Il suscite la louange enthousiaste des ingénieurs et spécialistes anglais qui, en 1915, visitèrent nos usines.

« On estime en général, disent-ils que, dans les petits travaux le rendement du travail féminin est égal, parfois supérieur à celui du travail masculin; d'autre part dans les travaux plus difficiles, les femmes valent pratiquement les hommes ».

Les « femmes des munitions » pourront montrer avec orgueil l'insigne guerrière que, comme les hommes, elles arborent. Mobilisées comme eux, elles ont par leur bonne volonté et leur endurance accru dans des proportions énormes notre puissance offensive. Elles méritent bien leur nom déjà populaire d'*Ouvrières de la Victoire*.

*
* *

Les femmes n'ont pas seulement travaillé pour l'armée ; elles sont rentrées dans l'armée non pour se battre car aucun régiment d'amazones n'a été, en France du moins, officiellement formé, mais pour collaborer encore à la défense nationale. Depuis longtemps nos féministes, Mme Dieulafoy en particulier, avaient remarqué que la plupart des emplois nécessités par les innombrables services auxiliaires de l'armée auraient pu, sans inconvénient, être tenus par des femmes.

Un mouvement fut tenté en ce sens dès 1913 auprès des parlementaires et l'opinion publique qui en fut saisie

ne vit dans cette proposition qu'un sujet de trop faciles plaisanteries.

Il a fallu la guerre et la crise des effectifs pour faire comprendre — avec tant d'autres — cette vérité d'évidence. Si l'on voulait récupérer pour la défense nationale les militaires occupant des emplois de bureaux, il fallait pour ces emplois — dont quelques-uns tout de même sont utiles — trouver des remplaçants ou des remplaçantes.

Les femmes étant seules disponibles c'est à elles qu'on s'adressa. Suivant l'exemple donné par le Secrétariat d'Etat de l'artillerie et des munitions qui, nous l'avons vu avait fait une très large place à la main-d'œuvre féminine, le général Galliéni, dès le mois de novembre 1915, appliqua à ce problème son esprit réformateur.

« Il convient, disait une circulaire du ministre, de chercher à remplacer ceux des militaires et des employés civils du département de la guerre uniquement occupés à des travaux de copie, par un personnel féminin de sténographes et de dactylographes généralement plus apte à cette tâche que ne le sont les hommes devenus par occasion secrétaires ou copistes ».

Plusieurs avantages devaient résulter de l'application de cette mesure. Récupération d'un certain nombre de combattants; restitution à la vie civile de quelques hommes utiles à la vie économique ou intellectuelle; places toutes trouvées pour les parentes des combattants, le même principe devant être admis que dans les usines de guerre. Enfin rendement meilleur pour un travail auquel les femmes étaient mieux adaptées.

Avec autant d'enthousiasme que vers l'usine les

femmes se sont précipitées vers les ministères ou les casernes. Ceux-ci offraient en effet un débouché assuré à toutes celles que leur faiblesse physique ou une éducation trop raffinée rendaient inaptes au « gros ouvrage ».

Travail propre, facile, peu fatigant, somme toute, agréable et d'une rémunération convenable.

Pourrait-on soutenir aussi que la vieille attirance de Vénus pour Mars n'a pas joué son rôle et que bien des femmes n'aient été heureuses de porter elles-mêmes fictivement la culotte rouge et de jouer au soldat? Toujours est-il que, dès l'apparition des circulaires, des centaines et des milliers de candidates se présentèrent. Bien plus de variété ici qu'à l'usine, ce qui s'explique par les conditions différentes du travail. Paris et la province, tous les âges, toutes les conditions sont représentées ; mères, femmes et filles de combattants réclament des postes. Le personnel est nombreux. Il ne reste qu'à y faire appel.

Pas tout de suite cependant. La réforme, comme toutes les réformes se heurte à la routine administrative. Les femmes dans les organisations militaires ! voilà qui va tout bouleverser; quelle étrange nouveauté ! Et c'est bien timidement d'abord, par la petite porte que l'innovation s'introduit. Quelques commandants de dépôt, à Marseille, Lyon, Caen par exemple prennent sur eux de faire rentrer les femmes dans leurs casernes comme « cuistotes, balayeuses, racommodeuses ». Moyennant un salaire de 2 fr. 50 environ, un homme est récupéré qui peut être autrement utilisé. Les résultats sont

excellents et les officiers se félicitent de leur heureuse initiative. Quelques chefs de service suivent le mouvement ; ils appellent auprès d'eux des dactylographes et s'en trouvent bien. Mais les grandes organisations n'emboitent le pas que fort lentement et en soulevant toutes sortes de difficultés, imaginaires pour la plupart. L'emploi des femmes exige la création de locaux supplémentaires. On ne saurait en effet, sans danger, mettre dans les mêmes bureaux, les hommes et les femmes. La moralité publique et privée pourrait gravement en souffrir.

D'autre part certains emplois exigent une grande maturité d'esprit, un sérieux peu commun, une discrétion à toute épreuve. Comment trouver, pensent nos peu galants fonctionnaires des femmes dignes de manier des documents strictement confidentiels ?

Heureusement interviennent de nouvelles circulaires du général Galliéni, puis de son successeur (février 1916, mai 1916). Encore une fois, il est prescrit aux chefs de service et commandants de dépôts d'utiliser les femmes dans les magasins d'habillement, les ateliers de confection et de réparation ».

D'une façon plus générale, ajoute le général Roques dans sa circulaire de mai 1916 « le principe doit être que tout travail pouvant être effectué par une femme devra être effectué par la main-d'œuvre féminine »... Les principaux emplois sont les suivants, sténo-dactylographes, comptables, téléphonistes, secrétaires du bureau de renseignement du vaguemestre, du service des colis postaux, secrétaires dans les états-majors et les différents services (recrutement, artillerie, génie, aéronautique, intendance)

cuisinières, ouvrières, chez les maîtres tailleurs. En somme tous les emplois d'auxiliaires peuvent être féminisés. La même circulaire répond aux objections présentées. Si des hommes et des femmes travaillent ensemble dans un même bureau, on se trouvera dans les mêmes conditions que dans bien des établissements administratifs et industriels où ne s'est produite pour cela nulle catastrophe. Les emplois confidentiels? Le ministre admet que l'on puisse trouver pour les tenir des femmes de haute valeur morale et même des femmes discrètes.

Aussi à partir de janvier 1916, à partir de mai surtout, date à laquelle le ministère prescrivait le remplacement par des femmes de tous les militaires employés dans des bureaux civils, les femmes sont-elles rentrées de plus en plus nombreuses dans les administrations et les bureaux.

Pénétrons dans les bureaux des grandes administrations militaires. Ministère de la guerre, sous-secrétaire d'État de l'artillerie et des munitions, service de l'intendance, service de santé, aéronautique, partout nous trouverons des femmes mêlées aux auxiliaires qui forment encore la majorité.

Dans ces différents ministères, les femmes sont surtout dactylographes, comme il convient. On peut même dire que ces derniers emplois leur sont presque exclusivement réservés; mais nous trouvons aussi des femmes secrétaires ou plantons, dirigées parfois par des dames surveillantes. C'est une surprise d'abord, que de voir glisser dans les vastes antichambres ou les somptueux cabinets de fringantes jeunes personnes, mais l'œil s'y habitue

vite et reconnaît que leur élégance s'harmonise bien à la noblesse du décor.

Dans les ministères cependant la proportion des femmes est assez faible et leur effectif forme une bien petite compagnie.

Deux services annexes du Ministère de la Guerre, au contraire ont fait appel aux femmes dans une bien plus large mesure. Il s'agit du service de renseignements aux familles, installé à l'Ecole de guerre et du service des successions sis rue Lacretelle. Deux mille soldats environ y travaillaient au début de la guerre. Aujourd'hui s'il est inexact de dire, comme l'a fait une récente publication, que tous les uniformes ont disparu pour faire place aux voiles noirs, du moins hommes et femmes se partagent-ils à peu près également le service. A l'Ecole de guerre seulement 600 femmes travaillent actuellement et leur nombre doit être sensiblement augmenté. Leur travail est minutieux et parfois assez compliqué. Il s'agit de recevoir les lettres, qui, hélas ! arrivent journellement innombrables, de toutes les familles inquiètes de leurs disparus, de collationner les états des pertes transmis par le Ministère de la Guerre, les fiches expédiées par les hôpitaux, la Croix-Rouge de Genève, les organisations qui s'occupent du sort des prisonnniers.

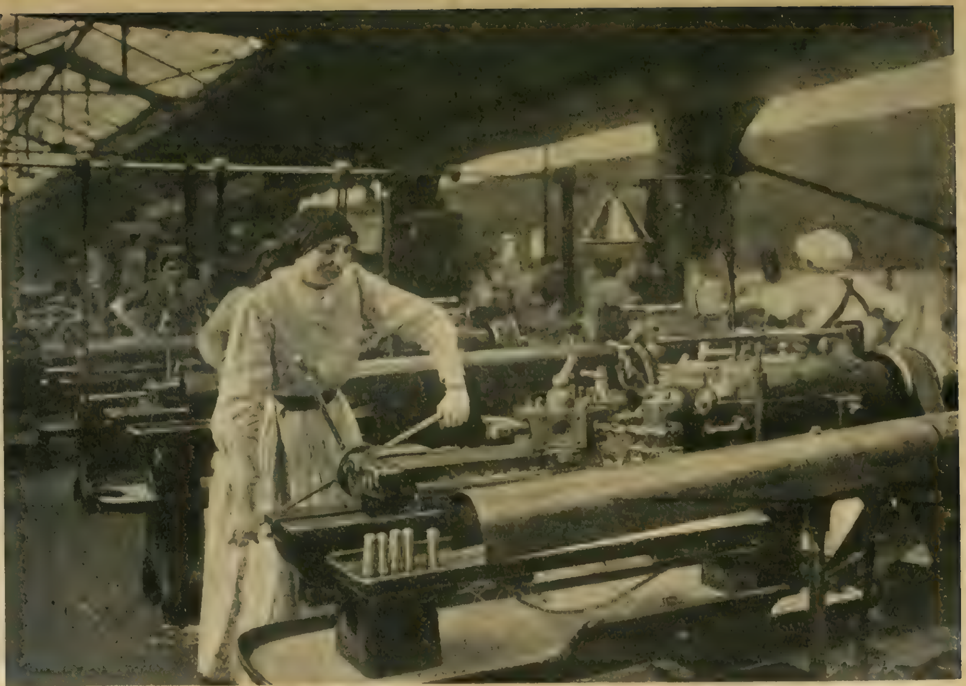
Correspondance, établissement et classement des fiches exigent une attention soutenue, un travail mûri. Les jeunes femmes se délassent par des papotages qui à l'heure du goûter surtout frappent d'un son inaccoutumé les austères couloirs. Et aux heures d'entrée et de sortie, qu'une administration, gardienne jalouse des

bonnes mœurs, a eu soin de prévoir différentes de celles des militaires, la Grande Roue et la Tour Eiffel dominent un mouvant paysage, peu différent de celui de la rue de la Paix.

Dans un grand nombre de casernes parisiennes, le spectacle est plus curieux encore : hommes et femmes sont partout mêlés : à la Caserne de Latour Maubourg, (dépôt de la 22e C. O. A.) à la Caserne de l'Ecole Militaire et de Babylone (dépôts de la 20e section de S. E. M.), au Gouvernement Militaire de Paris, vous verrez dans les cours intérieures de vigoureuses commères, les unes assises auprès de montagnes de choux, de pommes de terre, de carottes, les autres debout devant les fourneaux où des énormes récipients reluisants, s'échappe une bonne odeur de cuisine bourgeoise. Les *cuistotes* fricotent le « rata de l'escouade ». Si aux magasins d'habillement les hommes se maintiennent, en revanche chez le maître-tailleur seules les femmes font la besogne. Dans les bureaux des « Cadres » où se réglent la discipline et le service des sections, hommes et femmes voisinent dans les mêmes salles, à la même table parfois.

Des femmes expédient la correspondance, enregistrent le courrier, distribuent les cartes de sortie ou les laissez-passer, paient le prêts, libellent les affectations ou les permissions.

Elles exécutent leur besogne avec un zèle digne de vrais bureaucrates et il faut voir avec quel orgueil l'une d'elles montre sur son registre le n° 62.000, indiquant le nombre de pièces enregistrées. Et les vareuses bleu horizon, les tuniques de velours fauve, les sarraux



UNE "OUVRIÈRE DE LA VICTOIRE"

noirs et les chemisettes de couleur tendre se mêlent dans un pittoresque désordre.

Au Val de Grâce tous les services annexes de l'hôpital ont été féminisés. Les femmes manient les énormes marmites contenant 350 litres, les bassines de cuivre où cuisent 50 kilos de macaronis et elles vont par les vieux corridors porter aux malades leur nourriture. A Vincennes, dans l'atelier pour la construction des baraquements Adrian, les femmes sont menuisières et manient avec vigueur le maillet, la scie, le rabot. Ailleurs elles tirent parti des vieux vêtements dont les déchets recevront mille usages imprévus. Les casernes de province offrent souvent le même spectacle et dans telle d'entre elles vous êtes tout surpris de voir à la place d'un secrétaire une vénérable aïeule ou une fillette de quinze ans.

On a même vu des femmes acquérir des grades militaires ou leur équivalent : ceci dans le service de santé seulement : à la 21e région puis, dans la région fortifiée de Verdun, la Doctoresse Girard-Mangin a rempli depuis le 4 août 1914 les fonctions de médecin aide-major de 2e classe.

A Lyon nous trouvons une femme médecin chef d'un hôpital. C'est Mme Thyss Monod. Remarquée pour l'intelligence avec laquelle elle avait au début de la guerre organisé une formation sanitaire, elle fut choisie par M. Herriot et le gouverneur militaire de Lyon pour diriger l'hôpital militaire n° 3.

Cette jeune femme, cette jeune mère qui, au moment de sa nomination, allaitait son dernier bébé, exerce

ainsi des fonctions qui lui donnent le grade de capitaine. Elle fait les rapports par l'obtention des décorations, signe les pièces officielles et notifie les punitions. Ses malades qu'elle sait soigner et distraire aiment sa bonté. Mais ceux qu'elle a pris en faute ont appris à redouter sa fermeté.

*
* *

Il est curieux et intéressant de constater la différence de physionomie entre les bureaux où les hommes sont restés seuls et ceux où les femmes travaillent avec eux.

C'est la même différence qu'on observe dans le monde entre les réunions d'hommes et toute autre cérémonie mondaine. Les unes conservent l'atmosphère de gaieté lourde, et débridée où se croisent les plaisanteries crues, les mots lestes, les farces énormes.

Les autres ont plus de tenue et de correction.

Les « potins » remplacent les farces, les sous-entendus les mots scabreux, la galanterie règne avec sa gentillesse, ses petites jalousies, ses puérilités. Somme toute, au contact des femmes les soldats d'aujourd'hui s'affinent comme auprès des précieuses les soudards des guerres de religion.

Dans les organisations militaires comme dans les organisations civiles, l'emploi des femmes a donné de bons résultats. Peut-être, au début, a-t-on trouvé le travail féminin moins productif, parce que moins rapide. Manque d'habitude! Aujourd'hui les femmes sont adaptées à leurs tâches nouvelles. Elles sont contentes de leur sort; les

hefs apprécient leur zèle et les soldats, leurs camarades ie se plaignent pas de leur compagnie.

Cependant un des résultats essentiels que l'on attenlait de la main-d'œuvre féminime n'a pas été atteint. Nulle économie n'a été réalisée puisque le même nombre le soldats est resté sous les drapeaux.

On pourrait concevoir une utilisation plus large des réserves féminines encore presqu'intactes, et la restitution à la vie civile de tous les auxiliaires ainsi remplacés. Etudier les aspects et les conditions de ce problème ; ce serait une belle tâche pour un réformateur.

CHAPITRE V

La Croix-Rouge. — Le réconfort moral.

Quiconque pense à la femme française de 1914 se représente une jeune infirmière drapée dans le voile blanc ou bleu, sémillante malgré la coiffe monastique où brille une croix de sang. La Croix-Rouge, est, de l'activité immense des femmes françaises, l'aspect le plus connu, le plus populaire, disons mieux, le seul populaire, le seul connu. La Croix-Rouge est d'ailleurs d'inspiration en partie féminine et l'on sait quel grand rôle organisateur y joua Florence Nightingtale. Quelques années après la naissance de la Société éclatait la guerre de 1870-71 et dès lors les dévouements furent nombreux. Le 7 octobre 1870, 160 jeunes filles ou femmes se présentent sur la place de l'Hôtel de Ville et demandent au gouvernement provisoire de leur permettre d'aller dans les ambulances, remplacer des hommes qui, alors pourraient se battre. On ne put les utiliser toutes faute, pour la plupart, d'une instruction technique suffisante. Mais peu de temps après la guerre, cette lacune fut comblée. Trois sociétés s'organisèrent.

La Société de Secours aux Blessés militaires, l'Union des Femmes de France, l'Association des Dames françaises : l'ensemble forme la *Croix-Rouge française.*

La Croix-Rouge n'a depuis son organisation négligé nul moyen pour pouvoir le cas échéant fournir au pays son précieux concours. Recrutées le plus souvent parmi les personnes à leur aise, celles qui peuvent donner leur temps et leur argent, les adhérentes doivent, lors de leur adhésion dépenser une somme de 600 francs et payer une cotisation annuelle de 30 francs. Des fêtes de bienfaisance, de grands bals, tels les fameux bals de l'Opéra donnés par l'Union des Femmes de France, servirent à parer à des dépenses urgentes ou à constituer un fonds de réserve.

La Croix-Rouge fit ses preuves tant dans les guerres coloniales, Tunisie, Madagascar, Maroc que dans les guerres européennes comme la guerre balkanique où bien des Françaises furent volontaires.

En 1914, les ressources en argent et en personnel sont considérables. Les trois sociétés réunies comptent en effet 250.000 adhérentes et un capital immédiatement disponible de 30 millions. 600 hôpitaux sont disponibles avec 33.000 lits.

Dès l'époque de la tension diplomatique, la Croix-Rouge procède aux préludes de sa mobilisation. Le 26 juillet, les présidents et les délégués régionaux de la Croix-Rouge sont invités à rester à leur poste. « Du 29 juillet au 3 août les conseils centraux siègent en permanence » et se mettent en relation avec les Services de Santé du Ministère de la guerre. « La Croix Rouge ajoute à son

matériel 500 chassis automobiles pour le transport rapide des blessés et loue près de 1500 immeubles nouveaux à Paris, sur les côtes d'Azur, d'Emeraude ou d'Argent, dans les grands centres provinciaux et jusque dans les plus petites villes. Lycées, Ecoles Normales, grands Hôtels, grands Magasins se couronnent à l'envie de l'oriflamme de Genève.

Neuf jours après la déclaration de guerre, la moitié des hôpitaux étaient prêts à fonctionner.

Pourtant les prévisions se trouvèrent de beaucoup dépassées. « L'on se trouva subitement, dit un historien de la Croix-Rouge obligé de pourvoir aux blessures causées dans une armée de deux à trois millions d'hommes par les balles et par l'artillerie la plus formidable ». Par suite de l'entrée en jeu d'armes nouvelles, les risques se sont multipliés de 1 à 200... Nos blessés vont-ils rester sans soin (1)? » Non, car « là comme ailleurs, continue le même historien, tout fut sauvé par le *Miracle* français ». Appelons miracle, si l'on veut, les dons d'initiative, les qualités d'improvisation qui, latentes chez le Français comme chez la Française savent se révéler à l'heure du danger. Mais avec ou sans intervention surnaturelle, il est constant qu'aux premières heures de la guerre une ardeur inextinguible de dévouement, une passion de rivaliser avec nos combattants, une soif de « servir » élevèrent très haut les femmes de France comme tous les Français et Françaises de tous les âges et de toutes les conditions.

(1) Frédéric Masson. *Les Femmes et la Guerre de 1914.*

Or, quelle apparaît tout d'abord pour une femme la manière la plus utile, la plus noble, la plus glorieuse de collaborer à la proche victoire puis d'aider à la défense nationale? Soigner les blessés : on pourra peut-être avoir la chance d'être dans une ambulance du front, et l'on partagera en partie la vie et les dangers des combattants. A l'arrière même on entendra des échos de la bataille, affaiblis mais grandioses encore et ce sera un peu vivre la lutte que d'en entendre par les acteurs eux-mêmes, dans l'horreur de la souffrance, raconter les mille péripéties qu'on imagine d'abord magnifiques, éclatantes, chevaleresques, pleines de panache comme une page de d'Esparbès ou un tableau de Detaille. Auprès des soldats on se frottera de péril et de gloire et la tâche entrevue se pare d'un magique attrait. L'infirmière penchée sur le jeune blessé, la blanche main qui soulage, les romans qui se nouent autour des lits de repos dans les grandes salles claires, merveilleux sujet de chromo, tableau idyllique dont l'évocation exalte! Et, dans le rôle d'infirmière la femme voit l'apostolat, sa valeur esthétique, sa beauté morale, oubliant le métier, son apprentissage pénible, ses petits côtés rebutants. Cela seul explique l'unanimité impressionnante avec laquelle, aux deux premiers mois de la guerre, les femmes, mondaines ou bourgeoises, souvent peu préparées à leur tâche, se précipitèrent, concuremment avec les professionnelles, vers les organisations sanitaires de l'arrière et du front.

Multiples sont les tâches qui les attendent, dans toutes les gares et haltes de France elles vont réconforter les soldats qui montent vers le front, soigner les blessés

qui en reviennent. Partout sont installés des postes de fortune, le plus souvent incommodes et étroits où l'on se tiendra de jour et de nuit, par tous les temps par toutes les saisons pour préparer pansements sommaires, aliments, reconstituants. Il leur faudra subir le froid les intempéries, piétiner souvent de longues heures dans la neige fondue, lutter, sous les lumières clignotantes des lampes fumeuses contre le sommeil et l'engourdissement. Qu'importe? elles seront bien récompensées de leurs peines à l'arrivée des trains et des convois. Quand les combattants de la veille ou du lendemain aperçoivent la coiffe ou la cornette, leur visage s'éclaire d'un sourire. Seuls les grands blessés restent immobiles tous les autres se redressent, se lèvent, penchent leur tête par les portières, s'avancent à la porte du wagon. Celui-ci conduit au milieu des camarades leur bienfaitrice, indiquant à celle-ci les plus gravement atteints ceux qui ne peuvent ni remuer ni parler et ont besoin de soins immédiats. Ceux-là descendent sur le quai, engagent avec les dames des conversations animées, racontent leurs campagnes, disent leurs espoirs et parfois laissent à l'aimable infirmière quelque modeste et précieux souvenir, balle prussienne, bouton frappé de l'aigle impérial, casque à pointe qu'elle conservera toute sa vie comme une relique de la grande guerre. Les brocs de lait, les bols de bouillon, les tasses de chocolat, le café fumant, les cigarettes, mille douceurs, parfois superflues, parfois proscrites par des règlements sévères, mais si bien accueillies sont distribuées par des mains caressantes. Et seules ces haltes nombreuses ont pu

abréger pour nos blessés des premières semaines la longueur interminable de l'évacuation.

Le blessé arrivé à destination c'est la *Croix-Rouge* encore qui l'accueille. Dans les hôpitaux en effet tous les services ont été assurés par des femmes professionnelles ou volontaires. Service médical, économat, administration, cuisines, partout elles s'empressent actives et dévouées.

La plupart des femmes ne purent, faute d'éducation technique et de pratique, faire immédiatement de vraies infirmières. Elles se rejetèrent avec ardeur vers les plus humbles fonctions.

Les autres se sont astreintes à des mois de longues et difficiles études, à la préparation d'examens compliqués à tout un apprentissage parfois très dur.

L'initiation subie, elles ont pu soigner les blessés, subir la discipline militaire et monastique qu'elles appelaient de tous leurs vœux.

La tâche est dure en effet et bien peu de femmes auraient osé, en temps de paix s'assigner une telle vocation. Pendant les périodes de calme, ce sont les longues nuits de veille dans les grandes salles où, quand parfois rode la clarté de la lune, les blessés prennent sous sa pâle caresse un aspect plus terrible ; les longues heures d'attente où l'oppressant silence n'est interrompu que par le râle des mourants. Après chaque grand choc ce sont les arrivées des trains de blessés qui se succèdent sans repos, sans trève, chaos atroce qu'il faut débrouiller, jusqu'à ce que les nerfs se détendent que les courages fléchissent, que les corps tombent épuisés. Tel fut

le cas après la Marne, après l'Yser, après Verdun.

Les blessés qui arrivent souillés, boueux, les vêtements en lambeaux évoquent vraiment la vision infernale des horreurs de la guerre.

Pour les bien soigner, il faut abolir en soi tout préjugé aristocratique, toute délicatesse des sens, toute fausse pudeur.

Et parfois, suprême tristesse, le dévouement n'est pas compris. Farouchement les blessés se renferment en eux-mêmes. Pis encore : lisons cette scène poignante, dont le récit nous est fait par l'actrice même du drame! « Le blessé me regarde venir. Arrivée auprès de son lit, je prends le quart qui est sur sa table, le remplis et le lui tends, alors, il boît une gorgée, s'arrête pour tousser lève la tête, me crache au visage, puis retombe sur sa couche.

Simplement, je glisse la main sous son traversin, j'y trouve son mouchoir et lui essuyant les lèvres :

— Tu as bu trop vite, mon petit; tu t'es étouffé dis-je.

... Sa bouche s'élargit d'un énorme et mauvais rire (1). »

De quelle foi en soi-même, en la grandeur de sa mission il faut être animé pour supporter un tel crève-cœur!

Ajoutons à tout celà une dure discipline à laquelle peu de femmes jusqu'ici étaient habituées, sans compter l'ennui des querelles mesquines et des petites rivalités qui n'abdiquent pas toujours à l'heure du danger, et l'on comprendra qu'à l'épreuve de la réalité, si différente

(1) Jack de Bussy. *Réfugiée et infirmière de Guerre.*

parfois de l'idéal rêvé bien des enthousiasmes factices se soient évanouis.

Celles qui virent dans la Croix-Rouge un sport, un jeu nouveau, une variante plus passionnante du flirt et du tango, les snobinettes qui, avant d'être flétries par les moralistes furent sévèrement appréciées par les malades, même de leur monde, celles-là n'ont pas séjourné longtemps dans les hôpitaux. Elles n'étaient qu'une trop voyante minorité. Mais les autres, sans devenir pour cela des saintes, les autres, en restant des femmes avec leurs faiblesses et leurs défauts, ont accompli consciencieusement leur tâche. Elles l'ont exercée avec goût comme le plus intéressant des métiers. Elles l'ont exercée avec amour comme un moyen de payer au pays une dette sacrée.

Levées dès l'aube et inquiètes déjà de la santé de leurs malades elles parcourent les rues désertes avec cette seule pensée. Elles brûlent du seul désir d'apprendre toujours plus pour toujours se rendre plus utiles. Là-bas, « elles tremblent de se tromper, un rien les trouble ! Et quand le docteur est là, comme... elles écoutent chacune de ses explications, comme elles s'efforcent de comprendre! » Elles passent, inlassables toute leur journée, allant d'un lit à l'autre, pansement à la main, douces paroles à la bouche! Et rentrées chez elles, à la table de famille, pour le père, le mari, les enfants, elles « racontent, expliquent, décrivent » donnent les bulletins de santé de leur blessé dont le soin les prend tout entière.

Telles nous les représente un de leurs historiogra-

phes (1). Et telles elles sont en effet, en dehors de toute vaine littérature. Quiconque a entendu les confidences des infirmières, des vraies, de celles qui ont trouvé leur vocation, a dû être frappé de la place immense que leurs blessés tiennent en leur vie, de la préoccupation constante qu'elles ont de leur donner plus que le nécessaire mais le superflu des gâteries maternelles, des attentions charmantes qui leur font oublier blessures et pauvreté. Par elles l'égalité parfaite est réalisée et tant qu'il n'a pas franchi les portes de l'hôpital, le plus pauvre peut se croire l'égal du plus fortuné. C'est la même affection chaude qui tous les enveloppe et c'est le sentiment de toutes ses camarades qu'exprime cette infirmière qui dans ses souvenirs d'hôpital appelle ses blessés « Nos fils » (2).

A sa première sortie c'est encore l'infirmière que le blessé trouve pour guider ses pas encore hésitants, c'est elle, quand ce n'est pas la marraine qui le promènera dans la ville inconnue et parfois, après avoir soigné son corps élève son esprit vers la beauté.

La Croix-Rouge a eu comme toute œuvre humaine ses faiblesses, ses insuffisances, ses ridicules ou plutôt il s'est trouvé parmi elle quelques personnes insuffisantes, faibles ou ridicules dont la présence éphémère ne diminue en rien le mérite de l'œuvre. Pour quelques femmes qui ont pu se montrer au-dessous de leur tâche, des centaines l'ont remplie pleinement. On se sent plein de respect devant l'immensité des efforts et des

(1) Spont : *Là Femme et la Guerre.*
(2) Jack de Bussy : *Réfugiée et infirmière de Guerre.*

résultats. Grâce à la Croix-Rouge des centaines de milliers de blessés ont été rendus à la vie, grâce à elle des centaines de milliers d'hommes privés pendant des mois de la présence féminine ont retrouvé cette présence, ont pu avoir quelques instants l'illusion de la famille, retrouvé en image au moins, leurs mères, leurs sœurs, leurs fiancées. Et souvent ces chères images symbolisèrent pour eux toute la Patrie, celle pour qui l'on se bat et qui vous console lorsqu'on est meurtri.

CHAPITRE VI

L'Action Féministe.

Nous avons vu plus haut quel beau programme les féministes traçaient à toutes les femmes, et particulièrement à elles-mêmes. Aucun des aspects cependant de l'activité féminine ne nous est apparu comme d'inspiration exclusivement féministe ; aucune des œuvres non plus, créées ou dirigées par des femmes; (ni la Croix-Rouge où d'ailleurs la plupart des membres des associations féministes tinrent à honneur de figurer, ni les marraines, bien que le féminisme ait habitué femmes et jeunes filles à une indépendance autrefois choquante;) n'est due aux seules apôtres de l'émancipation. Mais voici différentes œuvres dont les féministes eurent bien l'initiative :

*
* *

Madame Jules Ferry et Madame Marguerite Saval créent sous la présidence du général de Lacroix « l'Assistance aux dépôts d'éclopés » qui a pour but de

donner à ceux-ci plus de confort et quelques distractions. « Cette association a livré plus de 30.000 objets, chemises, caleçons, sacs de couchage, lits, draps, chaussons. Des bibliothèques sont organisées comprenant des livres, du papier, des plumes et de l'encre, et aussi des jeux. » Les 73 dépôts d'éclopés s'adressent à elle et leurs pensionnaires obtiennent ainsi un bien-être relatif.

Un groupement d'esprit féministe, l'Association des anciennes élèves de l'Ecole Edgar Quinet a envoyé à lui seul à nos soldats (octobre 1914-mars 1915) plus de 12.000 objets d'usage personnel (chemises, chaussettes, mouchoirs, passe-montagnes, chandails) et des centaines de kilos de denrées alimentaires, le tout représentant plus de 9.000 francs. Bien des écoles dirigées par des institutrices ou professeurs à qui le féminisme apprit l'initiative et l'organisation ont fait des efforts semblables.

Plus importante encore est l'œuvre créée par l'*Union Française pour le Suffrage des femmes* et dirigée par Mme Le Verrier, sa vice-présidente. Cette dernière a pensé que, parmi nos poilus, il s'en trouvait un fort grand nombre étrangement défavorisés : tous ceux qui sont originaires des régions envahies, Nord, Meuse, Ardennes, et actuellement occupées. Tandis que leurs camarades reçoivent nouvelles et paquets, eux, privés de toute communication avec leur famille, ne peuvent recevoir ni les unes ni les autres. Par l'intermédiaire d'un réserviste du Nord, Mme Le Verrier réussit à établir des relations entre l'U. F. S. F. et les tran-

chées. Puis elle fit annoncer que l'*Union* se chargeait de pourvoir de sous-vêtements chauds les soldats dépourvus.

Ceux-ci s'adressent de plus en plus nombreux à l'*Union* qui envoie vêtements, paquets, remèdes et douceurs. Et les soldats du Nord, longtemps isolés du monde s'y rattachent de nouveau. « Voici que tout à coup c'est grâce à vous, madame, écrit l'un des destinataires comme une manifestation de la famille. Ce n'est point seulement la touchante attention de la mère et de la femme qu'on retrouve, c'est encore celle de l'enfant... ces bouts de crayon, ces goûters,.. ces petits mots charmants arrachent des larmes à la plupart de ces hommes plutôt rudes comme les fait la dure existence de leurs mines ».

Voilà qui est bien fait n'est-ce pas pour donner un démenti à ceux qui accusent le féminisme d'amener la solitude du foyer. Loin de l'abandonner, ce foyer familial, les féministes veulent en faire parvenir l'image au moins dans les tranchées. Et elles restent l'âme de la grande famille.

Les soldats restés dans les dépôts, les convalescents sont également loin des leurs et cet éloignement est parfois pour eux une cause de troubles. Un fléau les guette : l'alcoolisme. Le gouvernement a pris, il est vrai, des mesures radicales. C'est bien, mais ne serait-il pas bon, pensent les féministes, d'attaquer le mal à sa racine? De quelle façon? eh bien ! comme l'avait développé fort justement M. Clémenceau dans l'une de ses conférences sud-américaines, l'alcoolisme dérive moins d'un besoin

bestial de boire que de la nécessité pour le travailleur, pour le soldat, en l'espèce de « se changer les idées ». Le café, le bar représentent en même temps que le magasin des excitations, le milieu différent de la caserne ou de l'atelier. Instruisez donc le peuple, concluait M. Clémenceau, apprenez-lui des distractions plus nobles si vous voulez vraiment tuer l'alcoolisme. *La Française* a fait le même raisonnement.

Pour éviter les troubles alcooliques, graves surtout chez les convalescents et, plus que jamais, préjudiciables au pays, *la Française* a lancé l'idée de créer pour nos soldats « des salles-abris accueillantes et gaies, où ils se réuniraient entre camarades, trouveraient à très bas prix des boissons réconfortantes, des livres, des jeux, et des personnes complaisantes, disposées à écrire leurs lettres à l'occasion, à leur donner des informations s'ils sont étrangers à Paris..., salles bien en vue, ouvertes à tout venant, où l'on peut rester aussi longtemps qu'on veut, consommer ou ne pas consommer ». Et les féministes par l'intermédiaire de leur journal de demander une salle, quelques fonds pour les boissons, et comme serveuses des femmes de bonne volonté. Grâce aux divers groupements parisiens ou provinciaux, très vite, une partie de l'œuvre a été réalisée. Dès le 24 avril, la section rouennaise du *conseil national des femmes* (1) a ouvert, avec la chaude approbation du commandant du 3e corps d'armée, un foyer du soldat. Ce foyer est compris selon l'esprit de l'article cité ci-dessus.

(1) Qui avec l'U. F. S. F. avait déjà créé l'Œuvre du soldat convalescent et la *lingerie du soldat*.

Les soldats, dans une salle claire et aérée trouvent des livres, des journaux, des jeux. « Le Foyer du Soldat est absolument neutre et accueille avec la même bienveillance tous les soldats, sans leur demander aucune profession de foi religieuse ou laïque ».

Récemment une organisation semblable fut établie à Tours.

En juin 1915, enfin, le *Vrai-Poilu*, salle de lecture et de repos pour les soldats, s'est ouverte, à Paris, 5, avenue de l'Observatoire, sur l'initiative d'une collaboratrice de *la Française*.

Certaines féministes, soucieuses avant tout de maintenir la famille ont été préoccupées par l'idée que la mort de bien des soldats, commerçants et petits propriétaires fonciers pourrait amener la vente ou le partage de leurs biens au grand dommage de leur famille. Il conviendrait d'appliquer, en la circonstance une loi qui, jusqu'à présent, existe surtout sur le papier. C'est la loi du 12 juillet 1909 qui permet à toute personne maîtresse de ses biens de constituer un domaine de famille insaisissable. Une collaboratrice de *la Française* (1), puis à sa suite M. Ferdinand Buisson, entrèrent en campagne pour l'application plus fréquente de la loi du « Hom-estead » et son extension aux petits fonds de commerce. En même temps le *Conseil national* des femmes et l'*Union Fraternelle* des femmes émettaient des vœux en faveur d'une réforme de la procédure de partage. Déjà quelques résultats ont été obtenus. En

(1) Jean Daxe, 5 décembre 1914.



mars 1915, le Ministre de la Justice a adressé aux Procureurs généraux une circulaire les invitant à faire connaître aux familles les dispositions principales des lois de 1906 et de 1908 dont l'objectif est « d'empêcher qu'au lendemain de la mort du petit propriétaire, la maison ou la parcelle de terre par lui acquise en vue de la fondation d'un foyer familial », ne soit morcelée, entraînant par là la ruine des enfants. Les orphelins des militaires et marins tués à l'ennemi doivent surtout en bénéficier. Ainsi sur l'initiative heureuse de quelques Françaises bien des familles en deuil seront au moins sauvées de la ruine.

Les Féministes ont ainsi, suivant leur programme « servi l'armée qui sert pour nous ».



Une belle carte postale de Forain, éditée pour *le Vêtement du Prisonnier de guerre*, représente la poignante détresse du captif que rien ne vient réconforter. C'est cette douloureuse image que les organisatrices de l'œuvre se sont représentée avant de l'inspirer, elle qui a dirigé tous leurs efforts.

Particulièrement malheureux étaient au début de l'hiver dernier ceux de nos prisonniers qui, sans famille ou originaires des régions envahies ne pouvaient attendre des leurs nul appui matériel ou moral. Ils souffraient de l'isolement, de la faim, du froid surtout, se trouvant sans vêtements chauds sous un climat rude. Dès le mois de novembre 1915, Mme Wallerstein entre-

prit presque seule d'abord, de leur venir en aide. Elle se fit marraine des poilus prisonniers et envoya tous les jours dans divers camps une vingtaine de paquets. Son entourage est sceptique. « Vous travaillez, lui dit-on, pour les Boches qui seront seuls à se réjouir des *delikatesses* que vous croyez adresser à vos filleuls. »

Lorsque Mme Wallerstein peut prouver que les paquets arrivent à destination et que c'est bien pour les Français qu'elle travaille, les adhésions arrivent et se multiplient. A Mme Millerand qui fournit la première souscription importante, au Marquis de Ségur, au baron d'Anthouard, se joignent bientôt Lavisse et Barrès, Bourgeois et Denys Cochin, l'archevêque de Paris et le Grand-Rabbin de France, toutes les confessions, tous les partis, manifestant une fois de plus l'Union sacrée. Comité de Patronage, comité de Direction se constituent; au mois de mars 1915, des statuts sont établis et l'œuvre, devenue déjà importante, abandonne la maison de sa fondatrice et s'installe, 63, avenue des Champs Elysées, dans un superbe immeuble prêté par l'une des adhérentes, la Comtesse de Béarn.

L'œuvre s'intitule modestement « le Vêtement du Prisonnier de guerre. » Elle a une portée un peu plus vaste; une visite à son siège social permet de s'en rendre compte.

Le vestibule est rempli de femmes qui sans interruption se succèdent, apportant l'adresse de leur prisonnier. A toute indigente, à toute allocataire un paquet est donné gratuitement tous les mois. Les autres payent suivant leurs moyens.

Suivons Mmes Wallerstein et Weiss, les principales organisatrices de l'œuvre. Dans une première salle une trentaine de personnes — dont quelques soldats car l'œuvre affiliée à la Croix-Rouge a désormais un caractère semi-officiel — sont occupées au classement des fiches où s'inscrivent la nature de l'envoi et le nom du prisonnier militaire ou civil.

D'immenses pièces, les « magasins » servent à la préparation des paquets. Ce service exige à l'heure actuelle la collaboration de trois cents femmes environ, toutes volontaires, bourgeoises ou mondaines donnent toute leur journée, et *celles qui travaillent* viennent offrir leurs rares heures de loisir aux poilus malheureux.

Le spectacle est réconfortant de cet atelier bénévole où, gaiement l'aïeule s'ingénie près de la petite fille aux cheveux dénoués.

Sous un volume restreint et arrangées avec une habileté digne de professionnelles, s'entassent les friandises qui adouciront autant que possible l'amertume de la captivité. Certains paquets dits de « type mixte » contiennent à la fois la nourriture et les vêtements.

Toutes les denrées sont achetées en gros par un spécialiste dont les organisatrices ont su s'adjoindre la compétence. Cette combinaison ingénieuse, comme la touchante solidarité des familles qui ont bien voulu faire don des uniformes de leurs disparus permet d'envoyer vêtements et victuailles à des prix très bas. Soigneusement emballés dans une toile solide et adressés par l'intermédiaire de la Suisse, les colis — il le faut dire bien haut pour rassurer les familles et montrer que nous

savons rendre justice à nos ennemis — arrivent régulièrement.

Quelques chiffres pour terminer. Le nombre des envois journaliers, d'une vingtaine en novembre 1914, est passé à 350 en mars dernier, à plus de 1000 aujourd'hui.

Le nombre total des envois est depuis la création du *Vêtement du Prisonnier* de 125.000. Et, comme je fais observer à Mme Weiss que ce chiffre représente une grande partie de nos prisonniers : « Nous espérons bien, me déclare-t-elle, les satisfaire tous ».

*
* *

Il ne s'agit pas seulement de servir l'armée, mais de soulager autant que possible les misères de la guerre. A cette tâche encore, les féministes se sont employées. Depuis la première invasion allemande, les réfugiés du Nord, des Ardennes, de la Meuse ont, accompagnant les Belges fugitifs, rempli les rues des grandes villes et l'asile qu'ils trouvèrent fut des plus inconfortables, des plus précaires. Alors que les pouvoirs publics s'accommodaient de cette situation comme d'un mal inévitable, les féministes y remédièrent.

Citons seulement, comme « organisation modèle » (l'expression n'est pas de moi, mais du maire du XVIe arrondissement) l'œuvre accomplie dans son quartier par la secrétaire générale de l'U. F. S. F., madame Brunschwig. Celle-ci remarqua, que le soin des femmes et des enfants réfugiés dans l'arrondissement était confié

uniquement à un officier de paix. Il lui sembla que, dans l'installation de ces familles sans foyer, occupation ménagère s'il en fut, une femme pouvait donner au représentant de l'autorité d'utiles conseils. Le commissaire de police et le maire du XVI[e] arrondissement, d'ailleurs féministes zélés, surent le comprendre et donnèrent carte blanche à la secrétaire générale de l'Union. Celle-ci partit des principes suivants : il faut que les réfugiés retrouvent à peu près comme chez eux *la vie de famille*, il ne faut pas en s'occupant d'eux indiscrètement, empiéter sur leur indépendance.

Or la vie en troupeaux dans des salles immenses est incompatible avec l'une comme avec l'autre. Madame Brunschwig se mit en campagne et réussit à trouver les locaux nécessaires à l'organisation qu'elle rêvait. La première maison fut fournie par madame Carnot et l'on put loger d'abord 25 réfugiés. Ce n'était rien encore, mais infatigablement, madame Brunschwig battit le rappel, elle a aujourd'hui à sa disposition 7 immeubles qui lui permettent d'hospitaliser 5 à 600 personnes. Ces immeubles sont divisés en deux catégories, dans les uns des chambres, dans les autres, de petits appartements. Le mobilier, la literie, le linge, furent donnés dans les mêmes conditions que les immeubles. L'allocation — et de nombreux secours supplémentaires — permettent aux réfugiés de pourvoir à leur entretien, à leur nourriture ; et tous, l'ouvrier dans sa chambre, le bourgeois dans son appartement, retrouvent l'image réduite du foyer familial.

C'est le foyer lui-même que Mme Jules Siegfried,

Mme la marquise de Ganay, Mme Saint-René Taillandier ont voulu restaurer. Lorsque la lente et sûre avance de nos troupes nous remet en possession des régions jadis occupées, on trouve des villages où plus rien n'est debout.

La terre reste néanmoins, labourée d'obus mais toujours nourricière. Ne vaut-il pas mieux pour les habitants de l'occuper à nouveau et de la faire à nouveau produire au lieu de traîner dans les grandes villes une existence précaire?

Une société anglaise : les *Amis*, le Génie Militaire, les Préfectures se sont successivement assigné la tâche de reconstruire sur l'emplacement des maisons détruites. C'est pour meubler ces abris que s'est constitué le *Bon Gîte*.

Grâce à Mme la Marquise de Granay, les abris sont meublés, grâce à Mme Saint-René Taillandier, pourvus de linge, de literie, d'ustensiles de ménage. L'œuvre a paru si intéressante qu'on n'a presque pas eu besoin de propagande et que, dit la Marquise de Ganay, « les souscriptions affluent d'elles-mêmes. » Plus de 105.000 francs déjà (1) furent recueillis et dix villages de la Marne et de la Meuse ainsi repeuplés.

Comme les précédentes œuvres féministes, l'œuvre est charitable et pratique à la fois.

(1) En août 1915.

*
* *

Voilà pour le réconfort matériel; et voici pour le réconfort moral. Parmi les réfugiés, il en est de plus malheureux que d'autres. C'est ceux qui ont laissé au pays quelque membre de leur famille ou savent leurs femmes, leurs enfants évacués vers d'autres régions. Leur détresse attira l'attention du *Conseil National des Femmes* qui, en février dernier, décida de créer un *Office de renseignements pour les Familles dispersées*. Essayez de vous représenter l'énormité de la tâche; elle est telle qu'une première fois la Croix-Rouge de Genève y a échoué. Il faut trouver un local, recueillir de grosses sommes pour les frais de correspondance et l'installation des bureaux, recevoir tous les jours des dizaines de personnes, et dépouiller *plus de quinze cents lettres*, organiser un système de fiches si délicat que seule la patience d'un archiviste de métier le peut mener à bien.

Mais Mme Pichon-Landry n'hésite pas et comme pour confirmer le vieux proverbe : « ce que femme veut... » les difficultés s'aplanissent comme par miracle. On trouve le local, c'est l'école Berlitz qui abandonne ses deux étages de l'avenue de l'opéra. On trouve trois mille francs environ avec lesquels on se lance courageusement à la nage ; on trouve l'archiviste, M. Caron, qui de l'œuvre dont Mme Pichon-Landry et ses compagnes furent l'âme, est vraiment l'esprit organisateur.

Sous sa direction et avec l'inlassable dévouement d'un personnel qui atteint bientôt 650 membres la plupart féminins, avec l'efficace collaboration du *Conseil National des femmes* qui fournit le comité directeur,

les différents services se créent et se coordonnent. Il s'agit de mettre en rapport l'offre et la demande, ou plutôt de fournir des offres aux demandes qui surgissent de plus en plus nombreuses. Pour répondre à ces lettres, à ces questions, on obtient du Ministère de l'Intérieur l'envoi journalier des listes de réfugiés communiquées par les préfets, et des listes de prisonniers civils rapatriés. Dans chaque département d'autres listes sont établies, soit en collaboration par les filiales de l'office et les préfets, soit par celles-là seulement. On utilise en outre les renseignements que peuvent fournir les soldats originaires des régions envahies, les prisonniers libérés, les réfugiés eux-mêmes, les instituteurs des villages reconquis, une enquête se poursuit actuellement jusqu'en Allemagne. Tous ces renseignements sont inscrits sur des fiches et classés sous deux rubriques : rubrique alphabétique (par noms de personnes); rubrique géographique (par départements).

Arrive une demande : elle est aussitôt transcrite sur une fiche et classée suivant le même système. Si l'on trouve une autre fiche identique c'est qu'il est possible de fournir de suite le renseignement. Sinon, des recherches complémentaires sont entreprises qui permettent parfois des indications approximatives.

Il ne suffit pas de fournir à la demande, il faut au besoin, la provoquer : avec les renseignements recueillis, des listes sont imprimées et envoyées en Angleterre, en Hollande, en Suisse. Par la voie de la presse parisienne et départementale, par la voie d'affiches posées dans les carrefours et les gares (la dernière est

due à la plume de Steinlen), l'office fait connaître son existence et les services qu'il peut rendre.

Aussi, depuis sa créaction, l'office a-t-il dressé *six cent mille* fiches, fait *trois cent mille* recherches et pu fournir *soixante mille* renseignements. Combien de détresses consolées, de larmes maternelles essuyées, de sourires d'épouses refleuris, représentant les austères casiers où s'entassent dans un ordre parfait lettres et fiches! C'est ce que nous permet de deviner la lecture de centaines de lettres débordantes de reconnaissance. « Grâce à vous écrit l'un, j'ai retrouvé ma femme et mes cinq enfants ». « Retrouver son frère, après avoir été depuis le 1er août sans nouvelles de sa famille! quelle joie ! » écrit un soldat originaire de Lille. Et devant ces documents tout palpitants de vie, on ne sait si l'on doit admirer plus le sens pratique de celles qui dirigent cette œuvre, ou leur bon cœur.

L'U. F. S. F. a compati à une autre infortune : celle des Alsaciens-Lorrains, officiellement allemands et pourtant de cœur si français. Au nombre de 15.000 au début de la guerre, ils durent subir la dure loi commune et peupler des dépôts. Mme de Witt Shlumberger, elle-même d'origine alsacienne, réussit avec l'aide des notabilités de la Lorraine et de l'Alsace françaises, à former l'*Association pour l'Aide Fraternelle aux réfugiés et évacués Alsaciens-Lorrains*. Il s'agissait d'améliorer leur situation matérielle et morale et, pour ce, de visiter leurs dépôts. Les groupements provinciaux de L'U. F. S. F. permirent, et permirent seuls, l'organisation rapide des comités nécessaires. Ceux-ci fournissent leurs rapports

au voyageur délégué qui les transmet au Comité central.

A Paris, trois Commissions fonctionnent : Vestiaire, Placement, Cours et Bibliothèque.

La première a pu distribuer dans les divers dépôts, 36.000 francs de vêtements. L'autre a, depuis le début de la guerre, placé des centaines d'Alsaciens. La troisième satisfait aux besoins intellectuels et moraux. Un peu partout on envoie des livres; à Marseille, Privas, Angers, Nantes, on organise de petites réunions artistiques. A Brive, on organise une école pour les garçons et une école pour les filles. Ainsi peu à peu les Alsaciens-Lorrains se rattachent à notre vie française et « retrouvent le sentiment de l'affection que la France leur porte. » (1)

*
* *

Nulle plaie sociale plus douloureuse en notre monde moderne que la misère des femmes qui travaillent. Combien la guerre dut-elle encore l'aviver ! Qu'on s'en rende compte en songeant que dès la mobilisation des milliers de femmes qui vivaient du salaire de leur mari se trouvèrent sans ressources et vinrent grossir de leurs rangs pressés l'armée des ouvrières ou des employées sans places. L'allocation, assez large pour les campagnes, trop maigre pour la ville, doit dans la pensée officielle, suffire à tout; et pour qui travaille, s'évanouit.

(1) Signalons encore l'œuvre de la *Serviette du Soldat* fondée par Mme Henry-Nathan et qui, en corrélation avec un service du Ministère de la Guerre (Bains-douches pour le front) qui a distribué aux soldats du front, à leur grande satisfaction 140.000 serviettes et inculqué à presque tous le goût de l'hygiène.

D'innombrables femmes du monde en appétit de sacrifice tricotent éperdument créant aux vraies ouvrières une dangereuse concurrence. Sans s'effrayer de la complexité du problème, de courageuses féministes, Mme Kœchlin, Mme Duchesne, Mlle Thomson l'ont abordé.

Il faut déblayer la route. On représente aux femmes du monde que « si elles s'érigeaient en ouvrières de fortune au moment où le travail devenait rare, elles commettraient la plus mauvaise action qui soit ». La plupart d'entre elles le comprennent et abandonnent aiguille et écheveau.

La Française entreprend une campagne pour démontrer que celles-là seront loin de nager dans l'opulence qui ajouteront à l'allocation le produit de leur travail. Voilà bien des idées fausses redressées.

En même temps la *Section du Travail du Conseil National* crée dès le 10 août, une *Union pour l'organisation du Travail*. Il s'agissait de faire une remarque très simple : tous les éléments existent pour la reprise du travail, il faut seulement les coordonner. N'y a-t-il pas des ouvrières, quelque argent recueilli par souscription et une demande de travail anormale, émanant du ministère de la Guerre?

Un projet est immédiatement élaboré auquel adhèrent 21 sociétés d'assistance par le travail. On s'occupe alors de former des contre-maîtresses, qui formeront à leur tour des ouvrières habiles. L'Intendance fait une commande de 30 000 chemises puis d'autres commandes bientôt portées jusqu'à 70 000 unités.

Pour trouver les fonds nécessaires aux avances de fournitures, on obtient plusieurs prêts du *Secours national*; l'Union devient l'un des plus grands pourvoyeurs de nos armées. Les conditions de travail qu'elle offre sont meilleures que celles qui étaient imposées avant la guerre aux ouvrières de même spécialité. En supprimant les intermédiaires, en envoyant son représentant acheter lui-même les matières premières en Normandie, l'Union assure à ses ouvrières au lieu de 0,20, 0,40 par unité. Beaucoup d'entre elles purent gagner 3 fr. 50 à 4 francs par jour.

Pour les non professionnelles bien des ouvroirs furent créés. L'Union centrale des œuvres d'assistance du XVIe arrondissement fit faire aux allocataires de bonne volonté des vêtements pour les soldats.

L'ouvroir de la *Vie Féminine* assurera aux bourgeoises sans ressources et sans aptitudes un salaire de 1 fr. 25 et un thé-dîner, à toutes celles qui trouvaient une place, des vêtements (œuvre du Vestiaire féminin). *La Française* a ouvert un atelier d'apprentissage pour ouvrières typographes.

Innombrables sont les organisations dont l'ensemble permit à Paris seulement de donner à plus de 20 000 femmes le travail et le pain.

Les départements ont suivi le mouvement. Presque partout, les groupes féministes prennent l'initiative de la lutte contre le chômage. Partout sont organisés par les filiales de l'*Union française pour le suffrage des femmes*, des *offices d'utilisation* des femmes qui, s'assurant l'appui des autorités, passant des marchés

avec l'Intendance, assurent à des milliers de femmes des salaires élevés.

Deux exemples seulement : à *Lyon*, *la Ligue Féminine d'action syndicale* organise l'*Entr'aide syndicale*. Celle-ci, « pour atténuer les rigueurs de l'hiver 1914-1915 », fournit « aux ouvrières travaillant à domicile un atelier bien chauffé et éclairé dans lequel seront enseignées chaque jour les connaissances pratiques nécessaires pour des travaux de couture ». Les ouvrières inscrites à l'*Entr'aide*, soutenues pécuniairement par quelques femmes ont formé bientôt une société qui trouva pour ses productions des débouchés et put fournir à des centaines d'ouvrières un salaire régulier.

A Besançon, toutes les ouvrières des soieries, des papeteries, des horlogeries, se trouvent en août 1914 sans travail. Les déléguées de l'U. F. S. F. se mettent de suite à l'œuvre et, avec l'appui de la mairie, de la préfecture et de M. Métin établissent un Office d'Utilisation. Mises en rapport avec l'Intendance militaire, acquérant les machines et les fournitures, nos féministes forment bientôt une société de production qui fournit à l'armée chemises, caleçons, pantalons, vareuses. Les ouvrières sont mieux payées qu'elles ne l'étaient auparavant et les bénéfices forment le fonds d'une Caisse sociale. On peut alors créer des ouvroirs, cantines, organiser des repas populaires.

Pendant le seul hiver 1914-1915, l'intelligence et le dévouement des féministes bisontines ont employé, avec des salaires de 3 fr. 50 à 4 francs, 440 ouvrières et nourri plus de 2.000 personnes.

Quelques exemples montreront quels services le féminisme, initiant ses adhérentes aux questions économiques, a rendus à la cause commune. En 1915, me rapporte Mlle Thomson, par suite du changement dans les conditions des marchés passés avec l'Intendance, les ouvroirs parisiens eurent « en magasin » 100.000 chemises dont l'écoulement paraissait difficile. Plusieurs femmes proposèrent de les céder à 1 franc pièce. Les directrices d'ouvroirs féministes, mieux averties, refusèrent : Une telle opération risquait d'amener une dépréciation du marché et une diminution du salaire des ouvrières. Résistant à toutes les sollicitations, et maintenant les chemises au prix ancien, elles purent conjurer la crise. Mais elles surent aussi résister aux demandes tendant à augmenter démesurément le salaire des ouvrières qu'elles employaient, ne voulant pas créer aux patrons professionnels une concurrence factice.

Enfin les femmes ont su démontrer que sur les questions économiques, leurs avis n'étaient pas superflus. Leurs patientes campagnes les ont fait admettre dans les comités départementaux de chômage. A Paris même, la présidente de la Section du Travail au Conseil national, Mme Duchêne, collabore avec MM. Mesureur et Appell au Secours national. L'action féminine, ainsi fortifiée obtint du gouvernement militaire de Paris la fixation d'un salaire minimum de 0 fr. 55, puis 0 fr. 60 par unité pour les caleçons ou chemises donnés en commande. C'est également grâce à l'active propagande, à l'infatigable persévérance, à la persistante action des groupes féministes dans les milieux gouvernementaux qu'est due

la promulgation des lois du 22 mai et du 10 juillet 1915 réalisant cette réforme tant attendue : la fixation d'un minimum de salaire pour les ouvrières à domicile.

Les bulletins de l'Office du Travail nous montrent en voie d'application cette réforme à Paris comme dans les départements. Partout des Conseils du travail ou à leur défaut, des Comités spécialement formés, « composés en nombre égal de patrons et d'ouvriers ou ouvrières », ont relevé les salaires, de façon à égaliser la moyenne du salaire aux pièces au salaire à la journée. Sans être encore largement payées, les ouvrières à domicile cessent d'être les parias de l'industrie. Il a fallu l'action persistante des femmes — et la guerre — pour obtenir une réforme, nécessaire depuis trois quarts de siècle.

Au concept de charité, sublime certes, mais surtout à sa place dans les sociétés imparfaites, substituons, pensent les féministes, le concept de solidarité, plus juste et plus fécond. Les résultats seront merveilleux. L'esquisse que nous venons de tracer de leur activité économique semble justifier cette idée.

*
* *

Une question, enfin, préoccupe, passionne les féministes. C'est l'après-guerre, c'est-à-dire la reconstitution d'un pays plus riche, se développant par ses seuls moyens. Comme bien d'autres, les féministes se sont dit que la victoire serait stérile si l'on laissait reprendre aux Allemands la place qu'ils tenaient dans notre vie

économique. Ici le rôle le plus important revient à la *Vie Féminine* qui fut toujours, en même temps qu'un centre d'études théoriques et de propagande, une institution destinée à *aider* les femmes dans le sens le plus large du mot. Le spectacle de ces femmes, privées, au milieu de leur vie, de toutes ressources, suggéra à Mlle Thomson l'idée de trouver à l'activité féminine de nouveaux débouchés faciles et rémunérateurs. Elle remarqua qu'entre autres manifestations de l'emprise commerciale, l'industrie hôtelière et l'industrie du jouet étaient entièrement ou presque entre des mains teutonnes. Industrie hôtelière, industrie du jouet, l'une et l'autre étaient, pour des raisons diverses, susceptibles de devenir par excellence des métiers féminins. En travaillant effectivement à cette transformation on travaillait à la fois pour la femme et pour l'essor économique français.

« Les femmes ont été souvent de bonnes hôtesses, elles ont reçu avec charme ; comment se servir de cette qualité? » Pour l'utiliser dans l'industrie hôtelière où tant de places sont restées vacantes par suite du départ des Austro-Allemands, les membres du Comité de la *Vie Féminine* se sont mises en rapport avec le Touring-Club que justement la question préoccupait. Touring-Club et *Vie Féminine* se sont entendus d'abord pour offrir, dès l'été 1915, un certain nombre de places à des femmes sans travail, puis, pour une œuvre de plus longue haleine, créer une Ecole hôtelière destinée à former femmes de chambre, lingères, caissières, interprêtes, économes, tous emplois se rapportant bien aux aptitudes féminines et bien rétribués.

L'Ecole hôtelière existe déjà. C'est boulevard Beau-séjour, un coquet immeuble à l'aspect engageant. Des cours s'y ouvrirent le 1er septembre 1915. Un enseignement ménager très sérieux en est la base et « il ne faudra pas sourire quand les plumeaux, balais, torchons, peaux à argenterie, théières ou porcelaines remplaceront les cahiers, crayons ou pupitres... » « Malgré les heures nombreuses consacrées à ces études très pratiques, les élèves de l'école ne négligeront ni l'anglais, ni les cours de perfectionnement post-scolaires ».

Ainsi les femmes seront, dans toute la force du terme, les bonnes hôtesses. Une telle œuvre à laquelle s'intéresse avec toutes les féministes dont nous avons eu l'occasion de citer les noms, la duchesse d'Uzès, et qui s'associe les propriétaires des principaux hôtels, ne peut manquer d'être menée à bonne fin. Et elle aura un triple avantage : donner du travail aux femmes, chasser de cette branche si importante de l'industrie nationale nos ennemis qui formaient avant la guerre jusqu'à 88 p. 100 du personnel, ressusciter enfin les vieilles traditions de la douce France en substituant aux « Palaces » la vieille auberge à la cuisine délectable, à l'aspect familial.

L'œuvre du jouet n'est pas moins intéressante. Qui ne sait que cette industrie est présentement presqu'entièrement monopolisée par l'Allemagne? Et qui ne constate cependant que le bon goût français, féminin surtout, est capable de produire dans ce domaine de pures petites merveilles?

Pour le prouver, Mlle Thomson et ses collaboratrices ont organisé la *Fédération du Jouet Français*, où, afin

d'éviter « en se substituant aux patrons pour obtenir sans bénéfices une production fictive, de devenir une concurrence déloyale pour l'industrie du jouet », fut appelé le président de la Chambre syndicale de cette industrie. Il ne s'agit pas, en effet, de détruire ce qui existe, mais de l'adapter aux conditions nouvelles.

Les résultats de cette collaboration furent heureux. Le 25 mai 1915 le Président de la République put inaugurer à la *Vie Féminine* l'exposition du jouet. Gros succès pour celle-ci : l'on y admira, avec les travaux des mutilés, de charmantes œuvres féminines où se retrouvait la caractéristique de l'industrie française : élégance et perfection : par ces qualités que la femme surtout peut développer encore, nous vaincrons la camelotte allemande. De cela il faut convaincre les étrangers. Réagissons contre la tendance casanière qui fut trop longtemps celle de la race et, sans attendre qu'ils viennent à nous, allons à eux.

L'Amérique était un des principaux clients de l'Allemagne. Comme elle est justement susceptible d'acheter les jouets élégants, mais chers, que nous fabriquons, c'est elle avant tout qu'il faut conquérir. La *Vie Féminine*, d'accord avec diverses personnalités américaines a renouvelé, à partir du 15 octobre, son exposition à New-York, Philadelphie, Boston, Chicago. Mme Le Verrier, féministe bien connue en Amérique et conférencière de talent, fut chargée de représenter le bon goût français dans l'aménagement des vitrines, d'organiser dans les galeries des promenades d'enfants, de faire, par sa parole, connaître la France sous son

aspect charmant comme sous son aspect sérieux, voire héroïque. Patronnée par le La Fayette Found, qui représente l'élite de la Société américaine, cette exposition ne manqua pas de remporter un grand succès. Elle permit — car c'est là surtout le but poursuivi — de nouer entre le client américain et le commerçant français d'utiles relations. Comme les Allemands importent là-bas des jouets pour une valeur de 45 millions chaque année, l'affaire est d'importance.

Il semble que, pour notre future renaissance commerciale, il y ait beaucoup à attendre de la collaboration féminine. Les femmes montrent cette initiative, ce sens pratique, cette activité qu'on a coutume de louer chez les peuples neufs. Leur avènement à la vie économique date d'hier, d'aujourd'hui même et pas plus que les peuples neufs, elles n'ont à tenir compte de traditions surannées.

Voilà, brièvement esquissée, l'action diverse du féminisme pendant la guerre.

Son rôle indirect n'est peut-être pas moins important. Croit-on qu'on eut, un peu partout songé spontanément à remplacer les hommes par les femmes si, pour la conquête des professions masculines, les femmes n'avaient tant combattu?

Devant l'évidence des services rendus, bien des préventions se sont dissipées. Quoiqu'en pensent certains journalistes à la plume trop légère, la cause des femmes a fait un grand pas. A Mlle Thomson, à Mme Brunswig, des parlementaires jusqu'alors hostiles déclarent n'avoir plus désormais d'objection contre le suffrage

municipal féminin (1) : ils ont vu les femmes à l'œuvre. Et le gouvernement qui, dans maintes organisations, nous l'avons vu, a usé de la collaboration féminine, sera sans force contre un tel précédent. La guerre, me disait une féministe, non sans mélancolie, cette guerre que nous avons tout fait pour prévenir et que nous maudissons, aura fait faire à notre cause d'immenses progrès.

(1) A l'heure où parait ce livre, une proposition de loi a été déposée en ce sens à la tribune de la Chambre.

CHAPITRE VII

L'Internationale féminine.

« Celles qui tiennent ». — La Propagande française par les femmes.

Facteur essentiel de la résistance et de la victoire, la femme l'est apparue — non à nos yeux seulement, éblouis peut-être d'un mirage — mais aux yeux de toutes les nations. Sa force, elle l'a manifestée suivant les cas, par sa parole ou son silence, par l'abstention ou l'action.

Nous connaissons mal encore l'action collective, consciente ou non, des femmes appartenant aux groupements belligérants. On soupçonne pourtant, d'après les entrefilets trop brefs des journaux, combien dans les deux camps, elle fut différente.

Ivre comme son frère et son époux d'un abominable orgueil, haïssant comme lui la France dont elle jalouse l'élégance comme il jalouse la richesse, la femme allemande a, sinon voulu, du moins accepté allègrement la guerre. Et aux heures de victoire, nulle pitié chez elle pour les hommes sacrifiés ou les peuples martyrs. Dans ses lettres, dans ses actes s'expriment une haine féroce et la convoitise du luxe des vaincus.

Le manifeste lancé en novembre 1914 par l'élite des femmes allemandes est en tout point digne de celui des intellectuels. Même arrogance, même faux intérêt de la civilisation et de l'humanité, même souci de rejeter sur les alliés toutes les responsabilités.

Quelle différence avec la dignité triste de nos Françaises, l'étonnement scandalisé des Anglaises, la pitié profonde des femmes russes!

Après les mécomptes de la Marne et de l'Yser, quand les morts s'amoncellent et que la famine fait sentir son étreinte, les femmes allemandes supportent mal l'adversité. Il est dur de se priver quand on a cru goûter les fruits d'une rapide victoire. Sur la ménagère allemande, la vie chère, la disparition des denrées essentielles pèsent lourdement. Et puisque la guerre était une affaire, elles s'en désintéressent dès l'instant que l'affaire est mauvaise.

Depuis le printemps de 1915, depuis le 18 mars, date où devant le Reichstag des femmes manifestent pour la paix, les journaux n'ont cessé d'enregistrer les manifestations tumultueuses de femmes qui, en deux mots, réclament toujours « du pain ou la paix! » Halle, Dusseldorf, Leipzig, Berlin, ont vu la troupe charger des centaines de femmes hurlant devant les boucheries vides et les boulangeries fermées, les faubouriennes insulter la famille impériale et accueillir l'empereur par un silence glacial. Les Viennoises, dérangées par la guerre de leur vie insouciante et facile, ont maintes fois protesté, réclamé un armistice, une paix même séparée. Il n'est pas jusqu'aux désenchantées de Stamboul qui

n'aient un jour, devant Yldiz Kiosk (27 juillet 1916), fait entendre leurs voix aux oreilles du Sultan pour réclamer la fin de leurs misères.

L'histoire des émeutes de femmes, seule manifestation sincère de l'opinion chez nos ennemis, sera à faire un jour. Nous sommes loin de les connaître toutes. Quelle n'a pas dû être l'impatience de celles qu'à travers de multiples voiles, nous pouvons pourtant apercevoir!

En France, ni aux jours sombres qui précédèrent la Marne, ni après nos déceptions diplomatiques, ni dans l'angoisse de Verdun, nulle protestation, nulle colère, nulle bruyante manifestation. La vie chère, elle-même, si gênante soit-elle, n'a pas fait sortir nos ménagères de leur calme habituel.

Chez elles donc, aucun changement d'attitude suivant les circonstances; c'est sans joie comme sans faiblesse l'acceptation du fait brutal.

Les féministes ont été aux yeux du monde les interprètes qualifiés de ces sentiments.

L'attitude des groupes féministes, avant et pendant la guerre, est de tous points comparable à celle du parti socialiste. Jusqu'en août 1914, les féministes comme les socialistes étaient hostiles à la guerre et marquaient des tendances internationales, sinon internationalistes. Dans tous leurs congrès, la question du pacifisme était agitée.

C'est que, comme les socialistes, elles avaient encore de généreuses illusions. L'agression autrichienne et la duplicité allemande ont fait de tous les yeux, tomber les écailles et chez les féministes, comme chez les socia-

listes, une révolution s'est opérée dans les esprits. Les uns et les autres ont compris que le meilleur moyen de préparer la grande Fraternité et la grande Paix futures, était de ne pas s'obstiner à les poursuivre dans le présent. Les uns et les autres sont devenus belliqueux par nécessité, pour faire « la guerre à la guerre ». —Or les gouvernements austro-allemands, soucieux de ne négliger aucune force ont plié le féminisme à l'accomplissement de leurs desseins.

Quand le souffle de la victoire cessa de tendre les drapeaux allemands, d'Allemagne les féministes adressèrent un appel à leurs amies de France. Le moment leur semblait venu de faire cesser les horreurs de la guerre et de les réprouver solennellement dans un Congrès. A partir du mois de mars les manifestations féminines en faveur de la paix se multiplient dans les « empires centraux ». Des brochures se répandent qui engagent les femmes à faire tous leurs efforts dans un sens pacifique; le Congrès des femmes socialistes s'ouvre à Berne. La Révérende Anna Shaw adresse aux femmes françaises un appel en faveur de la paix. Mme Carrie Chapman Carr, après avis du Président Wilson, agit de même. Les germanophiles espèrent agir sur la France par cette opinion nettement exprimée des leaders du *Conseil international*.

Les Françaises restent insensibles. Alors un grand coup est frappé. Les féministes hollandais, comme l'ont fait à plusieurs reprises les socialistes, font le jeu de l'Allemagne et lancent l'idée d'un Congrès international. Faute de pouvoir se tenir à Berlin, comme il avait été

convenu lors du Congrès de Budapest, celui-ci se tiendra à La Haye. Un appel est adressé aux citoyennes de tous les pays affiliées à *l'Alliance internationale pour le suffrage des femmes*. L'occasion n'est-elle pas unique de manifester dans le malheur commun des sentiments d'universelle solidarité? L'alliance refuse il est vrai d'intervenir officiellement. Mais des féministes de divers pays se rendent à La Haye à titre individuel. Notons les chiffres qui ont ici une signification profonde. « La Hollande envoya environ 1000 délégués. Les Etats-Unis en envoyèrent 47, l'Allemagne 28, la Suède 16, la Norvège 12, la Hongrie 9, l'Autriche 6, le Danemark 6, la Belgique 3, la Grande-Bretagne 3, le Canada 2, l'Italie 1. Les 180 membres déléguées par la Grande-Bretagne ne purent assister au Congrès en conséquence de la fermeture de la Mer du Nord » (1). Ainsi les circonstances politiques et militaires voulurent que ce congrès fut en fait un congrès des femmes de l'Europe centrale, plus ou moins imprégnée d'esprit germanique.

Les Anglaises qui, trop généreuses ou trop crédules, auraient favorisé les desseins allemands (2), durent malgré elles s'abstenir. A donner leur adhésion, les Russes ne songèrent jamais. Les femmes serbes se déclarèrent « bien décidées à ne rien faire qui pût gêner leurs maris et leurs fils dans l'accomplissement de leur devoir le plus sacré ». Et quant aux Françaises de tous

(1) *Jus Suffragii*. Numéro de juin 1915.

(2) La principale association féministe d'Angleterre avait d'ailleurs, par la plume de *Mrs Fawcet*, formellement désapprouvé toute participation au Congrès.

les partis l'unanimité de leur conscience nationale, leur fière résolution de ne pas faire un geste que l'étranger puisse interpréter comme le signe de découragement resteront un de leurs plus beaux titres de gloire.

Dès que l'idée du congrès fut lancée, les féministes françaises notifièrent aux organisatrices leur abstention. A la Haye, on parla seulement de « difficultés » (entendez de communications) qui s'opposaient à la participation des Françaises.

Pour forcer à entendre les oreilles les plus sourdes, à comprendre les intelligences les plus épaisses, les membres du *Conseil National* et de l'U. F. S. F. rédigèrent alors un manifeste conçu dans les termes les plus explicites.

Ce manifeste s'adresse aux femmes des pays neutres et des pays alliés. En voici le passage capital : « Comment nous serait-il possible à l'heure actuelle de nous rencontrer avec les femmes des pays ennemis, pour reprendre avec elles le travail si tragiquement interrompu? Ont-elles désavoué les crimes politiques et de droit commun de leur gouvernement? Ont-elles protesté contre la violation de la neutralité de la Belgique? Contre les atteintes au droit des gens? Contre les crimes de leur armée et de leur marine? Si leurs voix se sont élevées c'est trop faiblement pour qu'au delà de nos territoires violés et dévastés l'écho de leur protestation soit allé jusqu'à nous. Nous ne pourrons reprendre notre collaboration que lorsque le respect du droit sera devenu, pour elles comme pour nous, la base de toute action sociale ».

Mais il ne s'agit pas seulement de raisons sentimentales. Les Françaises se sont abstenues parce que le Congrès ne leur semblait pas présenter toutes les garanties d'impartialité nécessaires en un pareil moment. Qu'est-ce en effet que cette proposition d'armistice timidement lancée puis retirée? Qu'est-ce que cette clause restrictive qui précède le programme? « Toute discussion sur les causes de la guerre, sur la façon dont elle est conduite est interdite ». Qu'est-ce que « la condamnation de toute annexion en dehors de la volonté exprimée des administrés? »

La tournée de visites entreprise peu après le Congrès par Miss Adams et Arletta Jacobs auprès des ministres des affaires étrangères des belligérants, n'a pas recueilli non plus l'adhésion des Françaises.

A la fin de l'année 1915, nos féministes, restées fidèles au même sentiment, déclaraient encore repousser toute paix prématurée.

« C'est par amour de la paix, dit Mme de Schlumberger, que les femmes, mères et sœurs de France doivent avoir le courage de ne pas pousser actuellement à une paix défectueuse qui ne serait pas durable.

« C'est par horreur de l'esprit militariste... qui a affolé les dirigeants d'Allemagne, que nous ne pouvons pas demander de cesser la guerre sans que cet esprit maudit soit brisé et que son danger mondial soit écarté.

« C'est parce que nous avons cru possible autrefois une organisation du monde par la paix et une entente des Etats pour la maintenir en dehors de la ruineuse paix

armée, c'est parce que nous croyons encore de toute notre énergie à cette possibilité...

« C'est parce que nous avons foi en la supériorité du bien sur le mal et au triomphe nécessaire et final de la paix sur la guerre, c'est parce que, sans ce triomphe, la vie est une lutte de brutes qui attaquent et de malheureux qui se défendent.

« C'est parce que nous ne croyons pas que l'idéal d'un monde basé sur une organisation pacifique soit une utopie.. mais une réalité, qu'on peut amener en *la voulant* et qu'on ne l'a pas encore assez énergiquement voulue.

« C'est pour toutes ces raisons, et en vue du but final, que nous acceptons toutes les souffrances actuelles, l'angoisse à propos de nos fils et de nos maris et la continuité de la guerre nécessaire pour la défense du droit,

« Comme toutes les féministes, dit Mme Brunschwig, j'ai été pacifiste avant la guerre. J'ai cru et je crois encore, que la guerre n'est pas un mal nécessaire, un fléau inévitable... Quand le militarisme prussien sera vaincu, nous reprendrons notre travail d'éducation internationale... et de nos efforts sortira un avenir meilleur ».

Mais, « quant à l'action en faveur d'une paix immédiate, nous la réprouvons absolument. Cette action n'a du reste aucun rapport avec nos idées d'action pacifiste. Quelques natures plus sensibles que compréhensives ont pu s'y tromper, mais c'est en vain qu'elles ont essayé de faire naître un mouvement en faveur d'une paix prématurée. Elles n'ont rencontré que peu d'échos car l'opinion éclairée de notre peuple a compris que le



Son Photog. de l'Armée.

Sœur JULIE



Cliché L. ROTHIER, à Reims

Mme FIQUÉMONT

temps travaillait pour nous et que notre victoire dépendait de notre ténacité et de notre force morale. L'Allemagne encerclée... a tout intérêt à vouloir la paix immédiate. Mais la France se suiciderait en faisant son jeu, et si pénible que ce soit, et pour eux et pour nous, nous devons souhaiter que nos chers absents supportent vaillamment cette épreuve jusqu'au triomphe final.

« Notre attitude à nous, féministes, sera donc actuellement celle de toute la France : donner sans restriction notre confiance aux chefs qui nous ont sauvés par la victoire de la Marne. Soulager par notre effort constant, les souffrances et les misères causées par la guerre, travailler activement, même au milieu de la tourmente, à préparer un avenir meilleur pour la société de demain.

« Elles comprennent presque toutes, dit Mme Compain que pour que la paix soit durable, il faut qu'elle soit victorieuse, que soit écrasée la puissance de guerre, incarnée par l'Allemagne.

« La paix que les alliés signeront devra être le signal d'une ère meilleure, d'une évolution de l'humanité vers un état social plus juste et plus à l'abri des bouleversements de la guerre.

« Les femmes doivent, à mon avis, demander cette paix là, pas une autre, paix sans faiblesse et sans haine, paix qui châtiera les oppresseurs actuels, qui les réduira à l'impuissance et permettra leur relèvement moral.

« Mais tendre la main à celles qui répudient l'idéal barbare, et les aider à élever leurs enfants dans le respect du droit.

« La paix victorieuse et sereine, sans haine et sans faiblesse, c'est cette paix-là que nous demandons.

Voici enfin comment parle Mme Siegfried, au nom du Conseil National.

« Les temps sont durs, les jours sont longs et les nuits souvent angoissantes, mais la femme sent également que les heures qu'elle traverse sont uniques au point de vue du rôle sacré qu'elle a à jouer dans l'humanité. Elle prend confiance en elle-même en voyant que l'homme compte sur elle pour être la gardienne du foyer. Avec les combattants elle veut une France nouvelle, plus belle, plus grande et elle comprend qu'une paix hâtive briserait l'idéal pour lequel elle sacrifie ses joies intimes et sa vie présente.

« Oui, je crois pouvoir le dire, au nom de toutes les femmes qui luttent et souffrent : si nos cœurs aspirent à la Paix, notre conscience nous la défend. »

*
* *

Dès les prodromes du Congrès pacifiste, les femmes françaises, féministes ou non, comprirent quelle force morale elles représentaient à l'étranger et quel puissant intérêt elles avaient à mettre cette force au service du pays.

En avril 1915, les Sociétés féministes fondent, dirigés par leurs principales adhérentes, Mme Pichon-Landry (Conseil National), Mmes Brunschwicg et le Verrier (U. F. S. F.), Mme de Witt Schlumberger (Alliance Internationale), le Service de propagande française chez les

Neutres. « L'objet de ce service est de faire de la propagande par l'envoi de brochures, traitant de la guerre, de ses causes, de ses responsabilités, des atteintes au droit, de l'étrange mentalité allemande ». Les relations mutuelles des sociétés féministes des divers pays permettent la distribution rapide de ces brochures, l'établissement de tournées de conférences, la traduction des brochures en plusieurs langues.

Dès le mois de mars, un groupe de personnalités féminines, politiques ou littéraires, s'était assigné le même but par des moyens différents.

Quand Mmes Juliette Adam, Augagneur, Alphonse Daudet, Madeleine Lemaire, de Ganay, Jules Siegfried, Daniel Lesueur, lancent l'idée de la *Croisade des femmes Françaises*, elles se proposent, sans organiser « un travail de bureau » « d'éveiller une sorte de rayonnement de nos compatriotes les unes sur les autres et au delà de nos frontières sur les neutres (1).

Toute adhérente — et toute Française peut et doit l'être — devra semer autour d'elle l'idée et engager ou reprendre une correspondance active avec les femmes neutres ou les Françaises résidant dans les pays neutres. « La seule effusion d'une âme de femme suffira à conquérir ou reconquérir des sympathies ».

Dix mille adhérentes se font bientôt inscrire...

Sous cette double direction, de leur propre mouvement parfois, comme le désiraient les inspiratrices de la *Croisade*, bien des femmes françaises ont, sous des

(1) Daniel Lesueur : *La Française*, 8 janvier 1916.

formes très diverses poursuivi une active propagande.

Au début de 1915, Mme Marthe Pattez, secrétaire de rédaction à *la Française*, a parcouru les principales villes de la Suisse : Genève, Berne, Lausanne, Zurich l'ont entendue exposer les causes et les aspects de la guerre devant un auditoire enthousiaste. — Au mois d'avril, moment où, devant l'opinion publique italienne est posée la question de l'intervention, une correspondance active s'engage entre les sociétés féministes des deux pays. Dès ce moment, Mme Dora Mélégari, présidente du Conseil national des Femmes italiennes et Thérèse Labriola, l'avocate bien connue, envoient à la *Vie Féminine*, l'expression de leurs sympathies Françaises et des vœux pour l'union des armes. Elles contribuent dans leur sphère à former le courant qui, irrésistible bientôt, entraîne vers la guerre le peuple entier.

Pendant l'été de la même année, l'Espagne est à son tour entamée. Au nom de la Croisade des Femmes Françaises, Mme Juven se rend à Barcelone où, dans un milieu, du reste toujours francophile, elle recueille, en traitant de la guerre, des adhésions innombrables. La propagande germanique est un instant tenue en échec.

Plus tard, les conférences sur la guerre sont interdites par un délicat souci de respecter jusqu'au bout la courtoisie internationale.

Mais nos Françaises savent tourner les difficultés; et quand pendant l'été de 1916, une romancière d'un beau talent, Mme Gabrielle Reval, parcourt les principales villes de la péninsule en parlant de l'imagerie française, ses auditeurs, et ils sont nombreux, apprennent à con-

naître et à goûter l'un des aspects charmants du génie de la France. On peut penser que, sans traiter officiellement de la guerre, elle a pu affermir les hommes politiques et les intellectuels dans leurs sympathies latines. — Des adhésions, des encouragements en effet arrivent assez nombreux d'Espagne aux deux sociétés de propagande. On peut dire cependant qu'en Espagne les résultats n'ont pas répondu à l'effort accompli.

En Roumanie, une féministe, Mme Jane Nemo, fait, à l'automne de 1915, une longue série de conférences où elle traite à la fois du féminisme et de la guerre. La reine Marie, Hélène Vacaresco, Mme Thomas Jonesco l'écoutent et conversent avec elle. Comme l'Italie, la Roumanie est un terrain déjà favorable. Mais en un pays où tant de femmes ont conquis une renommée intellectuelle, l'opinion féminine a pu peut-être compter pour quelque chose dans le mouvement national.

Les Etats-Unis ont été, pendant toute la guerre, le théâtre d'une active propagande, nécessaire pour contrebalancer l'influence allemande encore puissante auprès des sociétés féministes.

C'est ici surtout que le rôle de nos féministes a été prépondérant. Des lettres n'ont cessé de s'échanger des deux côtés de l'Atlantique où nos féministes exposaient sur la guerre le point de vue français. Des conversions ont pu se faire alors et dans bien des lettres émanées de Boston ou de New-York j'ai pu lire des vœux pour la victoire des alliés. Pour compter et coordonner les sympathies américaines autant que dans un but industriel, Mlle Thonson et la *Vie féminine* ont organisé à la

fin de 1915 l'exposition du Jouet Français au cours de laquelle Mme Le Verrier sut, avec l'autorité que lui donnent ses relations aux Etats-Unis et son talent de parole, trouver les accents qu'il fallait pour plaider notre cause.

Aujourd'hui cette cause est gagnée dans l'opinion et, comme l'écrit une féministe de San Francisco, nulle propagande n'est désormais nécessaire.

La Hollande même où naquit l'idée d'un congrès pacifiste favorable aux intérêts allemands, a été facilement entamée. Au reçu des brochures et des lettres, des professeurs, des avocats, des médecins, des artistes, toute l'élite intellectuelle conduite par Raemakers ont répondu par le désir de voir se développer plus encore notre propagande et par l'expression de leur amour pour la France.

Tous les pays neutres ont, plus ou moins fréquente, plus ou moins passionnée, plus ou moins efficace, reçu la bonne parole.

De Norvège, de Suède, d'Amérique du Sud, des témoignages de sympathie sont arrivés.

Quels résultats n'auraient pu — ne pourraient être encore obtenus si la conviction, l'ardeur, l'effusion des âmes féminines étaient dans des proportions plus vastes mises au service de notre influence dans le monde?

DEUXIÈME PARTIE

Face à l'ennemi.

CHAPITRE I

L'Héroïsme féminin

L'âme guerrière des Françaises et de leurs alliées.

Par leur caractère national et d'antiques traditions, les femmes des pays alliés étaient destinées à se hausser dans cette guerre jusqu'à l'héroïsme des guerriers.

Ne cherchons pas à rabaisser nos adversaires. Reconnaissons que les femmes turques ont su parfois, au témoignage de nos correspondants de guerre, et de combattants, se conduire en braves soldats dans les tranchées de Gallipoli, et qu'Autrichiennes et Allemandes ont en de rares occasions suivi leur exemple.

Mais qu'est-ce que cela à côté de la gloire impérissable acquise par les femmes russes, anglaises, serbes, françaises, en aboutissant d'une longue et glorieuse histoire?

Les femmes de France n'ont pas attendu les deux années tragiques pour inscrire en nos annales des pages glorieuses.

Le pays de la bonne Lorraine et de Jeanne Hachette, de Mlle de Montpensier et de Mme Roland, de Mlle de

la Tour-Dupin qui, pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg défendit victorieusement le Dauphiné, et des sœurs Fernig, les héroïnes de Jemmapes, et de tant d'autres, fut toujours fertile en femmes de grand courage qui surent manier la double épée ou la hache d'armes, la baïonnette ou l'élégant fleuret, affronter sans trembler les flèches et la mitraille, faire la guerre civile ou la guerre étrangère, la guerre en dentelles ou la guerre en haillons.

L'Anglaise, énergique, indépendante, rompue par la longue pratique du *self control* à une virile discipline passionnée pour les exercices physiques, endurcie comme la Spartiate de Lycurgue à la pratique de tous les sports, a désiré se livrer au jeu périlleux de la guerre. Elle y a apporté l'organisation parfaite, l'audace calculée, la froide énergie qui caractérise, toute sa nation.

Les femmes slaves, enfin dont les extraordinaires exploits créèrent dès l'antiquité le thème éternel de la légende des amazones et qui peut-être, au moyen-âge, suscitèrent la première révolte armée du sexe faible contre le sexe fort, qui, plus près de nous, sacrifièrent souvent leur vie pour conquérir au libéralisme l'autocratique Russie, ont apporté à la grande guerre leur foi mystique et leur mépris souverain de la mort.

Déployée par des femmes de trois races si dissemblables, unies cependant pour le triomphe d'une même grande cause, la bravoure féminine a revêtu toutes les formes ; courage actif ou passif, héroïsme brillant ou caché, brusque sursaut de l'être tendant jusqu'à les rompre, tous les ressorts de la machine humaine ou

âpre lutte de tous les instants, exaltation totale ou lente patience. Mais elle est toujours égale à elle-même par le grand souffle de charité et l'abnégation totale qui l'animent, et à toutes les phases de la guerre elle se trouve mêlée.

Si les femmes russes ont compté parmi elles de nombreux combattants, si les Anglaises ont formé des corps de volontaires militairement organisés, les Françaises, loin de l'impulsivité primitive qui fait les amazones, comme de l'indépendance virile des nations plus évoluées ont, tout en sachant parfois tenir glorieusement un fusil, fait preuve surtout d'un courage passif remarquable et réalisé au péril de leur vie la fière devise française : « Je maintiendrai! ».

Spontanément s'est faite chez nous, la levée en masse des femmes de France. Dès le 4 août 1914, à la mobilisation masculine obligatoire, a correspondu une mobilisation féminine volontaire. Aux hommes de bâtir à la frontière une muraille d'airain, aux femmes de sauvegarder les forces vitales du pays. De cette idée, l'appel aux femmes françaises de M. Viviani, les proclamations lancées par les groupements féministes se font les interprètes éloquents. Et l'on songe involontairement à nos rois de France, confiant lorsqu'ils partent en guerre contre l'Allemand ou le Sarrazin, leur royaume « à leur très aimée compagne ».

Ainsi, le peuple souverain compte sur la prudence et l'énergie féminines pour gérer son patrimoine.

Sois sans crainte, peuple de France! tes compagnes veillent, ton patrimoine sera bien gardé.

A chaque étape de l'invasion, de la reprise et de la délivrance, une femme s'est trouvée là, bourgeoise ou paysanne, institutrice ou « bonne sœur », infirmière volontaire ou professionnelle, en qui s'incarne l'âme du clocher natal et de la grande patrie.

C'est, naturellement, surtout pendant l'invasion que s'exalte l'âme féminine.

Dans les petites villes, dans les villages, tous les hommes sont partis, les femmes restent nourrissant non l'irréalisable chimère de faire refluer la marée montante, mais le sage espoir de sauver ce qui peut l'être encore. C'est elles que l'envahisseur trouvera devant lui, non follement téméraires, mais prudentes et fermes.

Sans provocations inutiles, sans belles phrases, sans pompe théâtrale, elles ont su par la magie souveraine de la grâce unie à la claire raison, image du génie de la France, imposer le sentiment du juste à des hommes ivres de force, faire éclore un peu de lumière en des âmes sombres. Telle, Athèna, aux temps antiques, arrêtait les Barbares saisis d'un superstitieux respect..

CHAPITRE II

Au Seuil de la Guerre.

Un récit d'avant-guerre. — Les postières héroïques.

Les femmes furent souvent victimes de l'avant-guerre. Comme l'ont rappelé de vigoureux polémistes, la mentalité teutonne, favorisée par l'odieuse loi Delbrück ne répugnait à aucun moyen d'espionnage. Dans les années qui précédèrent la guerre, les Allemands s'infiltrèrent en France, s'y établirent, et sous le couvert d'une naturalisation de façade, pénétrèrent dans les familles françaises. Au jour de la guerre, ils reprirent avec leur uniforme, leur âme natale et franchirent la frontière pour rapporter à leurs compatriotes le résultat des observations poursuivies pendant des années chez un trop chevaleresque adversaire. Combien de familles et de cœurs brisés, combien de femmes délaissées! L'angoisse de ces Françaises popularisée, « banalisée », par le roman ne fut que trop réelle. Quelques-unes surent se montrer héroïques et, comme des Romaines antiques, sacrifier leur affection à leur patrie.

Quelques années avant la guerre, deux jeunes Alle-

mands s'installèrent à Villerupt (Meurthe-et-Moselle) et après avoir ouvert et développé un commerce de droguerie, épousèrent deux Françaises, deux sœurs. Tous les quatre filaient — ou semblent filer — le parfait bonheur.

Le 29 juillet 1914, les bruits de guerre deviennent inquiétants en ce village frontière et les deux Allemands naturalisés engagent leurs femmes à se réfugier près de leur grand'mère, à Longwy.

Les deux jeunes femmes obéissent, et le 30 juillet à 5 heures du soir se rendent à la ville. Le hasard veut que justement la grand'mère, non prévenue à temps se soit absentée et que les deux épouses soient forcées de rentrer le soir même à Villerupt. Elles traversent le village, replié sur lui-même et comme mort en ce crépuscule de guerre. Elles arrivent à la droguerie et par la fenêtre ouverte sur le jardin contemplent un étrange spectacle, écoutent de plus étranges paroles. Leurs maris sont assis en face de deux uhlans. L'un des droguistes, finissant sans doute l'exposé d'un plan longuement mûri, déclare avec satisfaction qu'il va couler de la strychnine dans les tonneaux de vin commandés par la garnison de Longwy.

Ainsi leurs maris, ces hommes qu'elles aiment, auprès de qui elles ont vécu deux ans sans méfiance ne sont que des espions, fidèles peut-être à leur patrie d'origine, mais traîtres à leur pays d'adoption, traîtres à leurs devoirs familiaux. Ils ont abusé indignement de la généreuse hospitalité de la France... et quant à elles, les deux malheureuses femmes, « elles n'ont pas été les

aimées, mais uniquement les accessoires d'une comédie de trahison (1). »

Et un revirement se fait dans leur âme.

Dans ces deux hommes, elles ne voient plus leur beau-frère, leur mari, mais deux étrangers, deux ennemis. Elles vont les combattre par leurs propres armes, le mensonge et la ruse.

Tranquillement les deux sœurs poussent la porte de la salle à manger, et vont s'attabler avec eux. Elles affectent le calme, plus, la gaîté et elles leur offrent une bonne bouteille.

Mais, dans le flacon poudreux, l'une des sœurs a versé une partie de l'arsenic destiné à nos soldats...

Elles sont veuves, et la garnison de Longwy sera sauvée.

« Nous avons empoisonné, disent les deux sœurs, décidez de nous, livrez-nous à la justice ou bien postez-nous au chevet de nos blessés ».

Depuis lors les « veuves volontaires » sont infirmières. L'exploit n'est-il pas digne des vieux Romains de la légende, n'évoque-t-il pas les ombres de Lucrèce et de Brutus? et quel Corneille trouvera des vers assez sublimes pour immortaliser les angoisses de ces cœurs féminins tenaillés entre l'amour et le patriotisme victorieux?

*
* *

Les Allemands nous faisant la guerre avant de nous l'avoir déclarée, envahissent dès les premiers jours d'août les villes et les villages frontières. Le départe-

(1) Paul d'Ivoy, *Femmes et gosses héroïques*. Flammarion, éditeur.

ment de Meurthe-et-Moselle subit le premier choc. Les arrondissements de Briey et de Longwy, plus convoités et moins protégés, reçoivent la visite des uhlans avant-coureurs de l'invasion.

Devant la ruée des barbares, un peu partout la population se disperse et l'on comprend — sans l'excuser — l'affolement de certains en songeant à la réputation de terreur — justifiée — qui précède les Teutons. Mais dans le désarroi général on voit le plus souvent les employés de l'Etat rester calmes. Ils se tiennent à leur poste comme les soldats au leur. Les femmes, que l'on excuserait certes d'un moment de faiblesse, sont les plus admirables. Qui extrairait des citations à l'ordre de l'armée le livre d'or de la bravoure féminine, verrait en parcourant ses nombreux feuillets le rôle parfois capital que d'humbles employées ont joué au début de la guerre.

S'il est nécessaire de défendre la frontière, nécessaire d'amener et de ravitailler les troupes, n'est-il pas nécessaire aussi de maintenir les relations entre l'intérieur et les pays frontières bien vite envahis?

Bien souvent ces relations n'auraient pu être maintenues, cette liaison n'aurait pu être assurée sans le dévouement, la conscience, la ténacité de femmes courageuses.

La petite ville de Chambley (Meurthe-et-Moselle) est bombardée dès le commencement d'août par les Allemands établis à deux kilomètres. Au bureau de poste se tiennent deux employés : un père et sa fille M. et Mlle Marie restent à leur poste jusqu'au dernier moment pour assurer les communications électriques. Ils partent

seulement lorsque leur présence a cessé d'être nécessaire. A Pexonnes, la receveuse, Mme Lamirel, agit de même. Au début d'août 1914, les Allemands envahissent le pays. La receveuse se montre femme de tête et de courage. Malgré la présence de ses deux enfants pour qui elle pourrait craindre, elle reste à son poste. Elle prend soin seulement de faire disparaître tout ce qui extérieurement peut désigner le bureau aux ennemis. Elle peut ainsi, malgré l'occupation, continuer son service. Les Allemands s'en vont... pour revenir bientôt. Alors Mme Lamirel se décide à partir et fait avec ses deux enfants 15 kilomètres à pied sous les obus...

Plus remarquables encore sont les exemples d'énergie donnés par les receveuses des Vosges et du Nord.

La ville de Rambervillers est restée au début de la guerre plus de quinze jours sous le feu des batteries lourdes qui firent de nombreuses victimes. Pourtant le receveur, M. Vartier et quatre dames employées Mlles Royer, Laurent, Guichard, Raby, restent à leur poste, et réussissent à organiser malgré le bombardement, les distributions de correspondance.

A Hanonville, Mlle Maugé, receveuse des postes, accomplit un bel exploit qui lui vaut la médaille militaire. . . . .

. . . .

. . . .

Le Ban de Laveline où Mme Malavoi rentre le 6 octobre, se trouve dans une zone battue par l'artillerie allemande qui ne cesse de tonner. Personne dans

le village ne veut assurer le service du courrier entre le Ban de Laveline et Saint-Dié. Avec un courage digne d'un soldat, la receveuse décide de l'assurer elle-même. Sous une grêle d'obus, elle parcourt journellement le chemin à bicyclette, risquant sa vie à chaque minute. Un jour, prise sous une rafale particulièrement violente, elle doit rester plusieurs heures dans un fossé ; l'orage passé, elle reprend avec calme son chemin.

A Houplines (Nord) on apprend au début d'octobre l'approche des Allemands.

La receveuse des postes reçoit de ses chefs l'ordre d'évacuer. Mlle Deletèle n'en fait rien mais se contente, en attendant l'arrivée de l'ennemi, de mettre sa comptabilité et ses valeurs en sûreté.

Le 10, elle affronte avec courage les Allemands qui envahissent le bureau, la menacent de mort et que son calme impressionne. « A partir du 17 elle supporte le bombardement. Le bureau ayant été fortement endommagé par le feu de l'ennemi, elle se réfugie à l'hospice civil où 4 personnes sont tuées à ses côtés. Elle reprend le service le 23 octobre et depuis, le fait assurer sous des bombardements qui font de fréquentes victimes. »

Citons encore Mlle Duvinage qui, receveuse intérimaire à X..., se trouva seule dans le village « après le départ prématuré de la receveuse » et ne consentit à partir que sous le feu de l'ennemi, alors que tout le monde avait depuis longtemps quitté le village. Elle abandonne son poste avec désespoir et pour peu de temps. Au bout de quatre jours, elle rentre avec les premiers éléments français.

Plus tard, à Arras, Mlle Peutel suit ces nobles

exemples. Elle se montre digne de la vaillante population qui, sous le feu ennemi, continue paisiblement ses occupations ; elle assure sous le bombardement son service et contribue par son calme à rassurer la population.

De Briey, une employée des postes doit porter la recette à Verdun ; mais la ville est loin ; il faut traverser des pays tenus par l'ennemi. A remplir sa mission, la jeune femme expose sa vie. Elle le fait sans hésitation. Même spectacle donné par une employée de Joeuf qui, en une nuit franchit les 50 kilomètres qui la séparent de son poste.

Plus récemment a été révélé le courage de Mlle Ogée, receveuse à Nieppe (Pas-de-Calais) qui, pendant la première occupation allemande, assura continuellement les communications.

Quelques-unes de ces héroïnes ont payé de leur vie leur gloire anonyme.

« Pendant le bombardement d'Etain, dit un journal féministe, une jeune téléphoniste dont on ne connaît pas le nom, resta à son poste et téléphona à Verdun de quart d'heure en quart d'heure, pour rendre compte de ce qui se passait. Sa dernière communication fut celle-ci : « Une bombe vient de tomber sur le bureau. » Puis tout rentra dans le silence, et le directeur des Postes de Verdun qui écoutait n'entendit plus rien. »

Nul doute qu'une histoire plus complète de la guerre ne mentionne encore bien d'autres femmes, dignes émules de Mlle Dodu, dignes comme elle du ruban de gloire.

III

Les « Mairesses » des cités envahies

Les institutrices de la Marne. — Les Sœurs de Charité de l'Est. — Madame Macherez.

Aux féministes soutenant que la femme est capable d'administrer la cité, partant le pays, la guerre a fourni un argument irréfutable, comme aux adversaires de l'émancipation, une réplique péremptoire. Ce que, depuis un quart de siècle, Anglaises, Finlandaises, Américaines, ont fait en temps de paix, les Françaises l'ont accompli en temps de guerre, parmi le désarroi inévitable de la mobilisation ou les horreurs tragiques de l'invasion. En des villages privés par l'appel de la frontière de tous les hommes instruits; en des villes abandonnées par leurs chefs naturels, des femmes se sont levées. Et comme une veuve défendrait dans les luttes quotidiennes de la vie ses enfants et son foyer elles ont su, privées de l'appui et des conseils masculins, sauver leur ville et protéger leurs concitoyens.

Mlle Migeot, institutrice à Lalobbe (Ardennes), est l'une des premières à donner le haut exemple. Au mo-

ment où les armées allemandes venues de Belgique pénètrent dans son département précédées déjà d'une atroce réputation, la terreur se répand dans le village. Personne parmi les hommes qui ait le courage ou les talents nécessaires pour représenter devant l'ennemi la communauté. Mlle Migeot s'en improvise le chef et le porte-parole. Elle a dès le début des hostilités installé dans son établissement une infirmerie : elle a charge d'âmes. Elle fera l'impossible pour protéger ses blessés et en même temps le village qui les abrite. Apprenant qu'un général allemand se trouve dans le voisinage, à Signy l'Abbaye, elle va le trouver. Reçue par l'officier elle lui demande de protéger le village et les blessés. L'Allemand l'écoute avec la plus grande courtoisie, promet... et tient sa promesse. Il fait reconduire en automobile la mairesse improvisée jusqu'à la commune. Par ses ordres, deux affiches sont apposées aux extrémités du village pour que les troupes ne fissent pas de dégâts. De fait il n'y eût même pas de pillage et très peu de réquisitions.

Peu de jours après, les Allemands ont traversé la Belgique, nos provinces du Nord et, à marches forcées, se dirigent sur Paris. On sait quels ravages subirent alors nos gracieuses campagnes de l'Ile de France. Or tandis que Senlis, odieusement mutilée est le théâtre des scènes abominables que décrit le livre Rouge, la petite ville de Nanteuil fut épargnée. Elle dut son salut au courage et à la présence d'esprit d'une femme, Mme L... femme du receveur de l'enregistrement.

Aux approches de l'ennemi, le maire, prudemment

était « allé mettre ses filles en sûreté. » On ne l'avait plus revu. La plus grande partie de la population suivit l'exemple parti de haut. Quelques personnes cependant restèrent et parmi elles le receveur de l'enregistrement et sa femme.

Les ennemis entrèrent à Nanteuil en grand tumulte. Une à une ils venaient de trouver les bornes fontaines à sec.

Or on sait que, de ces cas là, le ressentiment germain excelle à faire une provocation. Le général descendit en fulminant à la mairie. « Où est le maire, où sont les conseillers municipaux? » Nul ne peut répondre à ces questions et l'on voit la colère empourper le visage de l'officier allemand. Que va-t-il se passer?

Heureusement Mme L... qui d'origine alsacienne possède parfaitement la langue de Goethe se présente devant le général. Elle remplacera maire et conseillers.

Tout de suite on perçut une détente dans l'allure impérieuse du chef étranger quand il s'entendit parler dans sa propre langue.

— Pourquoi la population civile a-t-elle quitté la ville; demande le chef.

— Mon général, vous devez le savoir mieux que personne, réplique froidement Mme L...

— Comment cela?

— Certes, vous n'ignorez pas ce dont on accuse vos soldats.

Sans doute le teuton revoit par la pensée les villes incendiées, les civils massacrés, les foules affolées se

pressant sur les routes d'exil. Il semble légèrement se troubler. Pourtant il insiste.

— Mais le maire?

— Le maire a deux jeunes filles, général.

Cette fois la leçon a porté. Le général, sans doute moins endurci que la plupart de ses compatriotes, répond avec une grande dignité :

« Madame, nous vous montrerons que nous ne sommes pas des sauvages et la ville sera respectée si aucun acte d'hostilité n'est commis contre nous ».

Parole donnée, parole tenue ; la fermeté calme de Mme L... est plus efficace que les grands mots ou les attitudes théâtrales.

Le village est, il est vrai, dépouillé de toutes ses victuailles, de toutes ses bouteilles. Mais nulle maison ne souffre, nul habitant n'est molesté. Et après la Marne, c'est dans un village conservé par la présence d'esprit d'une bonne Française que rentrent nos troupes victorieuses.

Mlle Nicolle, l'institutrice de Moyenmontier (Vosges) remplit avec une égale fermeté les fonctions d'infirmière et de maire. Pendant les douze premiers jours de la guerre, elle soigne avec le plus grand dévouement trois cents blessés français sans le secours d'aucun médecin.

Vient l'occupation allemande. Belle occasion pour d'autres de fuir! occasion pour Mlle Nicolle de faire preuve de plus de courage et de dévouement. Elle reste à l'hôpital qu'elle a organisé et soigne non seulement les blessés français, mais les allemands.

Cependant, sous un futile prétexte, les envahisseurs

saisissent 160 otages parmi lesquels le maire de la commune.

Sans hésiter, l'institutrice va trouver les autorités allemandes et elle réussit à obtenir la mise en liberté du maire et de soixante des otages.

C'est un rôle analogue et plus héroïque encore que jouent Mlle Sudre à Saint-Dié et Mlle Bouret aux Mérets (Seine-et-Marne). La première, au moment de l'entrée des Allemands à Saint-Dié et alors qu'on se bat encore dans la rue d'Alsace, se propose comme parlementaire et remplit son rôle au milieu des plus grands dangers. Restée par la suite à Saint-Dié malgré l'effroyable bombardement de septembre, elle périt victime de son dévouement et de sa charité. « Réfugiée dans une cave avec d'autres personnes, dit la citation dont elle est l'objet, elle a tenu, au plus fort du bombardement à aller chercher des couvertures pour un petit enfant qui se plaignait du froid. C'est en quittant la cave qu'elle a été mortellement frappée par un éclat d'obus... »

Aux Mérêts, tandis que la population presque tout entière s'enfuit, Mlle Bouret demeure. Elle se rend à la mairie et s'y tient pendant l'occupation allemande, évitant ainsi la destruction du village. Mais vient le mois de septembre, l'arrêt de la poussée allemande et le reflux. Les Mérêts se trouvent dans la zone de la grande bataille. Elle se livre acharnée dans les rues et un incendie éclate, dévorant bientôt la mairie. Mlle Bouret a le courage et la présence d'esprit de sauver les registres de l'Etat Civil dont elle s'est improvisée la gardienne.

Du premier mois de la guerre également date le beau trait de courage dont a fait preuve Mlle Carré, fille du maire de Guise. Réfugiée à Reims à la fin de juillet, elle apprend que son père n'a pu rejoindre son poste. Elle décide de le remplacer. Un matin, elle part de Reims à pied et fait, en trois jours, à travers les lignes allemandes, les 90 kilomètres qui la séparent de Guise. Dès son arrivée, elle se présente au premier adjoint, s'installe à la mairie et se met en relations avec le pouvoir militaire allemand. C'est le moment de la grande poussée sur Paris. Les troupes allemandes affluent, les réquisitions se succèdent et la population civile de Guise risque de mourir de faim. Cependant l'énergie et l'habileté de Mlle Carré permettent une entente avec les généraux allemands et le ravitaillement de la cité.

A E... une jeune institutrice de vingt-deux ans se comporte de même. En vertu d'ordres partis de haut et de loin, dit non sans ironie un journal d'enseignement, elle est restée à son poste. Les Allemands envahissent la maison d'école qui est en même temps la mairie. Revolver au poing, ils menacent, tempêtent. Mlle E... sait cependant éviter le désastre. Le village, épargné par les incendiaires et les massacreurs, est seulement pillé. Quand les armées refluent c'est comme si un vol de sauterelles dévastatrices avait passé. On ne peut trouver aucune provision de bouche. Alors l'institutrice part elle-même à bicyclette pour la ville voisine et assure le ravitaillement.

Non loin de E... est situé le village M... Là aussi

se trouve une jeune institutrice qui vit paisiblement avec sa mère. La guerre éclate et devant l'invasion qui menace et les bruits sinistres qui circulent sur le compte des envahisseurs, nombreux sont les habitants qui prennent peur et s'enfuient. L'institutrice reste. D'ailleurs, avant la fin de l'exode le maire a reçu une dépêche du sous-préfet ainsi libellée : « Prière empêcher l'exode de la population. Une estafette allemande a été vue près de ... mais l'armée est là pour arrêter l'ennemi ». . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . Le maire resta à son poste et avec lui l'institutrice qui était son secrétaire de mairie. L'un et l'autre se dépensent sans compter pour, suivant les instructions officielles, rassurer la population. On doit à la vérité de dire que ces efforts donnent des résultats médiocres. Des bandes lamentables d'émigrés . . . .

. . . suffisent à déconcerter les villageois. . . .

. . . .

. . . .

. . . . La pauvre institutrice resta seule avec sa mère et quelques malheureux qui ne pouvaient s'arracher à leurs pauvres demeures. Ces malheureux, l'institutrice assume la lourde charge de les ravitailler. Plusieurs jours de suite elle va du village à la ville voisine et, au milieu de difficultés inouïes, réussit à empêcher la famine.

Le 1er septembre la bataille se rapproche, le tocsin sonne dans les villages voisins, le canon tonne du côté de Châlons. Quelques jours après, le village est occupé et c'est avec l'institutrice, toujours à son poste, que les Allemands entrent en rapports. Tout est pillé, dévasté. Mais la victoire de la Marne oblige l'ennemi à faire demi tour. Et quand les soldats français rentrent, c'est encore l'institutrice qui se retrouve là pour leur souhaiter la bienvenue dans le village reconquis et assurer leur subsistance.

Enfin à A., localité de la même région, une autre institutrice également avec sa mère resta à son poste pendant l'invasion.

Les Allemands occupent le village et le taxent lourdement. L'institutrice intervient et réussit à faire diminuer l'importance des réquisitions. Ils se saisissent du maire, un vieillard qu'ils parlent d'emmener comme otage. L'institutrice obtint sa mise en liberté.

Voilà donc dans une région restreinte trois villages au moins qui, dans la désertion ou l'impuissance de leurs chefs naturels ont été protégés, sauvegardés, rendus ntacts à la France par de jeunes et « faibles » femmes.

A côté de ces femmes qui ont joué seulement un rôle épisodique, et que la renommée a dédaignée, en voici d'autres qui, plus heureuses ont été touchées d'un rayon, ou d'un nimbe de gloire. Celles là eurent la bonne fortune d'administrer des localités plus importantes pendant des semaines ou des mois et de rendre ainsi avec un même courage, de plus grands services à la communauté.

A Taissy (Marne) vivent avant la guerre M. et Mme Fiquémont. Lui instituteur, elle institutrice, ils forment un de ces couples qui se retrouvent à des milliers d'exemplaires dans nos villages français. Comme il est habituel encore, M. Fiquémont ajoute à ses fonctions scolaires, celles de secrétaire de mairie. L'instituteur part dès le 2 août. Aussitôt sa femme se propose pour le remplacer comme secrétaire de mairie.

En fait c'est la charge de maire qu'elle prend. Le premier magistrat municipal est âgé et souffrant. Il ne vient à la mairie et n'y travaille que très rarement.

Pendant tout le mois d'août, Mme Fiquémont dirige Taissy d'une main ferme, sans même se laisser émouvoir par le recul de nos troupes et la marche rapide des Allemands. Elle prévient la panique chez tous ses administrés.

Mais le 2 septembre, les Allemands sont signalés dans les environs immédiats du village.

La majorité des habitants s'enfuit. Mme Fiquémont reste à son poste. Le 4 septembre, le village est occupé. Il le restera jusqu'au 12. Pendant cette période, Mme Fiquémont continue à remplir ses fonctions avec autant de calme qu'en temps normal. Elle se tient journellement à la mairie, parlemente en leur langue maternelle avec les officiers allemands, et doit collaborer avec eux pour les réquisitions indispensables. Sans faiblesse, comme sans arrogance, avec une souplesse toute féminine, elle défend les intérêts du village. Grâce à elle les réquisitions sont supportables. Aucune voie de

fait n'est commise sur les habitants, aucun immeuble détruit. Nul n'a trop à souffrir de l'occupation.

Mais depuis le 10, de mauvaises nouvelles arrivent aux Allemands. C'est l'écho de la Marne qui se rapproche et grandit.

Les Allemands perdent de la bonne grâce relative, qu'ils ont jusqu'alors montrée.

Avec fièvre, avec désarroi, avec colère, ils préparent leur inévitable évacuation. Il leur faut des chevaux, préparés pour le départ. Le soir du 11 septembre à 9 heures, deux officiers se présentent à la mairie où, selon son habitude travaille encore Mme Fiquémont. Avec hauteur ils réclament à celle-ci des écuries pour loger 400 chevaux. La « mairesse » s'étonne. C'est tout à fait impossible dit-elle. Où trouver la place dans une si petite localité? Impossible n'est sans doute pas allemand, en certaines circonstances. Les soudards insistent, s'emportent, passent aux injures, puis à la menace et par une suprême délicatesse, ils s'expriment en français. Mme Fiquémont cependant tient tête à l'orage et, sans doute, la lumière de son bon sens finit-elle par percer les épaisses ténèbres des cerveaux teutons.

Les officiers s'éloignent... pour ne plus revenir.

Le 12 à huit heures du soir nos troupes reparaissent. Mme Fiquémont les accueille avec joie... Mais les épreuves et les périls ne sont point passés encore.

Depuis lors, en effet, Taissy se trouve sur la ligne de feu. Ce ne sont, le jour comme la nuit qu'attaques et contre attaques dans le village et aux alentours. Du 12 septembre au 19 octobre, le bombardement sévit,

sans arrêt. Toutes les maisons sont touchées la plupart s'effondrent sous la rafale.

La mairie, placée un peu en retrait de la maison voisine est, par extraordinaire épargnée mais tous ses carreaux sont brisés par les balles.

Mme Fiquémont reste à son poste avec un petit garçon de cinq ans, son neveu et sa fillette âgée de six ans. A la mairie, les murailles tremblent et menacent de s'écrouler sur elle. Une pluie de balles y pénètre; de temps en temps, quand l'averse est trop forte, la courageuse femme descend à la cave, puis reprend bien vite son travail. Trois obus éclatent dans la cour, juste à côté d'elle, un autre éclate dans sa chambre à coucher.

Rien ne peut avoir raison de son courage.

Et quand le 24 septembre, le maire, plus souffrant doit quitter Taissy, toute l'administration de la commune retombe sur sa remplaçante.

Mme Fiquémont a bravé les terreurs du bombardement. Ce n'est pas l'épreuve la plus dure.

Quelques mois plus tard elle apprend que son mari est mort au champ d'honneur. Et sa grande douleur ne fait qu'aviver en elle la soif de dévouement. Plus que jamais elle travaille pour ses concitoyens et toujours exposée au bombardement (car depuis septembre 1914 nous n'avons guerre gagné que 1 kilomètre dans la région) assure sans jamais défaillir un écrasant service. Ne mérite-t-elle pas amplement la citation qui en mars 1916 l'a ainsi distinguée?

« En l'absence de toute municipalité a administré cette localité journellement bombardée. Est parvenue, par son dévoue-

ment, à assurer dans cette commune l'ordre et l'exécution des mesures exigées par les circonstances.

A rendu d'éminents services à l'autorité militaire et a fait preuve en toutes circonstances d'un patriotisme éclairé. A donné un bel exemple de courage civique et d'abnégation personnelle en restant vaillamment à son poste sans jamais interrompre ses fonctions malgré la douleur que lui a causée la mort de son mari, tombé au champ d'honneur. »

Et la croix de guerre est-t-elle déplacée sur sa poitrine?

Au courage, Mme Fiquémont ajoute la modestie et une charmante bonne grâce. « Je n'ai fait que mon devoir, me dit elle. La longueur de la guerre me le rend parfois un peu pénible car nommée directrice d'école à Reims je continue à assurer le service communal de Taissy. Je me rends à Taissy deux fois par semaine, et les moyens de locomotion sont peu variés.

Je suis quelquefois fatiguée, mais puisque notre rôle à nous civils est de tenir, je tiens, voilà tout! »

A Bouffignereux (Aisne) enseigne avant la guerre Mlle Chéron. Comme bien d'autres de ses collègues, elle occupe également le poste de sécrétaire de mairie. A la fin d'août 1914, les Allemands approchent. Le village est bombardé. La population s'affolle; bientôt ce sera le désarroi; la panique. Mlle Chéron par ses exhortations, par son exemple, calme les esprits et rend aux habitants le courage. Elle continue d'assurer son service avec son habituelle régularité.

L'arrivée des troupes ennemies ne la trouve pas désemparée. Seule à la mairie au moment de l'occupation du village, c'est elle qui reçoit les officiers alle-



LA CROIX-ROUGE SUR LA LIGNE DE FEU

mands. Véritables reîtres, ceux-ci entrent au milieu du fracas et des injures, Mlle Chéron écarte sans se troubler leurs menaces et résiste à leurs exigences. Grâce à elle, le village dont elle a la garde est épargné.

Le 12 septembre les Allemands font demi-tour et sur leurs talons, nos troupes rentrent. Personne pour assurer à nos soldats harassés la nourriture et le repos dont ils ont tant besoin... personne autre que Mlle Chéron. Elle se met donc à la disposition de l'autorité militaire et elle organise dans d'excellentes conditions les services du cantonnement et du ravitaillement. Mais voici qu'elle s'élève plus haut encore dans la maîtrise de soi-même lorsqu'elle prend l'initiative des mesures relatives à l'identification et à l'inhumation de nos soldats. Quelle belle et douloureuse tâche, bien digne d'une mère! mais quelle volonté il faut à des nerfs de femme pour l'assurer sans faiblir!

* *
*

Voici une belle et touchante physionomie, digne de la légende dorée : Marie Rosnet, sœur de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, en religion sœur Gabrielle. Un visage doux et calme où fleurit parfois le fin sourire de France, une volonté indomptable sous des apparences débonnaires, un courage naïf et comme inconscient. Tels sont les plus remarquables traits de sa physionomie.

Elle est, au début de la guerre, supérieure de l'hospice de Clermont-en-Argonne. La petite ville de Clermont, située en un site pittoresque et, autrefois, jolie et florissante est une de celles sur laquelle s'acharna le plus la fureur des Vandales.

« Le 4 septembre, pendant la nuit, les 121e et 122e régiments wurtembergeois y firent leur entrée en brisant les portes des maisons et en se livrant à un pillage effréné qui devait se continuer pendant le cours de la journée suivante » (1).

Il faut, comme la bonne fortune en advint à un journaliste, entendre la « bonne sœur » raconter simplement ses belles actions. « Les troupes françaises, sous la pression des Allemands, ont dû abandonner Clermont le 4 septembre. Tous les habitants et même le maire (je l'excuse car c'est un vieil homme très fatigué et qui s'était beaucoup surmené pendant la mobilisation), avaient quitté la ville. Les autorités militaires françaises vinrent me prévenir que je devais, sur le champ, partir aussi.

J'ai demandé :

Pouvez-vous faire évacuer les vieillards dont j'ai la charge? Je ne partirai pas sans eux.

Malheureusement cela n'avait pas été prévu. Je restai donc avec mes sœurs, à mon poste. »

Encore une fois c'est une femme qui arbore la fière devise « Je maintiendrai »; encore une fois c'est une femme qui, dans la cité abandonnée, représente la France.

« Je fis alors, poursuit sœur Gabrielle, un petit tour dans la ville déserte. Les dernières troupes françaises venaient de passer. Les rues étaient vides. Seul, courbé sur le sol, un malheureux petit fantassin gisait, pâle, pâle, presqu'inanimé : « Mon pauvre petit, lui ai-je dit, il

(1) *Livre Rouge.*

faut te lever et suivre tes camarades. Les Allemands vont arriver et ils te tueront. Mais il était épuisé par la dysenterie. Il n'en pouvait plus et me répondit d'une voix mourante : « qu'ils me tuent s'ils veulent ! je suis à bout de forces. »

Alors je l'ai porté comme j'ai pu à l'hospice. Mais où le mettre? Le pauvre petit me disait. « Mettez moi dans le dortoir. Vous direz que je suis un de vos vieux. » Voyez vous ça; avec cette pauvre figure d'enfant ! Je me disais : si les Allemands le découvrent, ils vont tout massacrer ! » Alors j'ai eu une idée. Je lui ai arrangé un lit dans un petit cabinet à part et j'ai accroché sur la porte une belle pancarte où j'ai écrit en grosses lettres : *Contagieux* ! Que le Bon Dieu me pardonne ce petit mensonge !

Voilà que les premiers obus allemands éclatent; bientôt c'est un terrible bombardement. Tout s'écroule partout. Mes pauvres vieux étaient fous de peur ! Aidée de mes sœurs, je les descends tant bien que mal à la cave et je les installe sur des matelas. Nous avons passé là de pénibles instants, à la lueur d'une lampe pigeon.

Enfin, vers 5 heures du matin, le bombardement cesse et j'entends un bruit cadencé de grosses bottes ! C'était l'infanterie allemande qui arrivait. Puis des caissons, des canons et des canons !

Que faire? Je ne sais pas un mot d'allemand. Je me dis : ils ne comprendront pas un mot de ce que je vais leur dire si je leur parle. Je suis Auvergnate.

Qu'est-ce que je fais? J'écris bien lisiblement sur un papier à peu près celà : « *Messieurs, je suis restée ici*

avec des vieillards infirmes dont j'ai la charge. J'ai des lits. Comme le commandent les lois de la guerre et les préceptes de ma religion, je soignerai vos blessés avec un entier dévouement. Epargnez la ville et le couvent. Je m'en rapporte à votre dignité de soldats ».

Il n'était que temps. De violents coups de crosse ébranlent la porte et je me trouve face à face avec trois grands officiers allemands qui braquent sur moi leurs revolvers. Je tends mon papier à celui du milieu. Il met son monocle et lit attentivement pendant que les autres me tiennent en joue. Puis il dit en mauvais français :

« Où est le Bourgmestre?

— Il est parti.

— Où est le pasteur?

— Il est parti.

— Tout le monde est parti. Alors on nous prend pour des barbares. On s'en repentira.

Vous brave! Votre maison sera respectée ».

Devant les revolvers braqués sur elle, devant les figures féroces des barbares, sœur Gabrielle ne baisse pas les yeux.

« D'un geste, dit elle, je relève les canons des pistolets et je dis fermement :

« Il faut que vous me donniez votre parole d'honneur que vous épargnerez aussi la ville. »

Il répond : « C'est bien » et il demande à visiter l'hospice. Quand il voit le dortoir dont les lits étaient vide (les vieux étaient toujours à la cave), il dit : « il me faut ces lits. » Je lui fais observer que ce sont les lits de

mes vieux et que je les garde pour eux. Il me répond brutalement : « Les vieux, ça n'existe pas en temps de guerre ! Capout ! les vieux ». Mais il avait affaire à forte partie. Je me débats et pour le décider, je lui promets les 70 autres lits de l'hôpital pour ses blessés.

Il me demande si je n'ai pas caché chez moi des soldats français. Je lui réponds : « j'en ai un » et je le conduis devant la chambre où est couché mon pauvre petit fantassin, bien tremblante, vous pensez : Je lui montre la pancarte : *Contagieux*, en lui disant « fièvre typhoïde ». Ils parlent entre eux. J'entends plusieurs fois le mot « typhus » et ils n'insistent pas. Je respire et je rends grâce à Dieu.

Bientôt les blessés allemands arrivent à pleines charrettes. Je les installe partout, dans toutes les salles libres. »

Et voilà sœur Gabrielle tranquille pour son hospice, ses vieillards et ses blessés, sa petite ville.

L'officier a promis. Hélas ! c'est encore une promesse allemande : « A midi un soldat alluma l'incendie dans l'habitation d'un horloger, en y répandant volontairement le contenu d'une lampe à alcool. Un habitant courut aussitôt chercher la pompe municipale et demanda à un officier de lui fournir des hommes pour la mettre en action ! Brutalement éconduit et menacé d'un revolver, il renouvela sa démarche auprès de plusieurs autres officiers sans plus de succès. Pendant ce temps, les Allemands continuaient à incendier la ville, en se servant de bâtons au bout desquels des torches étaient fixées. Tandis que les maisons flambaient, des soldats

envahissaient l'église, y dansaient au son de l'orgue, puis, avant de se retirer, y mettaient le feu » (1).

Devant ces scènes dignes du pinceau de Callot, la vaillante supérieure garde le même calme courage. Lorsqu'elle s'aperçoit que le couvent est entouré de flammes; lorsque la chaleur devient tellement intense que les vitres des fenêtres éclatent, elle se décide à tout faire pour sauver la ville comme elle en a pris envers elle-même l'engagement moral. Elle quitte l'hospice et, par les rues que gagnent les flammes, sans prêter attention aux crépitements de la fournaise, se rend chez le colonel. Ecoutons là encore raconter avec bonhomie son entretien. Je lui dis, indignée : « Monsieur, la parole d'honneur pour un officier français est une chose sacrée. Que vaut donc celle d'un officier allemand? » Oh! cela l'a touché! Il me répond, visiblement troublé, que c'est un feu de cheminée qui a provoqué l'incendie d'une maison. Ce n'était pas vrai; l'incendie avait été allumé et propagé par ordre. Mais je lui fais toucher les murs de notre maison qui sont brûlants. Alors, il a peur pour ses blessés et il envoie chercher une escouade de sapeurs pompiers. Toute la nuit ces sapeurs ont arrosé les murs et, ainsi, notre cher couvent a échappé à l'incendie ». Encore une fois, grâce à une femme qui a réussi à faire éclore quelques sentiments de justice en l'âme des barbares, à leur révéler ce qui était le moins mauvais au fond d'eux-mêmes, encore une fois, une ville de France est sauvée.

(1) *Livre Rouge*.

Une autre religieuse qu'au début de septembre 1914 le sous-préfet de Lunéville a justement investie des pouvoirs de maire, a joué en des circonstances analogues un rôle presqu'identique. Les atrocités commises à Gerbeviller, la ville martyre, par les Bavarois du général Clauss, sont dans toutes les mémoires où elles doivent rester, souvenir inexpiable. Dès le 24 août à 5 heures du soir, les Allemands entrent après avoir arrosé la ville de centaines d'obus. Ils entrent en « poussant des cris de fous furieux, des hurlements féroces, tirant des coups de fusil de tous les côtés et saccageant tout sur leur passage » (1). On les voit brandir de grandes mèches de filasse et mettre le feu aux tas de paille, aux granges, aux maisons. La prospère et jolie petite ville devient un monceau de cendres où, parmi des briques écroulées, des pans de mur déchiquetés, subsistent à peine une vingtaine de maisons. Femmes, enfants, vieillards massacrés, jeunes filles outragées, lieux saints profanés, aucune horreur qui ne soit commise.

Au milieu de ces scènes infernales, sœur Julie, supérieure de l'hôpital de Gerbeviller garde tout son sang-froid. Le 23 août, le maire a dit aux chasseurs à pied. « Retirez vous, mes enfants, vous ne pouvez résister ». Ils ont répondu. « Nous avons reçu l'ordre, nous tiendrons ». Le maire a dit à sœur Julie : « Fuyez ». Héroïque comme les soldats, elle a répondu : « Ma mère supérieure m'a mise à Gerbeviller ; je reste à Gerbeviller. »

M. Maurice Barrès a « croqué » très heureusement

(1) *Livre Rouge.*

la physionomie d'Amélie Rigaud, en religion, sœur Julie. « Sœur Julie, avec ses soixante et un ans et sa bonne figure de campagarde, est une femme d'action, plus pratique que mystique. Sa foi est robuste et simple, comme son âme. Elle a juste ce qu'il faut d'études pour bien mener la lingerie et la cuisine et donner aux malades des soins « pas très savants », dit-elle. Mais elle est débrouillarde. Et surtout, elle est toute pénétrée de cette charité sans quoi tout le reste n'est rien. » Elle n'est pas une de ces héroïnes trop simples, tout d'une pièce, en qui une foi mystique étouffe tout autre sentiment. Non, comme sa compatriote Jeanne d'Arc elle est très humaine et partout accessible à la crainte. Quand elle réfléchit que les Allemands auraient pu revenir, elle murmure : « Oh ! que j'ai peur ! »

Mais ses craintes bien naturelles s'évanouissent devant le sentiment profond et fort de son devoir. C'est donc sans trembler qu'elle voit arriver les hordes. Leurs chefs ne se mettent vraiment pas en frais d'imagination, car c'est presque une scène identique à celle qui se passera quelques jours plus tard à Clermont en Argonne. Même brutalité, mêmes gestes meurtriers des officiers allemands, même courage tranquille de la « bonne sœur » française.

« Un officier, dit sœur Julie, arrive chez moi avec des soldats; il monta chez mes blessés. Les pauvres petits tremblaient. Et moi, je me suis mise entre eux et lui; et je disais : « N'y touchez pas, ils sont blessés ». Alors il allait à chaque lit et jetait lui-même

la couverture à terre pour voir les pansements. Il avait un revolver dans une main et un poignard dans l'autre. Je le suivais, je le précédais, ah! j'étais effrontée, j'en suis encore étonnée. Comment ai-je osé? »

Grâce au dévouement de sœur Julie, à sa généreuse activité, les chefs allemands épargnent les blessés français. Et, comme sœur Gabrielle à Clermont-en-Argonne, sœur Julie les en récompense chrétiennement en soignant leurs propres blessés. Ceux-ci arrivent journellement et par groupes de plus en plus nombreux car, du 28 août au 13 septembre, il n'est guère de jours où l'on ne se batte dans cette région que les Français reconquièrent. C'est dans les troupes allemandes, le désarroi, l'affolement. Les hommes valides, et leurs chefs s'enfuient. Les majors font de même, sans se soucier de leurs blessés. Mais sœur Julie est là, qui soigne Allemands et Français avec un égal dévouement.

Entre temps elle pense à son Eglise. Le curé a été emmené comme otage. A elle de sauver ce qui peut l'être encore. « Le 29 août, déclare-t-elle, je suis allée constater l'état intérieur de l'Eglise. Pour fracturer le tabernacle dont la porte est en acier comme celle d'un coffre-fort, les ennemis avaient tiré plusieurs coups de fusil autour de la serrure. La porte a été traversée par plusieurs balles et le ciboire a été perforé ». Sœur Julie a emporté le ciboire sauvant ainsi de la profanation les hosties consacrées.

A partir du début de septembre, et les Français rentrés, sœur Julie devient le véritable maire de Gerbéviller.

Elle réussit à hospitaliser mille blessés, leur assure « la subsistance et les soins les plus dévoués » (1).

La sollicitude de sœur Julie ne s'étend pas seulement aux blessés, mais à tous les soldats. Aidée d'un personnel dévoué, elle a su organiser tout un service de ravitaillement et assurer aux troupes de passage les vivres nécessaires.

Plusieurs semaines encore, dans la petite ville vivifiée par sa seule présence, sœur Julie fait fonction de maire.

Tous ces actes d'énergie et de courage elle les a accomplis très simplement, comme une chose toute naturelle. C'est avec un peu d'étonnement qu'elle apprend la nouvelle de sa citation à l'ordre de la deuxième armée, — honneur que partagent ses cinq collaboratrices, Mmes Collet, Remy, Maillard, Rickler et Gardéne —, qu'elle reçoit après les félicitations de M. Mirman, celles de M. Poincaré, qu'elle se voit attacher sur la poitrine la croix de la Légion d'Honneur. Et sans doute, aujourd'hui encore, se répète-t-elle : « Qu'ai-je donc fait pour qu'on s'occupe tant de moi ?... »



C'est à Soissons que, pendant la retraite de Charleroi et la bataille de la Marne, gouverna celle qui, aux yeux du monde surpris, a d'abord symbolisé l'énergie merveilleuse des femmes françaises, Mme Macherez.

Veuve d'un sénateur de l'Aisne, Mme Macherez s'était fixée depuis longtemps à Soissons où elle s'occupait

(1) *Citation à l'Ordre du jour de l'armée.*

d'œuvres charitables, tout en dirigeant d'une main ferme ses propriétés; quiconque aura vu Mme Macherez ou seulement son portrait ne saurait manquer d'en conserver une impression inoubliable. Tout, dans son attitude comme dans les traits de son visage, respire la force, la volonté, la pleine possession de soi-même. Elle regarde bien en face, sans sourciller, la vie... et l'ennemi.

Membre de la Société des Dames de France, Mme Macherez a organisé les hôpitaux de Soissons. La marche allemande vers le sud ne la fera pas fuir comme tant d'autres de la ville natale.

Les autorités de la ville ont été bien loin de montrer le même courage et quand, à la fin d'août arrivent les Allemands, c'est une scène par nous bien des fois décrite qui se renouvelle. Le maire? parti, les employés de la mairie? évanouis. Ne sachant avec qui parlementer, les Allemands s'emportent, parcourent avec fracas les rues désertes, menacent, si le maire ne vient pas immédiatement, d'incendier la ville.

Prévenue, Mme Macherez quitte ses malades et se présente aux officiers ennemis : « Le maire c'est moi », dit-elle. Et une telle puissance de volonté, un tel mépris du danger émanent de cette vénérable aïeule qu'aucun d'entre eux n'a l'idée de sourire. Elle s'impose et les envahisseurs traitent avec elle, persuadés qu'elle saura remplir tous les devoirs de sa fonction.

Pendant les douze jours d'occupation, elle les remplit, en effet, avec une vigueur et une habileté dignes d'un homme d'État. Pas de grandes phrases, pas de récriminations inutiles qui exaspéreraient les vainqueurs, mais

une volonté froide, et toujours agissante. Triste et hautaine, la mairesse est partout : à l'hôpital, à l'Hôtel de Ville, dans les rues de la cité.

Négocier avec les autorités allemandes : tâche peu commode, car le premier moment passé de surprise respectueuse, le naturel des barbares reprend le dessus ; et c'est le revolver au poing qu'ils discutent. A chaque difficulté c'est, de nouveau, la menace de brûler la ville, c'est l'injure et la violence. Jamais démontée, jamais effrayée, Mme Macherez répond invariablement : « Vous me fusillerez avant de toucher à mes concitoyens ».

Finalement elle a toujours gain de cause. Grâce à elle, les blessés que les Allemands voulaient enmener prisonniers restent soignés dans les hôpitaux de la ville. Grâce à elle, les entrepôts, la distillerie, la verrerie, où sont cantonnées des troupes, n'ont pas à souffrir du pillage. Grâce à elle, les réquisitions de toute sorte peuvent s'effectuer à la satisfaction des vainqueurs sans que cependant la ville ait à souffrir de la famine. Pour épargner à sa cité une blessure, à ses compatriotes une vexation, Mme Macherez se dépense sans compter. On la voit accompagner les Allemands dans leurs courses et si un jour, son automobile prise en écharpe par un lourd camion, Mme Macherez rentre chez elle gravement contusionnée, elle n'en continue pas moins le lendemain sa vie trépidante et dangereuse.

Par sa ferme attitude elle a, non seulement imposé aux Barbares, mais rassuré la population, qui désormais confiante parce qu'elle se sait gouvernée, défendue, reprend une vie presque normale. Autour de Mme Ma-

cherez se sont groupés des ecclésiastiques dont l'évêque de Soissons, Mgr. Pechenard, des conseillers municipaux, quelques notables. De ce petit groupe Mme Macherez reste l'âme. Si la ville est journellement ravitaillée, si la famine et les barbares l'épargnent, c'est à leur effort persévérant qu'elle le doit.

Quand, le 12 septembre, la flamme tricolore remplace sur la ville reconquise les aigles humiliés, les épreuves de Mme Macherez ne sont pas terminées. Les Allemands, à Soissons comme ailleurs, font payer leur défaite par le bombardement. Soissons subit le même martyre que Reims.

C'est alors que la cathédrale est atteinte, que des quartiers entiers s'écroulent et que la panique reprend, plus grande que pendant l'invasion. Mme Macherez sait enrayer cette panique comme elle a su arrêter les envahisseurs. Elle exhorte, rassure ses concitoyens. Mieux, elle prêche d'exemple : Un jour pendant son déjeuner, elle est troublée par une explosion formidable. Un obus vient de tomber, démolissant une aile de la maison. Mme Macherez sort, se rend compte de l'importance des dégâts et rassurant ses hôtes d'un : « ce n'est rien ! » revient achever son repas.

Appuyée par les autorités militaires qui ont su apprécier ses qualités d'administrateur elle reste pendant la période critique le véritable chef de la ville. Elle détermine le boulanger à rester et à continuer son travail. Elle réquisitionne et met à l'abri un petit troupeau et le fourrage nécessaire pour le nourrir. Elle fonde pour préserver d'une mortalité menaçante l'enfance française,

plus précieuse que jamais aujourd'hui, l'œuvre de la *Goutte de lait*. Les principales sociétés féministes et féminines ont tenu à honneur de lui prêter dans cette tâche leur appui et par elle ont été sauvés bien des enfants comme bien des hommes. Tout cela Mme Macherez l'a fait simplement, sans attitude, sans phrases; elle a défendu sa ville et ses concitoyens comme elle aurait fait d'elle-même ou de son patrimoine, en ménagère avisée et prudente, en femme de tête et de cœur. En plein xxe siècle elle évoque ces fières châtelaines qui, les époux à la croisade, commandaient sur leurs terres et ne s'effrayaient pas des hommes d'armes ni des reîtres pillards.

Dans les pays ou l'invasion est devenue occupation, les femmes ont du prolonger un rôle ailleurs éphémère. Dans combien de localité dans quelles conditions? Nous sommes loin d'être fixés. Mais parfois nous arrive des pays envahis un éloge arraché à nos ennemis par l'énergie d'une française. C'est par un journal allemand en effet que nous connaissons Isabelle Trévin, mairesse de Guillemont, près de Péronne.

Depuis près de deux ans, le village de Guillemont vidé de tous ses hommes valides est occupé par les Allemands et privé par leurs réquisitions des denrées les plus nécessaires, blé, pommes de terre, bétail, paille, foin. Le maire, vieux et impotent, dut aux premiers jours abandonner à sa femme toute la tâche. Réduite dans sa propre maison, occupée par les troupes, à une chambre qu'elle partage avec six femmes et enfants sans asile, elle a assuré, sans négliger ses

enfants et son ménage l'administration de Guillemont et des villages voisins.

Intermédiaire entre les autorités allemandes et ses compatriotes, interprète, maire et secrétaire de mairie, elle parcourt dès l'aube Guillemont, organisant les réquisitions, distribuant les travaux, écoutant, pour les transmettre aux officiers allemands, les requêtes des villageois.

Les villages voisins, privés d'administrateur reçoivent aussi sa visite. Infirmière elle accompagne les majors au chevet des malades et des blessés, et, pieusement, fleurit les tombes des morts ! « Mme Trévin, dit la *Gazette de Francfort*, est une héroïne et mérite que son souvenir demeure ». Quel plus bel hommage que l'éloge d'un vainqueur barbare et orgueilleux ? N'est-il pas vrai qu'en doivent être dignes quelques autres françaises de la Somme, des Ardennes ou du Nord?

Aux temps antiques, quand les cités romaines étaient envahies par les hordes barbares, parfois se levait au milieu d'elles un évêque dont le mépris de la mort, la douce énergie, la science des justes paroles arrêtaient la main meurtrière du Vandale ou du Hun. Ainsi, dans les cités de la France envahie, les femmes ont, pour leur part, vaincu l'Allemand sous d'immatérielles armes et dans la guerre sanglante, fait vivre encore l'esprit de justice et l'humanité.

IV

La Croix-Rouge sous le feu.

En Lorraine. — Pendant la marche sur Paris. — Pendant la bataille de l'Aisne. — Dans les villes du Nord bombardées.

Nous avons vu précédemment l'œuvre énorme et magnifique accomplie par les dames de bonté, comment par leur patience inlassable, leur zèle, leur dévouement, leur souriante bonne grâce, elles ont guéri les grands blessés, réconforté les autres.

Mais le seul dévouement ne suffit pas à faire une infirmière. Il faut de l'héroïsme aussi.

Longue et monotone un peu, dans sa magnifique simplicité, serait la liste des citations dont pour leur présence d'esprit sous le feu, leur courage et le mépris de la mort nos infirmières ont été l'objet.

Contentons nous de citer les traits les plus saillants.

*
* *

Dès le début, tandis que des milliers d'infirmières bénévoles créent à l'arrière des hôpitaux, des centaines d'autres en organisent sur la ligne de feu. Incalculables

sont les services qu'elles ont rendus pendant les semaines terribles qui précédèrent le sursaut de la Marne.

Sur toute la frontière du Nord-Est, chaque formation combattante se trouve spontanément dotée d'une formation sanitaire féminine.

A Wissembach, une Belge, Mlle Daëms, installe dès le début d'août, une infirmerie dans sa maison de campagne. Tout de suite l'infirmerie est utilisée car des combats se livrent sans cesse dans ces parages. Les Français, puis, après leur retraite les Allemands y installent des ambulances. Mlle Daëms seconde les uns et les autres avec un dévouement et une science auxquels l'ennemi lui-même a rendu hommage par écrit. Mieux, elle parcourt tout le voisinage pour découvrir et recueillir les blessés qu'au prix de mille difficultés elle ramène chez elle. Plus tard, sous un intense bombardement, elle continue, pendant que la plupart des habitants sont réfugiés dans les caves, à soigner ses blessés avec la même tranquillité.

Et lorsque les officiers allemands se vantent devant elle de l'écrasement de sa patrie elle n'hésite pas à affirmer hautement devant eux son dévouement à la France, son pays d'adoption.

Dans les premiers jours de la lutte également, c'est Mlle Boyé, en religion sœur Madeleine, supérieure de l'hospice Saint-Charles, qui, au prix de mille fatigues, installe un hôpital à Bayon et prodigue ses soins à nos blessés; Mlle Lucie Baugé, qui institutrice à Haroué (Meurthe-et-Moselle), organise au château de Haroué un hôpital auxiliaire, le met à la disposition du service de

santé et, sans épargner sa peine, soigne blessés et malades, passe des nuits à leur chevet et y « contracte une maladie grave qui met sa vie en danger ».

Mlle Paturlanne fait mieux ; elle suit une partie de la campagne de l'armée de Lorraine, montrant un véritable génie organisateur. Un aumonier militaire qui la vit à l'œuvre décrit ainsi son rôle. « Au cours de toute la campagne de l'armée de Lorraine, que j'ai suivie en qualité d'aumônier militaire je n'ai pas trouvé d'autre meilleur exemple des services que l'action privée pourrait rendre à l'organisation militaire jusque dans les plus petites localités pour le soulagement et le soin des blessés que les services rendus par Mlle Paturlanne.

« Mlle Paturlanne a tout créé par son zèle et son savoir-faire. Arrivant à Minorville, j'ai trouvé une ambulance garnie de quinze ou vingt couchettes avec draps, matelas, couvertures, abondamment éclairée et chauffée. Un groupe de six ou sept jeunes filles, anciennes élèves de cette admirable maîtresse, était prêt à la seconder, veillant ses malades et ses blessés, leur prodiguant ces soins délicats que la femme seule peut donner.

« Formées par leur chef, ces jeunes filles refusèrent de quitter le village au moment du bombardement, qui fit fuir la plus grande partie de la population et elles gardèrent une tenue digne de tout éloge. Par leur courage et leur simplicité, l'ambulance de la division trouva ainsi un organisme tout prêt à fonctionner, fonctionnant déjà, auquel elle fut heureuse de confier ses blessés les plus graves.

J'ai constaté que cette salle, souvent remplie de blessés,

fut toujours abondamment pourvue de lait, café, bouillon, par les soins de Mlle Paturlanne et que les malades y ont été traités aussi bien qu'ils l'eussent été dans leur famille ou dans les hôpitaux les mieux montés.

La conduite de Mlle l'Institutrice constitue un exemple que l'on peut proposer à l'initiative privée partout où passent les armées françaises ».

Ce témoignage ému et sincère du vicaire général d'Albi, aumonier aux armées, à l'institutrice laïque de Lorraine en dit plus que toutes les belles phrases sur l'union sacrée et le dévouement féminin.

A Nancy, pendant un bombardement terrible et continu, alors que toute la population s'était retirée, les sœurs de Saint-Charles donnèrent asile à mille blessés et recueillirent des soldats de passage qu'elles hébergèrent. Six de ces vaillantes « bonnes sœurs » furent citées à l'ordre du jour de l'armée.

Quelques jours plus tard c'est l'attaque fameuse du *Grand-Couronné.* Les Allemands se replient après de vaines tentatives quand ils aperçoivent, à l'est du cimetière, une jeune fille, Mlle Marie Messin qui donnait ses soins à deux soldats. Les sauvages font feu sur la malheureuse qui, quelques heures après, expire dans les bras de ses parents. « Je suis heureuse d'avoir rendu service à la France et je meurs contente ». Telles sont ses dernières paroles.

C'est à peu près au même moment qu'un éclat d'obus abat Mlle Gilles, en service à l'hôpital de Lunéville Mme Philbert à l'hôpital de Senones ; que Mmes Hater, Hélène Picard et Klein, assistées des sœurs Marcon,

Symphorose et Rose demeurent pendant le terrible bombardement de Saint-Dié au chevet de leurs malades qu'elles se refusent à quitter malgré le danger.

∴

Parcourons le front nord et nous retrouverons les mêmes traits d'abnégation. C'est Mlle Dussart, infirmière de la Croix-Rouge Belge qui soigne « avec un inlassable dévouement les blessés des ambulances », refuse de quitter son poste pendant les bombardements les plus dangereux et suit dans sa retraite le corps d'armée auquel appartient l'ambulance, pour pouvoir continuer son œuvre. Elle fut citée à l'ordre du jour de l'armée et la croix de guerre lui fut remise à Calais devant les troupes assemblées.

C'est, à Lille, Mme Bécourt, féministe et philanthrope, qui a consacré une longue vie à la lutte contre la misère des femmes. Quand les Allemands approchent, son mari, le Dr Bécourt refuse de quitter Lille. « Les jeunes médecins sont au front, dit-il, si les vieux se sauvent, qui donc soignera les femmes et les enfants des soldats? » Mme Becourt reste auprès de lui et l'aide à soigner les malades, les infirmes, les blessés.

C'est à Saint-Quentin, deux femmes, Mme Hugue et Mme Dessin, qui dans des circonstances analogues, restent également à leur poste périlleux et pendant l'invasion et l'occupation mettent à la disposition des blessés 400 lits dans divers hôpitaux par elles organisés.

C'est l'équipe d'infirmières de Noyon qui pendant

l'occupation se maintient courageusement à son poste.

C'est après la bataille de Senlis la sœur Benoist et Mlle Caron, infirmières volontaires qui à Bethisy Saint-Pierre, soignent, sans crainte de l'avance allemande, quatre vingts blessés anglais et sont, pour leur belle conduite, investies par le prince de Galles de la Croix de Malte.

C'est Mme C..., qui seule avec deux cents blessés réussit à traverser les lignes allemandes pour conduire de Saint-Just en Chaussée à Rouen ceux qu'elle s'est donnée pour tâche de sauver.

Les infirmières de Compiègne ont donné le même exemple, montré la même énergie. Toutes, et Mlles Cléret et Barbier, infirmières majors, et Mme Antoinette Pillet-Will, et la sœur Triviez, ont pendant la bataille et pendant l'occupation dirigé leurs hopitaux. Toutes, comme le disent les citations dont elles sont l'objet « en ont imposé aux Allemands » par leur « attitude digne et ferme » et leur « énergie peu commune ». Leurs camarades de Villers-Cotterets, Mlles Bobenothi et Ferdon, également citées, méritent que l'on mentionne l'intelligence et le dévouement au-dessus de tout éloge dont elles firent preuve dans les mêmes circonstances.

Un peu plus tard à Vailly-sur-Aisne, la situation est critique également. La ville est submergée par un déluge de fer, la bataille fait rage autour d'elle. Les blessés affluent à l'hôpital. Il faut les soigner, pour ainsi dire sous la mitraille. La formation sanitaire de Vailly est dirigée par une femme, Mlle Eugénie Antoine. Celle-ci, loin de perdre son sang-froid organise le service

comme elle l'aurait fait en des circonstances normales. Sans souci des obus qui tombent tout proches, elle soigne inlassablement blessés français et anglais et ne s'arrête que sa tâche terminée. Par chance elle reste saine et sauve. Elle peut désormais porter avec orgueil l'ordre de la Croix Rouge royale conférée par le roi d'Angleterre en récompense de son dévouement.

*
* *

La fin d'août et le début de septembre sont marqués en même temps que par l'avance des Allemands sur Paris par leur avance en Champagne, et leur entrée à Reims. La ville martyre est alors le théâtre de beaux dévouements féminins.

Dès le 29 juillet l'Union des Femmes de France a décidé l'organisation d'un hôpital dont la direction est confiée à une directrice d'école maternelle, Mme Fouriaux, aidée de deux autres directrices d'école, Mlle Lanthiez et Mlle Cavarrot. Des institutrices remplissent presque tous les emplois d'infirmières. En huit jours deux cents lits sont préparés. Rien que de normal jusqu'au 28 août. A cette date, on envisage l'occupation allemande et Mme Fouriaux fait prendre par le Comité les dispositions suivantes :

« Le fonctionnement de l'hôpital continuera d'autant que l'occupation allemande ne peut être que passagère.

Le personnel administratif, tout en restant prudent et correct devra défendre pied à pied les intérêts de

la société et rester à son poste jusqu'à expulsion ».

Naturellement, on décide d'évacuer les blessés français et le 2 septembre, Mme Fouriaux se met en route avec eux, les accompagne jusqu'à Epernay et ne consent à les quitter que lorsqu'elle les a laissés dans le train sanitaire. « Mais il lui faut retourner à Reims. Comment? Il n'y a plus aucun moyen de transport et il est neuf heures du soir. Bien que brisée par tant d'émotions et de fatigues, Mme Fouriaux n'hésite pas. Elle revient à pied. Ce que fut son retour dans la nuit noire par une route encombrée de convois et de soldats, on le devine,... à plusieurs reprises elle risque d'être arrêtée comme espionne. Enfin elle arrive à Reims; il est trois heures du matin ».

Le 3 septembre, bombardement et entrée des troupes allemandes; le 4, les premiers blessés allemands arrivent à l'hôpital dont un arrêté des envahisseurs a confirmé à Mme Fouriaux la direction. L'activité et la charité qu'elle déploie alors sont telles qu'elles arrachent des éloges à l'envahisseur. « Nous ne faisons que notre devoir d'infirmières, sans oublier jamais que nous sommes Françaises, répond Mme Fouriaux ».

La tâche a été relativement facile pendant l'occupation. Elle devient dure, périlleuse lors du bombardement qui, avec une exceptionnelle intensité sévit depuis le 14. Pendant une semaine les bombes pleuvent sur l'hôpital, comme sur toute la ville, des incendies s'allument partout. Il faut évacuer les blessés, mais en pleine nuit. Mme Fouriaux et ses collègues l'entreprennent et réussissent à transporter dans les

caves des maisons voisines, les plus gravement atteints.

Le 19, le bombardement redouble, une partie de l'hôpital s'écroule. L'évacuation totale doit être décidée. Sous les bombes, les obus, parmi les décombres fumants, les quatorze infirmières qui restent à l'hôpital s'ingénient à transporter les blessés vers le faubourg de Paris. « Et c'est toujours Mme Fouriaux qui dirige ces sauvetages, continuant à donner à tous un merveilleux exemple de sang froid, de présence d'esprit et de courage...

Lorsqu'avec ses collaboratrices, elle eut placé tous les malades à l'ambulance n° 1, ne pouvant trouver d'autre gîte toutes se contentèrent d'un peu de paille et passèrent la nuit sous un hangar ».

Malgré leur mépris de la mort, Mme Fouriaux et ses collègues sortent saines et sauves de l'enfer. Sauve aussi la femme du pasteur de Reims qui vingt fois est allée chercher les blessés sous la mitraille. Mais la rafale a fait cinq victimes : cinq religieuses de la Société de Secours aux blessés militaires sont tombées sous les éclats d'obus.

Pendant la bataille de la Marne, Mlle Bell, ramassant des blessés sur le champ de bataille, a deux jambes broyées par un obus.

*
* *

Les péripéties de la bataille de l'Aisne sont marquées par de semblables actions d'éclat.

Nous avons vu comment Soissons, sous la main

ferme de Mme Macherez sut « tenir » en face des hordes allemandes. Les douze ambulances, par elle organisées, sont dirigées par des femmes qui se montrent à la hauteur de l'héroïque mairesse.

Sœur Marie Lemoine, supérieure des sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve est citée à l'ordre du jour « pour avoir donné le plus bel exemple de courage,... en maintenant sa communauté à l'hôpital de Soissons pendant l'occupation allemande, et permis de soigner des milliers de blessés et de malades sous le feu de l'ennemi ».

Mlle Germaine Sellier dirige l'hôpital installé au collège par l'Association des Dames Françaises. Directrice, infirmière, économe, elle remplit pendant le terrible bombardement de septembre, ces fonctions multiples et écrasantes sans lâcher pied un instant. « Fin septembre et au commencement d'octobre, le collège devient l'objectif d'une batterie allemande ». Il fallut descendre les blessés dans les caves. Mlle Sellier ne consent à se mettre en sécurité qu'après tout son personnel. Pendant le grand bombardement d'octobre, Mlle Sellier, toujours calme reste auprès des typhiques sans plus s'émouvoir de la contagion possible que des incessantes explosions. Elle ne quitte le chevet des malades que pour aller elle-même renouveler les provisions et les produits pharmaceutiques. Les rues sont désertes et, derrière les soupiraux des caves, terrifiés, des habitants regardaient la jeune fille se blottir soudain dans l'angle d'une porte, attendre que l'obus qui sifflait fut tombé, secouer la poussière dont l'explosion l'avait couverte et repartir allègrement.

Pendant la bataille de l'Aisne, s'est signalée, entre toutes, Mlle Canton-Baccara. Celle-ci fut chargée, le 24 août, de diriger l'ambulance de Vauxbuin (Aisne). Dès le lendemain, elle est à son poste. La première semaine est consacrée à l'organisation, aménagement de l'hôpital, cours de pansement et d'hygiène. Mlle Canton-Bacara assistée dans sa tâche par Mlles Jeanne et Geneviève de Maistre, met l'hôpital en état de recevoir de nombreux blessés. Le 28 et le 29 août, Vauxbuin ravitaille des Belges et des réfugiés du Nord et des Ardennes. Le 30, la fusillade se rapproche et arrivent les premiers blessés. Les Allemands sont en vue. Pendant quarante-huit heures, Mlle Canton-Bacara et Mlles de Maistre sans s'accorder une heure de repos veillent à l'évacuation des blessés français. Le lendemain 1er septembre, les vivres manquent. Mlle Canton-Bacara part pour en réquisitionner à Soissons. « Elle y arrive sous un feu violent... des pans de murs s'effondrent, des balles sifflent, partout des blessés qui gisent, gémissant, appelant du secours. L'infirmière ne voit qu'eux et leur souffrance, oublie les vivres et court de rue en rue, poussant celui-ci, réconfortant cet autre, transportant celui-là à l'hôpital. Lorsqu'elle repart, elle se heurte aux avant-gardes allemandes. C'est en leur compagnie qu'elle retournera à Vauxbuin. Ecoutons d'un collaborateur du *Figaro* qui l'a recueilli de sa bouche même le récit pittoresque de son odyssée.

En route, elle se heurte à une patrouille de uhlans. Le sous-officier fait un signe. Deux hommes se précipitent vers

la voiture de Mlle Canton-Bacara et arrachent le petit drapeau qui la décore. C'est un tout petit drapeau, presqu'un jouet d'enfant. Les deux brutes le jettent à terre et, sur l'ordre de leur chef, le piétinent. Maintenant, ce n'est plus du tout un petit drapeau. L'injure l'a grandi, puisque c'est la France qui vient d'être insultée en lui. Mlle Canton-Bacara est rouge de fureur. Elle proteste avec énergie. Le uhlan vocifère en allemand. Un officier de la garde survient. Très poliment, mais toutefois le révolver au poing, il dit à l'infirmière :

— Mademoiselle, il me faut avant une demi-heure cent chemises, cent caleçons et deux cents paires de chaussettes, s'il vous plaît.

La directrice de Vauxbuin ne se laisse point intimider. Dans le temps prescrit, elle apporte les fournitures demandées et se croit libre, lorsqu'un éclaireur de la garde, le lieutenant von Lœbenstein, l'oblige à monter dans une automobile allemande où sont empilées des provisions pillées au passage. Mlle Canton-Bacara, qui n'a rien pris depuis le matin, meurt de faim, et pour comble d'ironie elle a pour siège un gros fromage de gruyère et pour dossier un morceau de lard et un jambon. Par les vitres, elle aperçoit les incendies qui s'allument à l'horizon. Le sifflement des obus déchire la nuit, tandis que de la ville prise monte la sinistre rumeur de la conquête brutale. L'automobile ne peut avancer que lentement. Tout à coup, en arrivant au bord de l'Aisne, à la lueur d'un phare, l'infirmière croit voir bouger quelque chose dans le fossé.

— Arrêtez! arrêtez!...

Elle saute à terre... Un homme. . . . . . . est là, gémissant, le bras brisé . . . .
. . . .
. . . . L'éclaireur de la garde n'y voit que du feu. Il refuse néanmoins de transporter le blessé jusqu'à l'hôpital.

On remonte en voiture, on repart : mais on n'a pas fait cinq cents mètres :

— Arrêtez, arrêtez, s'écrie Mlle Canton-Bacara, là... là... sur le talus, un uniforme.

— C'est assommant, à la fin, grommelle le capitaine alle-

mand, je ne suis pas venu ici pour sauver du monde, je suis venu pour en tuer.

L'uniforme est un petit chasseur blessé à la cuisse. Le lieutenant von Lœbenstein est exaspéré. « Nous le fusillerons à Bucy », déclare-t-il.

Mais un kilomètre plus loin, l'automobile s'arrête, d'elle-même cette fois. C'est une panne d'essence.

— Il n'y a plus d'essence, mademoiselle, dit von Lœbenstein, cherchez-en.

— Volontiers, si vous m'accordez la grâce du petit chasseur.

Mlle Canton-Bacara discute, parlemente. L'essence est bientôt trouvée, et le petit chasseur est sauvé. Le lieutenant, que l'audacieuse énergie de cette jeune femme étonne et amuse, s'adoucit. L'infirmière en profite.

— J'ai autre chose à vous demander.

— Quoi encore?

— Le civil... vous savez... le civil blessé de tout à l'heure je n'y ai pas renoncé. Envoyez-le relever par vos hommes et faites-le porter à l'hôpital. Ce sera une bonne action. Vous n'en faites peut-être pas tous les jours. Profitez de l'occasion. »

L'éclaireur de la garde en profita.

A quatre heures du matin, Mlle Canton-Bacara était remise en liberté. Elle fut reconduite à Vauxbuin par deux soldats baïonnette au canon. Les Allemands ont toutes les attentions. En arrivant à l'ambulance, elle songea tout à coup :

— Oh! mon Dieu! et moi qui étais partie hier pour réquisitionner des vivres et qui reviens les mains vides? Quelle maladroite je fais! Et ces pauvres gens qui ne vont pas avoir de quoi manger. Il faut que j'aille bien vite à Soissons.

Et à huit heures du matin, Mlle Canton-Bacara repartait pour Soissons (1).

Du 1er au 12 septembre, Vauxbuin est occupé, l'ambulance réquisitionnée par les autorités allemandes qui laissent du reste à Mlle Canton-Bacara la direction de

(1) Robert de Lezeau : l'*Ambulance sous le feu*. *Le Figaro*, 10 et 17 janvier 1915.

son hôpital. Il faut alors non seulement soigner les Allemands, mais ravitailler et l'hôpital et les quelques habitants restés à Vauxbuin. Sans cesse il faut parcourir la route de Vauxbuin à Soissons où l'on va chercher des vivres, sans cesse se heurter aux soldats ennemis. Mais le courage, la bonne grâce un peu hautaine, la beauté aussi de l'infirmière désarment souvent l'arrogance teutonne. Mlle Canton-Bacara peut ravitailler Vauxbuin, faire punir un soldat allemand assassin, sauver deux dragons français. Les officiers se montrent respectueux. Un seul, par une nuit sombre, ose l'arrêter et veut la regarder en face. « Je ne montre pas mes yeux, dit-elle, aux ennemis de mon pays ».

Mais le prince de Salm lorsqu'il visite la formation de Vauxbuin complimente ainsi la directrice : « Je vous remercie, Mademoiselle, vous nous donnez à tous une belle et haute idée de votre race ». Mais les officiers qu'elle a soignés se confondent en remerciements dithyrambiques et sans doute sincères bien qu'écrits en fort mauvais français; telle cette petite pièce de vers d'un lieutenant de chasseurs de la garde.

Si j'étais poète, je ferais des vers,
Si j'étais peintre, je peindrais un arbre vert
Mais comme en ces arts je ne suis pas bon
Je me contente d'écrire mon nom.

Malgré la galanterie des officiers prussiens, reconnaissants de son zèle charitable, Mlle Canton-Bacara ne respire que lorsque le grondement du canon se rapproche et que ses pensionnaires la préviennent de leur

recul stratégique. Avec quelle joie engage-t-elle ses blessés à s'enfuir vite, très vite! Bientôt on entend après le canon le sifflement des balles; puis le clairon des zouaves déchire l'air. L'ambulance de Vauxbuin redevient française.

Mais la ligne de feu est toujours proche et les infirmières continuent leur vie active et périlleuse.

« Il y eut les jours pénibles où il fallait improviser le ravitaillement de longues files de réfugiés. Il y eut les jours qui n'étaient jamais assez longs, ceux-là, où il fallait panser des centaines de blessés évacués; il y eut les jours d'angoisse où en pleine bataille il fallait aller le long des chemins, des ornières, des haies et sous les boqueteaux chercher nos soldats tombés, et les ramener appuyés sur l'épaule où la petite croix rouge devenait plus rouge encore. Il y eut les jours où il fallait de la patience et ceux où il ne fallait que de l'héroïsme ».

Relever les blessés, telle est pour les jeunes infirmières, la seule préoccupation, le seul événement saillant qu'elles notent sur leur carnet de guerre. Et si un obus éclate près d'elles, elles continuent, impassibles, leur chemin.

Des mois de cette vie ont bien mérité la légion d'honneur et les croix de guerre dont Mlle Canton-Bacara et ses collaboratrices ont été gratifiées.

*
* *

Les grandes batailles du Nord aussi trouvent des femmes au poste périlleux.

A Maubeuge, ce sont Mlle de Latour-Maubourg, Mlle Jacquin, Mlle Armagnac qui restent auprès des blessés pendant le siège de la place et sous le bombardement. Prisonnières avec les soldats confiés à leurs soins, pendant cinq mois elles continuent à se dévouer pour les blessés français et allemands, puis libérées enfin, vont dans les hôpitaux français soigner les contagieux.

A Furnes, pendant la bataille de l'Yser, Mme Panas, infirmière major, Mlles d'Haussonville, Muret, Wassender, Ansart, Kessisogler, persistent à soigner des blessés dans des ambulances criblées d'obus. Il faut toute la fermeté d'un officier général pour les faire partir.

A Ypres, du 5 au 14 novembre, les Allemands s'acharnent avec une fureur sauvage, sur l'hôpital où sont soignés 54 de leurs blessés. Un beau livre du Dr Mariave (1), médecin chef de cet hôpital, nous montre de quelle foi mystique, de quel esprit de sacrifice vraiment chrétiens furent animés et le docteur lui-même et ses collaborateurs, religieuses ou infirmières volontaires. Mlle Elisabeth Vanderghote, fille d'un ingénieur belge, parcourt toute la ville à travers les maisons effondrées pour porter secours aux familles ensevelies. Les religieuses de l'hôpital de Notre-Dame, sous la pluie d'obus incendiaires continuent leurs soins avec un calme parfait. Et tandis que les sœurs infirmières de Poperinghe, qu'on a forcées de partir, « reviennent tout en larmes d'avoir abandonnés leurs malades » et retrouvent à

(1) Dr Henri Mariave. *Le bombardement de l'hôpital d'Ypres.*

Ypres une place au danger, les autres « bonnes sœurs » partagent, lorsque le pain vient à manquer, leurs modiques rations avec les blessés allemands.

Deux longues semaines continue l'héroïsme tranquille et quotidien des religieuses et de leur chef. « La supériorité française, écrit celui-ci, consiste à montrer à cette race de vandales que nous possédons des sentiments d'humanité dont ils sont dépourvus. Il faut le faire parce que l'exemple est la seule loi des nations.

« Si nous imitions les Allemands cet état de choses se perpétuerait et nous descendrions à leur niveau alors que la mission de la France est de les élever au nôtre ».

N'est-ce pas ce que sans l'exprimer pensent les innombrables héroïnes laïques ou religieuses qui donnent sans compter leurs peines et leur sang pour leurs frères comme pour leurs ennemis ?

C'est par dizaines qu'à Arras se comptent les traits de courage féminin. C'est littéralement sous les obus que d'admirables infirmières, de conditions diverses, mais égales par leur mépris du danger, donnent leurs soins aux blessés.

Sœur Jeanne Françoise, de la Congrégation des Augustines, non contente de se dévouer jour et nuit pour les blessés, demeure sans bouger dans la salle de l'ambulance du Saint-Sacrement où un obus tombe au milieu des lits et tue plusieurs blessés. A l'hôpital Saint-Jean, dans les mêmes circonstances, la sœur Sainte-Suzanne est tuée, la sœur Saint-Pierre blessée par l'éclatement d'un obus. Mlle Alice Batut, infirmière major diplômée exerçant à l'hôpital 3/17 de la 10e armée, est citée à

l'ordre du jour « pour avoir continué jour et nuit son service pendant le bombardement incessant de la ville et n'avoir cessé de rassurer les blessés tandis que les obus démolissaient l'hôpital ».

Mlle Godefroy, la sœur Sainte-Jeanne, Mlle Marnière, professeur au collège communal de jeunes filles, restent elles aussi dans leurs établissements bombardés, courent dans les rues sous les projectiles pour ramasser les blessés, coopèrent à l'évacuation des enfants et se prodiguent de plus, pendant l'hiver 1914-15, en de nombreuses œuvres charitables pour la population civile ou les soldats. Le 23 juin 1915, la sœur Sainte-Jeanne tombe au champ d'honneur, frappée d'un éclat d'obus.

Tout le personnel féminin de l'ambulance 1/10 installée à Arras est pour des actes semblables cité à l'ordre du jour.

La liste des dévouements et des sacrifices n'est pas close avec la première année de guerre. C'est en novembre 1915 qu'une jeune infirmière qui s'était signalée le plus par son dévouement, Mlle Caillot-Sagot, est tombée en Alsace, frappée d'un éclat d'obus alors qu'elle soignait les blessés.

Une place enfin doit être faite, très belle, aux infirmières de la région de Verdun, bien qu'aucune d'entre elles jusqu'ici n'ait eu la chance de fixer individuellement le rayon de gloire. Des équipes d'infirmières sont restées un an et plus dans cette région, théâtre de combats incessants, menant dans l'intervalle des batailles la dure vie du soldat dans une forteresse assiégée, sous la menace continuelle des pièces lourdes, des tauben,

les zeppelins, se disant, se sentant avec joie, « militaires ». Elles ont assisté à la victoire des Éparges et ne rêvent que d'attaque, d'offensive. Quand le 21 février, elles entendent gronder la terrible canonnade, c'est la marche en avant qu'elles espèrent. Cette pensée de l'avance prochaine les soutient pendant les cinq grands jours où il faut, dans l'hôpital Saint-Nicolas bombardé, soigner et mettre à l'abri les blessés. Et c'est avec la plus grande douleur qu'elles ont dû évacuer l'hôpital et la ville où leur dévouement adoucit tant de souffrances.

En 1916, une organisation méthodique a fait place à l'improvisation du début et l'héroïsme de nos infirmières a moins souvent l'occasion de s'exercer. Disons plutôt qu'il se manifeste de façon moins éclatante. Car si très rares sont aujourd'hui celles qui tombent sous le feu, on ne compte plus celles qui journellement succombent à des affections contractées au chevet des blessés. Toujours nos infirmières donnent « une haute idée de leur race » et justifient, pour leur part, le mot de Michelet « La France, Christ des nations ».

CHAPITRE V

Sur le champ de bataille

En août 1914 — L'héroïne de Loos.

Les formes de l'héroïsme de nos compagnes sont nnombrables. A côté des infirmières qui se sacrifièrent à eur tâche, il faut citer les femmes qui, l'amour et la itié suscitant en elles une irrésistible vocation, s'imrovisèrent brancardières pour relever sous le feu nos soldats ou les ravitailler au delà des lignes allemandes, celles qui par des indications précieuses facilitèrent le nouvement de nos troupes, celles enfin qui surent combattre et triompher.

Au début de l'invasion, c'est dans un village de Lorraine, Mlle Simmer qui ravitaille nos soldats en pleine bataille, ce sont les sœurs de l'hospice Saint-Vincent-de-Paul de Roye qui, ayant facilité l'évacuation d'un officier anglais gravement blessé, payent de dix ans de détention eur générosité, c'est la sœur Philomène qui, non contente de ramasser les blessés sous une pluie de balles et de continuer tranquillement un pansement tandis qu'un obus tombe à ses pieds, indique encore aux trou-

pes françaises les retraites où se sont dissimulés des soldats allemands.

A S... dans la Marne, une jeune institutrice voyant passer des prisonniers français, les ravitaille sous les yeux de leurs gardiens, dispute les provisions à la voracité teutonne et réussit — miracle ! — à empêcher les envahisseurs de boire le vin qu'elle destine à nos soldats !

A Sablonnières (Seine-et-Marne), un couple d'instituteurs, M. et Mme Bougreau, aide, au péril de sa vie, quatre cavaliers français à se cacher dans leur maison puis à s'enfuir pour rejoindre leur régiment.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . *Censuré* . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . *Censuré* . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Au premier mois de la guerre également, une jeune paysanne chargée de remettre à un officier français des plis contenant d'importantes indications stratégiques, franchit à pied cinquante kilomètres dans un pays battu par l'ennemi, échappe aux Allemands et décide ainsi du sort d'un engagement.

Enfin, toujours en août 1914, Mlle Marie Pierron eut l'idée d'entreprendre le sauvetage de ceux qui avaient été signalés comme disparus.

En conséquence, elle alla elle-même dans les bois, presque sous le feu des balles, chercher les blessés dont elle avait, d'avance, organisé le transport et qu'en attendant, elle pansa et soigna nuit et jour. Mlle Pierron a été justement citée à l'ordre du jour de l'armée.

La bataille de la Marne surtout, fit éclore en ses gigantesques mêlées des dévouements dont le sublime confine parfois au romanesque.

Nombreuses sont, alors, celles qui se dévouèrent pendant l'action même, pour relever les blessés, trop nombreuses pour qu'on les puisse toutes citer, Mlle Lorrazil, au plus fort de la bataille alla, sous la mitraille,

ramasser nos blessés pour les conduire à l'ambulance. Elle renouvela six ou sept fois le même voyage, jusqu'au moment où elle tomba, les deux jambes traversées. Mlle Bossuat agit de même à Lizy-sur-Ourcq.

Mme Meunier, fermière du Lessart, près de Nanteuil le Haudoin semble échappée de quelque roman d'aventures.

C'est une forte luronne, aux traits accuentués, dont la pose révèle une Madame Angot rustique. Son regard franc, la vivacité de ses reparties, sa cordiale bravoure font comprendre que nos soldats l'aient appelée Madame Risque-Tout.

Tandis qu'à la fin d'août 1914, tous les habitants du Lessart, comme ceux des villages environnants, fuirent vers le Sud, Mme Meunier, seule dans sa ferme avec une veille mère et trois jeunes servantes, décide d'affronter les hordes. Elle prend seulement la précaution — justifiée — d'enterrer le vin et l'eau-de-vie.

Au début de septembre, les Allemands passent d'un pas de victoire. Le 3 au matin un officier se présente à la ferme avec une longue liste de réquisitions. La fermière donne les vivres. L'allemand — honnête par hasard — tend un billet de banque. Elle le repousse. « Je ne veux pas de votre argent... vous pouvez tout prendre à une condition : j'irai et je viendrai à ma guise ».

Mme Meunier a son projet. Et, l'officier parti, elle se précipite à l'écurie, attelle le cheval et bourre sa charrette de victuaille. Elle s'est assignée la tache de ravitailler les blessés français de Nanteuil-le-Haudoin, occupé par les Allemands.

Et c'est un voyage héroï-comique à la rencontre du flot des uniformes gris qui ne cesse de défiler. Sans trembler, Mme Meunier passe et lorsque des patrouilles l'arrêtent. « Vivres pour l'Etat-major allemand ! » Pendant huit jours se succèdent ses extraordinaires randonnées. Gouailleuse et débrouillarde, la fermière trompe toujours la vigilance des officiers et soldats ennemis. Et nos blessés sont, par elle, pourvus des mille douceurs qui rendront leur sort moins pénible.

Le 12 septembre, au moment où elle rentre, sa voiture se trouve soudain sous une avalanche d'obus. Elle ramasse une fusée et reconnaît une fusée française. C'est donc que les nôtres reviennent ! En effet, autour d'elle affluent les colonnes allemandes. Sur leurs traces, Mme Meunier se précipite ; elle a hâte de savoir.

Elle ne redoute ni le feu croisé des deux artilleries, ni les colonnes allemandes affolées. Sur la route, la carriole vole au pas vif du cheval que la fermière talonne. Elle s'arrête seulement à l'appel plaintif d'un blessé gisant sur le sol. C'est un Allemand ; n'importe ! la bonne fermière le juche dans la charrette gardant seulement son fusil comme trophée ; et, récompense de tant d'efforts elle trouve l'hôpital de Nanteuil occupé par nos troupes. Mme Meunier n'aura pas vu la victoire finale ; elle est morte en avril 1915 et nos soldats ont déposé sur sa tombe des fleurs tricolores. Mais elle a pu se voir citée à l'ordre de l'armée pour « n'avoir pas hésité à traverser les lignes allemandes, ravitaillé l'hospice de Nanteuil, et recueillir sur le champ de bataille de nombreux blessés ».

Mme Meunier eut des émules. Fermière comme elle, Mme Danré, établie au Puisieux près Moulins sous Touvent « se prodigua du 13 au 20 septembre pour donner ses soins aux blessés français. « Sous le feu, elle est allée elle-même chercher les soldats tombés et les a soignés dans sa ferme bombardée, donnant à tous l'exemple du courage et du dévouement. »

A la Fère-Champenoise, quatre jeunes filles, les demoiselles Vatel, de Vertus (Marne), ont découvert sept de nos soldats qui, cernés par les Allemands et dans l'impossibilité de regagner nos lignes avaient pu cependant fuir dans les bois.

Du 8 au 12 septembre, elles ont, courant elles-mêmes les plus grands dangers, pénétré dans les lignes ennemies, ravitaillé et soigné journellement nos soldats égarés. Le 12 septembre, après la retraite des Allemands, elles les ont aidés à regagner nos lignes. Toutes les quatre ont été citées à l'ordre du jour de l'armée et décorées de la Croix de Guerre.

A Hannonville-les-Côtes, en Lorraine, et pendant la même bataille, Mlle Mathilde Mauger a vu arriver les troupes allemandes qui, non loin de là, se sont établies. Elle a pu observer leurs positions, leur nombre, se rendre compte de leurs intentions. Peu après, les Français s'installent au village. Mlle Mauger va trouver les officiers de l'Etat-Major et leur communique ses indications précieuses qui décideront du sort de l'engagement.

Le fort de Troyon a vu une toute jeune enfant comparable à l'héroïne d'Avrechy. C'est la fille de l'aubergiste du fort de Troyon.

Située au pied de l'ouvrage, l'auberge recevait chaque jour la visite de nos artilleurs. Un jour l'enfant aperçoit une troupe de uhlans. C'est le moment où les soldats français doivent venir. Il faut gagner les Barbares de vitesse pour prévenir les Français. Au risque d'être surprise, faite prisonnière, tuée peut-être — car elle connaît les bruits sinistres qui courent sur les Allemands — la brave petite court jusqu'au fort. Elle prévient les officiers. Une petite troupe en armes s'organise et les uhlans battent en retraite. Toute simple, en son héroïsme inconscient, la petite fille du fort de Troyon ne mérite-t-elle pas d'être chantée par un grand poëte?

Rares sont chez nous, les femmes soldats. Trois cependant au moins, restées d'ailleurs anonymes — prirent part à la bataille de la Marne. Une jeune blanchisseuse parisienne, ressentant toute l'ardeur dont brûle alors la capitale réussit, on ne sait comment, à se revêtir d'un uniforme de zouave et à se faufiler parmi nos troupes. Elle combattit avec vaillance aux grands jours de septembre puis, découverte, rentra dans le rang, dans la foule obscure de « celles qui attendent ».

Une autre jeune femme a le malheur d'être unie à un mauvais Français qui s'est dérobé à ses obligations militaires. Il n'a pas rejoint et son épouse ne peut supporter pareille flétrissure. Elle paiera donc la dette et servira pour lui. La voilà qui prend l'uniforme du déserteur et rejoint à sa place. On est alors en pleine fièvre des premières batailles. Les soldats qui arrivent

sont, sans formalités, dirigés vers le front. La supercherie n'est pas découverte et c'est avec éclat que l'épouse remplit la tâche de l'époux défaillant. Tout le mois d'août elle se bat ; gravement blessée, au début de septembre, elle est transportée dans un hôpital où, reconnue, elle peut raconter avant de mourir sa glorieuse histoire. Ainsi pendant l'épopée révolutionnaire on vit des femmes combattre — et mourir — pour leurs maris. Aux mêmes batailles, apparaît, comme échappée à l'épopée arabe des premiers jours de l'Islam, Fathima la Marocaine qui, enrolée parmi nos spahis a partagé à la Marne la gloire des cavaliers d'Afrique et les a suivis dans toutes leurs batailles.

Un beau chapitre de l'histoire de la guerre et qui malheureusement ne peut encore qu'être à peine esquissé : l'attitude des femmes françaises dans les pays envahis. Nombreuses sont celles qui, restées là-bas, par force ou de plein gré, ont su alléger les souffrances physiques ou morales de leurs concitoyens. .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . *Censuré* . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . *Censuré* . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Ce ne sont pas des faits d'exception.

Partout ailleurs, dans les autres villes et villages, l'abnégation des vaillantes qui demeurent est égale au courage de ceux qui se battent. Les soldats eux-mêmes en rendent témoignage.

La Directrice de la *Vie Féminine* a pu ainsi recueillir les confidences d'un rescapé du Nord.

Il était seul, traqué, la nuit, caché à l'abri d'un recoin, dans une ville du Nord que venait de submerger le flot de l'invasion. Au petit jour, il avise une femme. Il l'appelle, lui fait signe qu'il veut se couvrir de son long manteau. Elle le lui jette et l'attend quelques pas plus loin. Il la rejoint et la supplie de lui donner l'hospitalité pendant quelques heures, afin de prendre un peu de repos. Sans hésiter, elle accepte et le cache dans un grenier. De là, il entend des commères qui, en bas, tiennent conseil avec son hôtesse. Toutes la dissuadent de garder le soldat : les Allemands ont édicté la peine de mort contre quiconque cacherait des Français. Ils brûleront la maison. Elle ne va pas courir inutilement de tels risques? Mais la femme ne veut rien entendre. Elle est Lorraine. Son mari est sous-officier. Peut-être, lui aussi, s'évade-t-il en ce moment?

— Je serai peut-être fusillée. Mais je ne le livrerai pas.

La patrouille allemande surgit et perquisitionne. La femme tient tête aux soldats, leur offre ses clefs, leur verse à boire. Ils s'éloignent sans avoir découvert le réfugié dans son grenier.

Ses vicissitudes ne se bornent pas là. Vêtu en ouvrier, se cachant le jour, marchant la nuit, se nourrissant de betteraves arrachées à la terre, il s'achemine vers les lignes françaises. Souvent, dans les villages, on lui refuse l'hospitalité. La terrible menace a produit son effet : peine de mort contre qui abritera un soldat français. La porte qu'il heurte reste close ou s'entr'ouvre prudemment : « Non. Non. Plus loin. Là-bas, peut-être... » Et l'huis se referme. Et c'est encore une femme qui l'accueille ».

Combien de soldats ainsi rendus à la patrie!

La grande héroïne des premières batailles du Nord est Marcelle Semmer en qui se réunissent toutes les vaillances, le courage actif et la tenacité, l'abnégation de l'infirmière, le sang froid de l'agent de liaison, l'élan du soldat. C'est dans ces rôles, multiples en effet,

qu'elle apparaît pendant le mois de septembre 1914.

Elle habite un petit village de la Somme, l'Eclusier, d'où tous les gens valides ont fui après Charleroi, craignant avec raison l'occupation allemande. Les malades restent et avec eux les vieillards, les infirmes, les femmes en couche. Mlle Semmer ne peut se résoudre à les abandonner. Elle les installe dans une carrière, à l'abri, puis, pendant plusieurs jours va de leur refuge au village occupé cependant par les Allemands. Elle rapporte des vivres, soigne les blessés, adoucit par sa bonne grâce et sa charité les misères des abandonnés. A elle et à elle seule, cent vingt-cinq personnes doivent de n'être pas mortes de faim.

Là ne s'est pas borné son rôle. Demeurée dans le village, elle se trouve au milieu des Allemands et peut apercevoir leurs prisonniers. Se représente-t-on quelle somme d'habileté, quel talent d'organisation, quel mépris de la mort, il faut à une jeune fille pour lier conversation avec ces prisonniers, leur permettre d'échapper à leurs gardiens et leur fournir les costumes civils qui leur permettront de sortir des régions envahies? C'est ce que Mlle Semmer fit maintes fois.

Bientôt les Allemands soupçonnent : la jeune fille se sait surveillée. Cela ne l'empêche pas de faire mieux encore. Un seul pont permet de franchir le canal qui passe près du village; qu'il soit relevé et l'avance des nouvelles colonnes ennemies est un instant arrêtée. L'éclusier est parti; elle prend sa place, et coupe le pont. Cette fois c'en est trop, un officier allemand furieux lui annonce qu'elle va être fusillée. « Soit, mais je vous

demande seulement de me tuer avec des fusils français! » Cependant, grâce à l'entrée en action de notre artillerie, Marcelle Semmer peut encore s'échapper. Nous reprenons le village. La position est précaire, d'ailleurs; les Allemands ont reculé seulement de quelques centaines de mètres et placent leur artillerie sur une hauteur d'où ils dominent la position. De l'avis des officiers français c'est la retraite obligatoire si l'on ne veut sacrifier inutilement des hommes et consommer l'anéantissement du village. Ici encore Marcelle Semmer intervient. Elle connait merveilleusement le pays et a pratiqué des sentiers ignorés de la carte d'état-major. Eclaireuse et stratégiste à la fois, elle indique aux cavaliers français le plus court chemin pour atteindre l'ennemi. « Par le bois, dit-elle, on peut le surprendre. Nous arriverons encore à temps ». Elle-même précède et guide la colonne. Blessée l'une des premières elle reste cependant jusqu'à la fin de l'action qui se déroule comme elle l'a prévu. Les nôtres remportent la victoire, s'emparent des pièces, font des prisonniers. « Sous l'influence d'un ravissement extàtique écrit un témoin, la jeune fille apparaît aux habitants de l'Eclusier comme un ange libérateur ». Et voici, grâce à une femme, le succès d'un « engagement local » décidé.

Des tranchées creusées en avant du village, le front fixé un peu en avant de l'Eclusier, Marcelle Semmer continue à partager la vie de nos soldats, désormais ses compagnons d'armes, de les ravitailler sous le feu; un jour elle se propose pour faire le service d'un poste avancé placé en avant des premières lignes de tran-



LA WOMEN'S VOLONTEER RESERVE

chées qu'il faut rejoindre à travers un terrain découvert. Blessée de nouveau, le 30 septembre 1914, elle reçoit la croix de la Légion d'honneur sur le front des troupes; plus tard la croix de guerre. C'est dès lors sous le costume d'infirmière qu'apparaissent ses vingt ans radieux.

Ceux de nos soldats qui cantonnèrent à l'Eclusier conservent un souvenir attendri — amoureux un peu — de la gracieuse jeune fille qui un moment symbolisa pour eux toutes les femmes de France.

Un peu plus tard et dans une région voisine, Mlle . . . joue un rôle analogue. Fille d'un territorial parti sur le front dès les premiers jours, restée avec sa mère dans un village voisin . . . . , habituée à de longues courses dans tout le pays, elle aussi utilise pour la patrie la connaissance merveilleuse du terrain acquise en ses promenades d'enfant.

Lorsqu'il faut faire parvenir à l'Etat-major anglais le plan de . . . . rapidement et secrètement c'est elle qui s'offre et peut arriver heureusement jusqu'au quartier général du Maréchal French. Un autre jour, elle guide les troupes anglaises, avance avec elles jusqu'à portée des canons allemands et donne à nos alliés « des indications permettant de bombarder efficacement les positions allemandes ». Elle fut pour ce fait, citée à l'ordre du jour de l'armée anglaise.

Ce sont nos alliés encore qui rendirent hommage au courage montré par les Françaises lors des batailles d'Ypres et de Dixmude.

Les flegmatiques Tommies, peu facilement émus

pourtant, ont admiré avec quel courage les femmes françaises leur apportaient des pommes de terre et du pain frais dans les tranchées de première ligne. N'en vit-ont pas d'autres, par un geste bien français, ajouter à leurs vivres quelques fleurs? « Je puis vous assurer, écrit à sa famille un soldat anglais, que les femmes françaises sont les plus courageuses que j'aie vues ».

*
* *

L'offensive de septembre 1915 a eu son héroïne en la personne d'Emilienne Moreau. Cette jolie jeune fille brune de dix-sept ans, aux traits fins, aux grands yeux sombres, à la taille élancée, l'air très enfant encore, et cependant parée d'un grand charme féminin est la fille d'un chef porion du Nord, la cadette d'une belle famille de quatre enfants qui, lors de la déclaration de guerre, s'était fixée et vivait heureuse à Loos en Gohelle où la jeune Emilienne exerçait avec dévouement et plaisir son métier d'institutrice.

En août et septembre 1914 ce sont les angoisses que souffre alors toute la France, en octobre l'invasion de la petite patrie. Alors les malheurs s'abattent autour d'elle et sur elle. Il faut vivre dans une ambiance de péril et de terreur, en un pays occupé par les troupes ennemies où bientôt les vivres se font rares. On souffre de la présence étrangère et l'on souffre de la faim.

Emilienne Moreau voit mourir son père et, loin de pouvoir rester plongée dans sa douleur, il lui faut — car le bois manque et les ouvriers sont partis —, chercher les

planches de sapin et confectionner elle-même le cercueil. Un peu plus tard c'est le frère aîné qui tombe.

Et l'étranger toujours plus s'incruste au sol natal.

Pourtant, onze mois de cette vie terrible ne peuvent amener la jeune fille au découragement. Tous les jours elle espère,tous les jours elle voit la délivrance.

Et, en septembre 1915, son attente pleine de foi est enfin récompensée. Les Anglais préparent, en liaison avec nos troupes, la première de leurs grandes offensives. La rumeur en pénètre par delà les lignes allemandes et quand en pleine nuit se font entendre les grosses pièces d'artillerie de nos alliés, Emilienne Moreau est joyeuse, mais pas trop surprise. « Elle bondit au grenier de sa maison ; tout le pays secoué et vibrant danse devant elle, ici le mont de Lens et celui de Vermelles, là le mont de Hulluch et la fameuse côte 70.

Toute la vallée de Loos rougeoie sous une voûte de feu, sonne comme une gigantesque enclume sous le formidable marteau de la guerre ». De la lucarne, Emilienne Moreau observe avec passion, avec angoisse le drame dont elle domine les effrayantes péripéties.

Est-il exact, comme le dit une relation de son exploit que, pendant trois jours, elle soit restée ainsi sans nourriture, sans sommeil? Peut-être. En tout cas indifférente au danger, d'un même élan, d'une même âme, elle vibre avec les libérateurs.

Ceux-ci se rapprochent, les Ecossais sont à l'avant-garde et l'on entend bientôt, accompagné de l'antique cornemuse s'élever le *God Save the King*.

La *Marseillaise* sera bien à l'unisson. Et la timide

jeune fille transformée momentanément, — par quel mystère? — en amazone veut-elle aussi prendre part au combat. Comment et dans quelle mesure?

Elle-même va nous le raconter.

« Les Ecossais, dit Emilienne Moreau, — ils avaient relevé leurs masques, qui, sur leur tête, faisait maintenant l'effet d'un turban — étaient superbes et terribles, ruisselants de sueur, leurs baïonnettes toutes rouges, et ils étaient eux-mêmes éclaboussés du sang de l'ennemi et du sang qu'ils avaient perdu...

Terribles, ils le parurent à tel point à quelques habitants que ceux-ci, n'osant reconnaître en eux des amis, prirent la fuite et allèrent se jeter entre deux feux.

Mais nous-mêmes, qui étions-nous pour eux?

Pouvaient-ils immédiatement distinguer ceux-là que leur présence comblait de joie?

Il fallait agir vite, trouver un moyen expressif de traduire nos sentiments, se faire comprendre sans des pourparlers en ce moment malaisés...

Alors, je m'avançai, et, par une inspiration, j'entonnai le commencement de la *Marseillaise*...

Une petite voix bien frêle, et brisée par l'émotion, au milieu de ce tumulte.

Elle vibra, cependant, par la magie des accents du chant par lequel je saluais nos sauveurs...

Il me semble, en écrivant ceci, aujourd'hui, qu'on pourrait croire à je ne sais quoi de théâtral... Ah! combien toute autre pensée que celle de communiquer tout de suite avec nos alliés était loin de moi!

Une acclamation me répondit :

— Nous English... Nous Scott!!

Notre rencontre était faite.

Un officier, grand, brun, aux traits décidés, gardant de l'élégance, malgré le désordre de son uniforme, s'approcha de moi.

— Oh! monsieur, lui dis-je, je suis heureuse d'être la première Française qui vous remercie!

Il sourit, mais, bien qu'il parlât parfaitement notre langue, il répondit seulement :

— C'est bien... c'est bien... Plus tard.

Le moment n'était pas, en effet, à des paroles qu'il estimait superflues.

L'action continuait.

L'intensité de la fusillade indiquait qu'on était loin d'en avoir fini.

Il tira de sa poche une carte et, entrant dans ce que j'appelle toujours le magasin, bien qu'il n'y eût plus rien, il la déplia sur ce qui restait du comptoir.

Je lui donnai quelques explications, mais je songeai soudain :

— Il vaut mieux que je vous indique le chemin moi-même.

— Mais, mademoiselle, fit-il, je ne veux pas vous exposer à plus de dangers que vous n'en courez...

— Oh! répliquai-je, heureuse de pouvoir être utile, il y a un an que je suis habituée aux obus et aux balles » (1).

Dès lors Emilienne Moreau coopère au « Nettoyage » du village. C'est alors surtout qu'elle se montre guerrière, alors surtout qu'elle court les plus grands dangers.

« Je signalai à l'officier les caves où je savais que des Allemands se trouvaient encore et d'où ils pouvaient tirer sur ses soldats.

Il donna l'ordre d'en faire le nettoyage, et des séries d'explosions de grenades indiquèrent que cette opération était vivement menée.

Nous nous étions engagés dans la rue d'Hulluch.

Ce qu'il fallait désigner, c'était la kommandantur souterraine, dont on entreprit le siège.

L'officier, si occupé qu'il fût des ordres à donner à ses hommes, s'inquiétait de moi.

Les Allemands, malgré le terrain qu'ils avaient perdu,

(1) Emilienne Moreau. *Mes Mémoires*.

semblaient se ressaisir et nous étions dans une zone sillonnée de mitraille.

— Mademoiselle, me dit-il, je ne veux pas que vous alliez plus loin...

En fait, poursuivre ou retourner, c'était s'exposer aux mêmes risques.

Dans quelques caves, la résistance allemande était désespérée.

Le travail d'organisation de ces petites forteresses avait été poussé plus loin qu'on ne pouvait l'imaginer.

On y trouva non seulement des mitrailleuses, mais même des canons.

Aussi, chaque assaut était-il meurtrier pour les Ecossais, et ce n'était qu'au prix de lourdes pertes subies par eux-mêmes qu'ils anéantissaient ces repaires.

On se battait donc partout, et c'était, maintenant, la guerre des rues ».

Cette guerre de rues dure plusieurs jours et abonde pour notre héroïne en épisodes dramatiques. Un jour qu'accompagnant un blessé elle traverse la rue du Cimetière, des coups de feu retentissent.

Je m'abritai derrière des décombres, et je distinguai parfaitement trois Allemands qui, alors, s'engouffrèrent dans une cave, celle de la maison à laquelle nous donnions le nom de son propriétaire, parti de Loos en octobre, la maison de Joseph, le marchand de vaches. On sait que, dans nos petits pays, on se désigne plus volontiers par des sobriquets que par les noms de famille.

Ils disparurent, mais mon blessé était à leur merci, et, sans doute, par leur soupirail, ils tireraient sur lui ou sur ceux qui viendraient à son secours.

Pour le sauver, et pour préserver d'autres existences, il importait de se débarrasser des Allemands.

Je rentrai dans le magasin, et je dis aux docteurs :

— Il y a des Boches dans une cave... Ils empêchent de relever un blessé.

— Vous savez où ils sont?

— Oui... On ne peut pas les laisser là.

— C'est que nous n'avons personne pour ce genre de chasse...

Trois soldats qui tenaient encore debout s'offrirent bravement pour tenter l'aventure.

Dans l'état de fatigue où ils étaient — l'un d'eux venait d'être pansé à la tête, un autre à la jambe — il y avait là un bel effort d'énergie de leur part.

Par précaution, ils se munirent de sacs à grenades, et chacun d'eux en tint une dans la main.

Nous nous avançâmes doucement vers la cave où j'avais vu les Allemands pénétrer. Je fis signe aux Écossais de se poster de chaque côté de l'ouverture par laquelle on avait accès dans cette cave.

Au moment que j'indiquerais, ils révèleraient leur présence.

Sans doute, les Allemands, se sentant découverts, demanderaient à se rendre, et je m'imaginais déjà revenant en ramenant *mes* prisonniers.

Pour pouvoir avertir les soldats du moment précis d'agir, je me glissai à pas de loup, en retenant mon souffle, sous la voûte au delà de laquelle commençait l'escalier.

Mes pas étaient si légers que je ne peux me rendre compte de ce qui révéla mon approche.

Le fait est qu'une balle passa au-dessus de ma tête.

En entendant le coup de feu, des Ecossais avaient couru vers moi, très courageusement. Mais ils restaient un peu indécis, et chaque seconde augmentait le danger où je les avais entraînés.

Sans doute, ne connaissant pas bien les dispositions de la cave, hésitaient-ils à se servir de l'engin meurtrier. Sans doute aussi craignaient-ils de me blesser, par contre-coup.

L'un d'eux, en effet, esquissait un geste, m'invitant à m'éloigner.

Mais n'allions-nous pas être devancés par les Allemands, qui ayant déjà tiré, ne cherchaient, évidemment, qu'à nous atteindre plus sûrement? »

Et devançant elle-même l'ennemi, Emilienne Moreau saisit des grenades et ouvre à son tour le feu. Les Allemands sont tués, elle peut ramener chez elle le blessé. Une autre fois, elle dût se défaire de deux Allemands qui, réfugiés dans la maison d'école, tirèrent lâchement sur elle et sur un blessé. C'est sans trembler qu'elle les abat à coup de fusil, sans trembler qu'enjambant les cadavres, elle parcourt parmi les explosions le terrain labouré d'obus, semé de murs croulants, qui fut Loos.

N'allons pas cependant voir en elle, une exaltée, une virago grisée de carnage. Pour sauver sa vie ou celle d'un blessé, pour chasser l'ennemi de sa ville, elle revet quelques instants une personnalité étrangère à sa nature et s'étonne de se reconnaître le danger passé. « Je retrouvai bientôt ma faiblesse de jeune fille », dit-elle après le récit d'un de ses combats. «... J'étais prise d'un immense dégoût », ajoute-t-elle ailleurs. Et la même femme qui a trouvé la force pour le geste du guerrier, peut à peine garder son sang froid pour le geste de l'infirmière qu'elle préfère cependant.

Enfin on annonce que les Allemands sont repoussés jusqu'à la Fosse et ne reviendront plus. Loos est délivrée.

Emilienne Moreau, elle aussi, a, comme elle le souhaitait participé aux périls et à la gloire des combats. Elle a contribué à la délivrance d'un lambeau de terre de la grande patrie, du sol même où repose son père et où vivent les siens.

Plus heureuse que bien d'autres la jeune héroïne a pu, d'une gloire bien gagnée, parer, comme d'un nimbe d'or,

son attirante beauté. De toute part lui sont venus les hommages. Le lendemain de la bataille, Douglas Haig envoie un officier d'ordonnance féliciter la jeune fille « du courage avec lequel elle a aidé ses troupes a attaquer l'ennemi. » Quelques mois plus tard, quelques-uns de ces Ecossais dont elle précéda dans Loos la marche victorieuse lui envoient des Highlands un bouquet de bruyères lié d'un ruban aux trois couleurs, et une poésie célébrant « l'âme héroïque et sereine » de « la Française » unie à Jeanne la Lorraine dans leur culte fervent.

La croix de guerre, reçue à Versailles au milieu de blessés glorieux, une décoration anglaise attribuée quelques mois plus tard ont donné à Mlle Moreau la consécration officielle. « Mais, dit notre héroïne, ces distinctions n'effacent pas les deuils! »

Faut-il citer encore les héroïques fileuses d'une cité industrielle du nord qui, malgré le bombardement et quand nul ne passe dans les rues, s'en vont à *l'heure habituelle* reprendre leur poste de travail comme le soldat son poste de bataille (l'une d'elles est tuée, deux sont blessées, mais les autres travaillent sous les obus); les institutrices qui emmenées en captivité ont, dans maint village d'Allemagne, groupé autour d'elles les jeunes évacués et malgré toutes les vexations, entretenu en eux la lumière spirituelle de la France; la jeune fille de Péronne qui, souillée par les Barbares se donna la mort, la directrice d'école des Ardennes qui, obtenant un laissez-passer des autorités allemandes, vint à l'expiration des vacances de 1915 reprendre son poste périlleux?

Et comme nos poilus ont renouvelé les exploits des légions de Rome et des phalanges de Leonidas, comme d'autres héroïnes évoquent Jeanne d'Arc, celles-ci n'évoquent-elles pas Lucrèce et Régulus?

Comprenons bien que les glorieuses Françaises que nous pouvons mentionner ici sont celles qui, par chance ou pour des actions particulièrement généreuses ont pu, malgré le fracas de la bataille, malgré l'anonymat généralement imposé par les circonstances comme par les usages établis, faire parvenir au public leur nom ou leurs exploits. D'autres sans doute ont fait comme elles, que le hasard laisse présentement dans l'ombre.

L'évocation de ces figures, souvent à peine estompées jette une lueur singulière sur les coulisses du grand drame qui se joue sous nos yeux et dont, comme pour ceux des siècles abolis, nous voyons seulement les protagonistes et le décor. Elle permet de se rendre compte une fois de plus que l'Histoire est faite pour beaucoup de la mise en œuvre de mystérieux impondérables, que la trame des plus grands événements est tissée d'infiniments petits.

TROISIÈME PARTIE

Chez nos Alliées.

CHAPITRE PREMIER

La résistance morale des Femmes belges.

Mme Carton de Wiart.

Cette belle attitude morale faite de fermeté intrépide et de foi en la revanche future dont nous avons vu faire preuve nos Françaises des pays envahis, les femmes Belges l'ont également soutenue pendant tout le cours de la guerre.

Comme la France, la Belgique a eu ses martyres; femmes de Liège, de Dinant, de Louvain surtout et d'Aerschot massacrées par dizaines pendant les crises de rage des incendiaires, femmes de tant d'autres villes arrêtées pour un geste, une protestation, un secours transmis à des blessés, un acte patriotique ou charitable et qui, jugées par un nouveau tribunal de sang, convaincues facilement d'espionnage par des juges partiaux, ont été condamnées après un simulacre de jugement plus odieux que l'assassinat. Femmes de la trempe des martyres chrétiennes comme la Liégeoise L. Fresny

ainsi condamnée, qui marchent au poteau énivrées d'exaltation patriotique, regardent leurs assassins en face et meurent en poussant un dernier cri patriotique : « Vive la Belgique ».

La Belgique a eu ses femmes soldats, ses Marcelle Semmer, ses Emilienne Moreau ; leur attitude est logique au milieu de l'exaltation guerrière de tout un peuple. Si nous ne les connaissons toutes, le souvenir au moins est parvenu de la vaillante petite bergère qui voyant les Allemands apparaître . . . . courut à toutes jambes chercher une compagnie française qui mit en fuite les premiers envahisseurs, et le témoignage des soldats du roi Albert affirmant qu'aux premiers jours de la guerre leurs femmes vinrent leur porter des vivres sur la ligne de feu.

Comme les Françaises, les Belges ont su trouver pendant l'invasion une attitude ferme, des paroles dignes. Nombreuses sont les émules de Mme Macherez et de sœur Julie. Telle à Virton, Mme de C..., femme d'un sénateur alors prisonnier à Liège, qui organisa à elle seule un hôpital de 120 lits, en fit les honneurs au prince de Salm, inspecteur général des ambulances allemandes, et réussit à obtenir que la formation sanitaire restât sous l'administration belge. « Pour avoir tout organisé si bien lui dit le prince, vous êtes Allemande, sans doute? — Parisienne, répondit-elle avec un sourire... » Et le prince se retira, saluant bien bas.

Visitées par Mme Carton de Wiart, cent-vingt-six femmes de Dinant installées dans un ouvroir de couture ont avec elles cette poignante conversation : « la

voix angoissée, nous dit-elle, je demandai à ces malheureuses : « Quelles sont celles d'entre vous qui ont perdu des êtres chers dans les massacres d'août? » Il y eut un silence, des têtes se levèrent vers moi, puis une voix prononça : « Il serait plus simple de nous demander : « Quelles sont celles qui n'ont perdu personne? » — Soit! que celles-là se lèvent. Et sur ces 126 femmes, je n'en vis se lever que deux. « Mais alors, ne regrettez-vous pas ce qu'a fait le roi! N'auriez-vous pas préféré qu'il laissât passer les Allemands »? Non, le roi a bien fait, répondirent, très assurées, 124 voix ».

Les Bruxelloises ont su avec dédain pour le Barbare grossier faire preuve d'une fine ironie, qui les montre de belle race française. Une Bruxelloise de l'aristocratie qui a vécu de longs mois sous la botte allemande raconte que, voulant « fusionner » avec la haute société bruxelloise, les officiers allemands firent installer chez le patissier à la mode, une grande table où tous les jours à l'heure du *five o'clock*, ils étalèrent leurs élégances teutonnes et leurs lourdes grâces. Ils comblèrent de sourires les charmantes habituées. Mais ô surprise! les jeunes et jolies Bruxelloises disparurent. Le pâtissier fut mis à l'index de la bonne société et les teutons restèrent seuls dans la place.

Nulle part les portes de la bonne société belge ne se sont ouvertes aux Allemands. Et s'il en est ainsi c'est bien grâce aux femmes puisqu'elles et elles seules font la vie mondaine.

Les faubourgs sont, on le sait, aussi réfractaires que les salons et on ne compte plus les mille tours que

gamins et gamines de Bruxelles ont joués aux épais soldats de l'empereur. N'est-elle pas jolie la trouvaille de ces trois fillettes — ou de leurs mères — qui, le drapeau national proscrit, s'habillent l'une de rouge, l'autre de jaune, la troisième de noir, et promènent dans les rues de la capitale une vivante oriflamme?

Deux grandes patriotes surtout, ont symbolisé la résistance nationale : Mme Vandervelde et Mme Carton de Wiart.

La première, femme du célèbre leader socialiste, s'est assigné une tâche belle et difficile : être l'avocat de son pays, montrer aux nations neutres la justesse de sa cause et les souffrances qu'il a consenties pour le droit.

Réfugiée en France où elle dut accompagner son mari, Mme Vandervelde, anglaise d'origine, s'attacha avec d'autant plus de ferveur à son pays d'adoption. A Paris, au Hâvre, elle se donne toute entière au soulagement de ses compatriotes. Puis elle prépare à leur intention une tournée de conférences en Amérique et en Europe.

Les principales villes d'Amérique lui font un accueil enthousiaste. Les journaux parlent du « magnétisme de son appel et de la justice de sa cause ». Simplement, sans rien ajouter à l'horreur assez grande des faits, elle décrit Louvain, Ypres, Termonde en ruines, parle de la fière attitude des belges qui refusent de pactiser, mentionne les 740000 ouvriers qui sont sans travail et se contentent de salaires de famine et ceux, innombrables qui meurent de faim. C'est pour ceux-là qu'elle parle. A son nom, les salles se remplissent et sa seule tournée du Nouveau-

Monde rapporte à ses frères plus de 2 millions. Elle revient en Europe. Paris, Londres l'écoutent et les grandes villes anglaises. Inlassable elle reprend le thème sinistre, et bien des hésitants sont alors convaincus, bien des bonnes volontés s'affirment grâce à une femme qui, doucement, parle et supplie.

*
* *

Mme Carton de Wiart, elle, a voulu rester en Belgique pour affirmer, à la face de l'Europe, que les civils « tiendraient ». Epouse d'un écrivain et homme politique notoire, elle fut, avant la guerre, l'une des femmes les plus en vue de la Belgique. Présentée en 1910 au couple impérial elle entendit déclarer par l'impératrice que « l'Allemagne avait contracté une dette envers la Belgique en raison des égards dont l'empereur et elle avaient été comblés ».

En août 1914, elle refusa de suivre en France son mari et les membres du gouvernement : « Mes enfants dit-elle, seront peut-être un jour au pouvoir. Ils doivent s'être rendu compte des souffrances de leurs compatriotes ». Ses premiers actes sont au profit des Allemands, femmes et enfants, résidant à Bruxelles. Depuis le départ de leurs maris, c'est la femme du ministre de la Justice qui leur assure le nécessaire; et souvent, raconte-t-elle, elle fut injuriée par des femmes belges qui la trouvaient « trop bonne avec l'ennemi »! Quand, dès le 8 août, les réfugiés des provinces du nord-est affluent vers la capitale, Mme Carton de Wiart fonde l'œuvre des soupes

populaires, germe du comité de secours et d'alimentation, grâce auquel sont ravitaillées les provinces belges et nos départements envahis. Par ses soins les femmes purent trouver la nourriture dans toutes les écoles de la capitale transformées en cantines provisoires.

Quand le 18, les Allemands entrent à Bruxelles, ils ont en face d'eux, en la personne de Mme Carton de Wiart une ennemie de la même trempe que le bourgmestre Max. Brûlant comme lui, d'un ardent patriotisme, comme lui spirituelle et dédaigneuse, elle dissimule comme lui sous une politesse froide et une mordante ironie, sa haine implacable, son écrasant mépris des grossiers bourreaux. Ils envahissent le ministère où elle habite et elle ne daigne pas leur céder la place; sa présence est pour les Allemands un vivant reproche. Sans cesse, ils la rencontrent hautaine, silencieuse, vêtue de noir, image de deuil de son pays.

Comme avant l'occupation allemande, tous les quartiers de Bruxelles la revoient, prête au soulagement des malheureux. Associée avec deux américaines, Mme Gaston de Laval et Miss Caroline Hœdger, qui alors ont bien mérité de la Belgique et de l'humanité, elle crée des œuvres de protection de l'enfance, œuvres d'assistance, services médicaux, non seulement dans la capitale, mais dans toute la Belgique et jusqu'aux portes d'Anvers où leur action réussit à enrayer le typhus.

Sa popularité déjà immense grandit encore et les Allemands la poursuivent de la même haine que l'héroïque bourgmestre. Comme lui, elle symbolise l'âme indomptable d'un peuple qui ne veút pas abdiquer.

Comme on n'ose d'abord s'attaquer directement à elle on essaye de lui rendre la vie impossible. Des policiers sont mis à demeure dans son hôtel, surveillent toutes ses allées et venues; elle n'est pas autorisée à sortir sans un laissez-passer de la kommandantur. Dans la ville, aux environs, des espions, des policiers encore. Mme Carton de Wiart veut-elle promener ses enfants au bois de la Cambre? déjeuner dans la forêt de Soignes? elle est suivie comme un malfaiteur. Impassible elle se contente de déconcerter les détectives par des mots ironiques. Ne se venge-t-elle pas de l'un d'entre eux, — pauvre homme, dit-elle, qui jouait son triste rôle, — en l'invitant à déjeuner?

Jusqu'en mai 1915, Mme Carton de Wiart, jouit d'une liberté relative. Ses œuvres se développent sans cesse: elle reçoit de nombreuses visites, échange une correspondance étendue et, par tous ces moyens, ravive en ses compatriotes la confiance et l'espoir. Par elle, les soldats blessés correspondent avec leur famille, par elle sont répandues les brochures patriotiques, la lettre pastorale du Cardinal Mercier, ou les discours prononcés par les ministres belges réfugiés en France, par elle enfin parviennent en Belgique des nouvelles de la guerre, de vraies nouvelles bien différentes des communiqués allemands.

Or le gouverneur de la Belgique, Von Bissing est hanté par la crainte d'un soulèvement. Mme Carton de Wiart, bien qu'elle soit seulement le centre d'une résistance passive et toute morale, lui paraît une dangereuse conspiratrice. Il craint non seulement pour la

domination allemande, mais pour sa propre vie.

Le 16 mai, perquisition; on ramasse tous les papiers qu'on peut trouver, jusqu'aux comptes de ménage et aux devoirs des enfants. Nulle trace de complot. Mais on a trouvé la brochure du cardinal, les discours de Mme Carton de Wiart, des lettres de France échappées à la censure allemande.

Le 16 mai, Mme Carton de Wiart est arrêtée, brutalement traitée, emprisonnée vingt-quatre heures dans les caves du quartier général, puis conduite devant un juge d'instruction d'une balourdise peu commune, même chez un Allemand.

Le président du tribunal ne le lui cède guère cependant et après plusieurs jours d'interrogatoire où, de toute sa noblesse hautaine, elle lutte contre un Bridoison sinistre, Mme Carton de Wiart est condamnée à trois mois de prison. Elle a fait « transmettre des lettres au delà de la frontière en évitant la poste allemande. Elle a, de son propre aveu, distribué des écrits défendus, tout en connaissant leur caractère offensant. » Ainsi peut être « compromise la sécurité des troupes allemandes ». Il n'en faut pas plus pour justifier une déportation en Allemagne. C'est dans un wagon rempli de fleurs, touchant hommage de la population belge à sa bienfaitrice, que s'y rend Mme Carton de Wiart.

Là-bas elle est incarcérée dans la triste et froide prison de Moabit avec les détenues de droit commun : Aucun adoucissement à sa peine : elle ne daigne rien solliciter pour ne rien devoir à ses persécuteurs. Trois mois elle reste au régime cellulaire, avec pour seule

consolation, la possibilité d'écrire ses mémoires. Elle pourrait, au bout de quelques semaines être libérée,... à une seule condition... demander pardon au Kaiser. Elle n'a pour cette suggestion qu'un sourire dédaigneux.

Les trois mois passent : en septembre les portes s'ouvrent; elle est alors conduite, non en Belgique comme elle l'espérait, mais en Suisse. Le territoire belge lui est fermé, pour toujours, disent ses ennemis; provisoirement, pense-t-elle. Dans l'exil, avec la petite boîte de terre natale pieusement recueillie, elle emporte l'espérance. Du moins en France, retrouve-t-elle, son mari, ses enfants et les milliers de petits orphelins qu'elle nourrit, soigne, réconforte et pour qui elle est « maman Carton ». Désormais, comme Mme Vandervelde c'est du dehors qu'elle travaillera pour la cause sainte. Nul plus qu'elle n'a contribué à soutenir très haut le moral d'un des peuples martyrs. Mais toute louange l'étonne et l'offense. « J'ai moins fait, dit-elle, que la plupart des femmes belges et je dois à ma seule situation sociale, le bruit fait autour de mon nom. »

Une figure manque à ce bref tableau : la reine Elisabeth, héroïne et martyre, la reine Elisabeth, épouse admirable, et grande patriote. C'est à son exemple sans doute, qu'est due, pour beaucoup, la fermeté des femmes comme à celui du roi Albert la bravoure indomptable des soldats. Mais le rôle de la reine se confond avec le rôle de son époux, avec le rôle de tout son peuple. C'est donc à l'Histoire, à la grande Histoire qu'elle appartient.

II

La mobilisation des Anglaises.

La levée en masse des femmes anglaises. — La « Women's Volunteer Réserve » — L'héroïsme des infirmières anglaises — Miss Cavell. — En Serbie. — Les « remplaçantes » en Angleterre.

La mobilisation des femmes françaises a été toute spontanée; celle des Anglaises, disciplinée, méthodique et ordonnée presqu'à l'égal de la mobilisation des hommes.

La différence tient à des causes multiples mais surtout à une différence de tempérament et de caractère entre la femme latine et l'anglo-saxonne; celle-là faite pour la vie familiale, celle-ci habituée davantage à vivre au-dehors, celle-ci plus individualiste, rebelle un peu à la formation de groupements où disparaîtrait sa personnalité, celle-ci habituée aux groupements professionnels, politiques ou religieux; celle-là plus apte à l'héroïsme individuel, celle-ci à l'héroïsme collectif. Plus apte par sa nature à l'organisation, la femme anglaise y fut façonnée depuis un demi-siècle par les innombrables sociétés où elle aime à se mêler. Féministes ou

non, celles-ci ont habitué la femme à jouer un rôle et à s'affirmer indépendante.

Comment ne pas remarquer le rôle capital joué directement ou indirectement par les groupements féministes? Ceux-ci sont bien autrement importants que les groupements similaires de France.

La *National Union of Women's suffrage Societies* (suffragistes) et la *Women's social and Political Union* (suffragettes) sont de riches et puissants organismes soutenus par l'influence des femmes de tous les mondes et la foi mystique de leurs nombreuses adhérentes. N'évaluait-on pas à *six cent mille*, avant la guerre, le chiffre des féministes anglaises, membres actives des ligues ou sociétés? Par une réaction naturelle, les femmes adversaires du suffrage avaient, elles aussi, fondé des associations (associations antisuffragistes) et tandis qu'en France, l'élite seule se groupe pour défendre ses intérêts de classe, de sexe, de profession, en Angleterre, les masses féminines sont déjà atteintes, pénétrées du nouvel esprit. Ses manifestations sont éclatantes, tapageuses, non assourdies et ouatées comme en France par l'atmosphère discrète du salon ou de la salle de conférence; la tribune s'en empare, les échos de Westminster en résonnent et parfois la rue a retenti sous les pas des miliciennes de l'émancipation. Londres a vu, vivant symbole, flotter sur un cortège d'amazones la bannière verte et violette appelant naguère les femmes à la révolte, aujourd'hui les peuples, a la liberté. Plus répandu, plus populaire qu'en France le féminisme a, depuis de longues années, donné aux femmes anglaises la soif de l'in-

dépendance, le désir de jouer, à l'égal des hommes, un rôle dans le monde et de marquer leurs traces dans la voie de l'universel progrès.

Le *Times*, en un numéro spécial qu'il consacre à l'activité féminine, montre bien quel fut chez les femmes, dès la période de tension diplomatique, l' « anxieux désir » de participer à la guerre. Toutes les sociétés, tous les groupes féminins tinrent à honneur de servir leur pays et réclamèrent leur utilisation comme un droit, presque comme une faveur.

Les sociétés féministes donnèrent l'exemple et « leur élan patriotique, fut, du point de vue allemand, au moins aussi inattendu que celui de l'Irlande (1) ».

Dès la déclaration de guerre, le gouvernement et les militantes oublient leurs griefs réciproques. Onze suffragettes détenues sont libérées sans qu'on exige d'elles, comme il est d'usage, le serment d'éviter la récidive. Cet acte de clémence accompli, la W. S. P. U. abandonne sans restriction la politique militante et suspend la publication de son organe officiel « *la Suffragette* » qui reparaît seulement en août 1915 sous forme de journal de propagande patriotique.

Mistress Pankhurst, a peine libérée, envoie à toutes les féministes militantes un message les invitant à participer à la défense nationale. « L'extraordinaire don d'ubiquité, l'énergie qu'elle a montrée naguère dans ses campagnes contre le gouvernement, elle l'emploie maintenant à son service..... La plus éloquente des suffragettes,

(1) *Le Times*.

Miss Pankhurst met également au service des alliés son talent et son ardeur. »

Quelques mois plus tard, on verra les suffragettes renouveler leurs anciennes chevauchées. « Une vaste procession se déroule sur les quais de la Tamise. Cent vingt-cinq sections féminines précédées d'étendards magnifiques attendent l'heure de défiler. Des phrases enthousiastes éclatent sur ces bannières flottantes, professions de foi émouvantes dans leur brièveté.

« Les hommes doivent se battre, les femmes doivent, elles, travailler ».

« Nous sommes déterminées, nous aussi à servir la patrie.

« Nous voulons participer à la victoire.

« Afin de réduire le Kaiser, faisons des obus. Travaillons aux munitions nécessaires à la victoire ».

Pour servir leur patrie, les suffragettes ont repris leurs anciens procédés de propagande. Mais cette fois-ci tout s'est passé dans la paix et la dignité; et de ces milliers de femmes, bourgeoises, ouvrières et ladies confondues, toutes animées d'une même pensée, personne n'a souri.

Les suffragistes pratiquent la même politique. Mrs Fawcet, présidente de la *National Union of Women's suffrage Societies* dont relèvent 600 sociétés suffragistes envoie à toutes ses affiliées le mot d'ordre : renoncer à toute propagande politique et consacrer activité, intelligence, organisation, ressources matérielles « aux urgentes questions soulevées par la guerre ».

Plus de *cinquante mille* femmes furent presqu'immé-

diatement mobilisées et purent prêter leur assistance à d'innombrables œuvres ou sociétés.

Comme les deux clans féministes rivaux pactisent en une même politique nationale, de même féministes et anti-féministes se trouvent d'accord. *La Ligue Nationale anti-suffragiste* (*National League for Opposing Womans Suffrage*) prend en août 1914 la résolution de renoncer à toute action politique. Ses différentes branches se transforment d'elles-mêmes en sociétés patriotiques. Croix-Rouges anglaises, françaises, serbes, aide aux réfugiés, œuvres de prisonniers de guerre, assistance aux familles des mobilisés, travail féminin, telles sont les formes diverses de leur activité.

« Suffragistes et « antis » dit le *Times* ont rivalisé de désintéressement et d'amour du bien public ».

Toutes les autres sociétés féminines ont agi de même. La présidente de l'association des institutrices de l'Université d'Oxford adresse à toutes ses collègues un appel patriotique. Vers la défense nationale, elles devront tourner toute l'activité de leurs élèves. L'appel est entendu et se répercute à tous les degrés de l'enseignement. Etudiantes des universités d'Oxford et de Cambridge, pensionnaires des collèges de Londres, élèves de toutes les écoles primaires du Royaume-Uni (passionnées pour la guerre dont leurs professeurs leur expliquent chaque jour soigneusement les évolutions) tiennent à honneur de soulager les blessés et d'améliorer le sort des combattants. L'*Association patriotique des collèges de jeunes filles*, l'*Union* formée par 329 écoles primaires dirigent et canalisent ces bonnes volontés.

Les associations confessionnelles ont suivi le mouvement.

L'armée du Salut dont un groupement sous le brigadier Marie Murray a dejà participé à la guerre sud-africaine envoie, toujours sous la direction de Miss Murray, des détachements en Belgique et sur le front français. L'*Union des Jeunes filles chrétiennes*, les associations quakers, l'*Union des femmes Juives* ont participé avec ardeur au grand mouvement de défense nationale.

Dans les divers groupements énumérés, toutes les classes — ou presque — se trouvent confondues. Mais la mobilisation féminine a dû beaucoup de son importance et de son efficacité à l'encouragement que lui a donné une aristocratie toujours écoutée et respectée.

De même que la noblesse anglaise fut la première à répondre à l'appel des armes, de même l'aristocratie féminine donna l'exemple de l'initiative et du dévouement.

Voici trois générations de souveraines, dignes héritières de la grande Victoria, la reine Alexandra, la reine Marie, la princesse Mary; une princesse royale : la duchesse de Connaught.

Voici toutes les femmes de la plus ancienne noblesse de l'Angleterre : duchesses de Somerset, de Devonshire, de Norfolk, de Bedford, de Marlborough, vicomtesse Castlereagh, dont les noms rappellent une glorieuse histoire.

Voici l'aristocratie financière, Mrs Sassoon, voici les femmes des parlementaires les plus en vue : Mrs Lloyd Georges, des généraux et marins, Mrs French, Mme Despard French, Mrs Jellicoë. Ce sont des dizaines, des centaines d'autres noms qu'il faudrait citer. Tout ce qui

dans le Royaume-Uni porte un nom ou un titre, tient à honneur de servir la patrie.

Jusque dans l'Inde lointaine, la bégum de Bhopal n'a-t-elle pas mis à la disposition de l'empereur son armée et ses trésors?

Toutes prennent au sérieux leur tâche et se convainquent de la grandeur de leur rôle. Elles en convainquent également l'opinion. Le *Daily Herald* écrit : « C'est aux femmes qu'il appartient de ramener les blessés à la vie et à la force, de préserver de la ruine le foyer abandonné. Leur rôle ne consiste pas à attendre; une sphère importante d'activité intellectuelle leur est assignée.

Demander l'aide des femmes, en une période de crise nationale prouve deux choses. D'abord que nous les reconnaissons comme faisant partie de la nation, d'autre part que leur aide a une valeur. »

*
* *

L'un des aspects les plus originaux de l'action des femmes anglaises est la femme recruteuse.

En France les femmes se contentèrent, en août 1914 et longtemps après, de foudroyer d'un regard ironique ou méprisant le civil jeune ou mûr, dont l'aspect révélait une santé florissante, ou l'auxiliaire trop élégant.

Nos alliées ont eu mieux à faire que cette chasse discrète à l'embusqué.

Avant l'établissement du service militaire obligatoire, les femmes ont repris sous une forme très moderne leur rôle ancestral : encourager les hommes au combat.

Dans les meetings organisés pour montrer la nécessité des enrôlements, au milieu d'une foule surexcitée, sur les estrades où s'étalent d'immenses pancartes, où flottent des banderolles, — tableau qui pour nous Français évoque les journées immortelles de la *Patrie en danger* et la voix formidable de Danton, — des femmes se tiennent, féministes habituées de longue date aux joutes oratoires, actrices qu'enhardit l'habitude des planches, mais aussi de simples et modestes femmes ou jeunes filles qui jusqu'ici n'ont de leur vie affronté des regards assemblés et que galvanise l'idée patriotique. Mrs Pankhurst et sa fille ont parcouru les principales villes du Royaume Uni en développant devant les foules autrefois réunies pour d'autres motifs, tout leur programme patriotique.

« On les écoute, on les suit, dit un de ceux qui les virent à l'œuvre, et le *Times* qui n'est pas un chevalier de leurs doctrines, porte justement aux nues leur magnifique effort ».

A Londres, sur le haut soubassement de la colonne Nelson, c'est une actrice en vogue qui prend place : « sans trac, sans pose, elle a su trouver ce qu'il fallait dire pour décider quelques hésitants à se rallier au drapeau. A ce jour cru de la grande place, l'actrice a dit son admiration pour ceux qui se sont battus et se battent encore, toute sa tendresse anxieuse pour les blessés qu'elle visite et c'est une femme seulement qui pouvait apostropher les slackers, les « francs fileurs » avec des phrases d'un mépris aussi ironique et aussi cinglant. »

Regardons encore cette photographie : une femme tout en noir, la figure morte d'avoir trop pleuré trace un large geste d'appel par-dessus l'un des lions de Trafalgar Square. Cette femme est une rescapée du Lusitania, une mère qui a vu sa petite fille périr, victime de la fureur sadique des Teutons. Elle parle simplement, sans apprêts, mais lorsqu'elle s'écrie « qui de vous vengera la mort de mon enfant? » ces paroles dites sur un ton simple, mais énergique, électrise l'assistance et l'on voit ce jour là de nombreux engagements.

Voilà quelques-uns des faits les plus pittoresques. Ils ne sont que le signe extérieur de l'activité lente et obscure des femmes anglaises.

Qui comptera le nombre d'engagements volontaires ainsi obtenus? L'un des thèmes favoris des films de guerre anglais n'est-il pas le suivant : une jeune fiancée presse son soupirant à s'engager et l'épouse lorsqu'il revient blessé et couvert de gloire.

S'il est vrai que les lois ne sont rien sans les mœurs et que les femmes fassent les mœurs, nous devons reconnaître que les femmes anglaises ont contribué pour beaucoup à transformer l'opinion publique, à faire revenir les Anglais de leurs préjugés séculaires et à préparer cette extraordinaire révolution : le service militaire obligatoire.

*
* *

Les femmes anglaises ont compris très vite quel rôle très utile leur incombait dans l'organisation d'une armée

où naturellement tout était à créer, aussi bien les services de l'arrière et les services auxiliaires que les formations combattantes.

Le 6 août 1914, plusieurs femmes, sous la direction d'une actrice connue, Miss Derima Moore, se réunissent. Parmi elles, la Doctoresse Murrell, et une amazone notoire, Mrs Evelina Haverfield. Elles créent le *Women's Emergency Corps*.

D'abord l'association désire uniquement jouer un rôle civil : créer un fonds de secours pour venir en aide à la Belgique martyre, former un corps d'interprètes qui à Londres et dans les principales villes anglaises se rendront utiles aux réfugiés de tous pays.

Deux mille signatures furent en quelques jours enregistrées.

Mais voici que bientôt ce rôle paraît insuffisant à nos Londonniennes. Si elles ont assez d'intelligence, d'activité, d'endurance pour remplir le rôle parfois difficile d'interprètes, pour guider dans Londres les réfugiés, pour attendre par des nuits qui seront longues et glaciales les convois de réfugiés dans les gares d'Angleterre, ne peuvent-elles, pour le plus grand bien du Royaume Uni, utiliser ces qualités sur le front ou tout au moins à l'arrière du front? Ne peuvent-elles, à l'égal des hommes, s'habituer à des exercices, se plier à une discipline pour être comme les hommes prêtes à toute éventualité?

Ainsi en jugent la vicomtesse Castlereagh, la marquise de Londonderry, Mrs Haverfield, Mrs Charleworth. Et elles décident de préparer méthodiquement les femmes



FEMMES SOLDATS EN RUSSIE

1. Mlle Olga Schildlowskaia. — 2. Mlle Olga Schidlowskaia devenue le sous-lieutenant Schidlosky. — 3 et 4. Elena Kozlovskaia et Felitsata Koudiaieva, deux étudiantes blessées dans les rangs des Cosaques. — 5. Mlle Kokovtseva, blessée dans les rangs des Cosaques. — 6. Ekaterina Alekciewa, une volontaire blessée dans une tranchée avancée.

(Documents communiqués par *Le Journal*.)

pour tous les services pratiques de l'armée : signaux, transmission des ordres, télégraphie, cuisines de campagne, premiers secours. C'est la *Women's volunteer reserve*, « organisation de femmes entraînées et disciplinées à rendre service à l'Etat, chacune suivant ses aptitudes » (1).

Les Femmes dans l'armée! Quelle révolution, quel signe des temps nouveaux! N'allons pas croire cependant que l'Angleterre innove tout à fait. On a vu chez elle servir au XVIIIe siècle un corps d'amazones. Sous la Révolution, Mme Tallien a demandé que toutes les femmes fussent astreintes à un service militaire. Au XXe siècle, Mme Marguerite Durand, Hubertine Auclert, ont, aux divers congrès féministes, fait les mêmes propositions. « Si les femmes peuvent faire la popote et le ménage de la famille, ne peuvent-elles pas faire, me disait la première, la popote et le ménage de la grande famille? » Mme Dieulafoy a, nous l'avons vu, repris les mêmes idées.

Dans certains pays, les femmes ont conquis le droit d'aspirer aux carrières militaires et — avant la guerre il est vrai — on citait quelques Finlandaises officiers de marine.

L'Angleterre ne fait donc que réaliser en temps de guerre une idée déjà esquissée.

N'allons pas croire non plus que la formation de W. V. R. procède d'une idée féministe.

Comme un journal féministe l'a fait bien remarquer,

(1) *Statuts de la W. V. R.*

la feuille française qui attribua sa formation à « de turbulentes suffragettes » s'est grandement trompée. « L'initiative n'appartient à aucune des sociétés féministes, à aucun de leurs chefs... Ni les Despard French, ni les Pankhurst... du côté suffragette, ni les Fawcett Garret, ou autres grands chefs suffragistes ne figurent dans la nouvelle organisation militaire ».

Féministes ou non féministes, suffragistes, suffragettes ou autres, on trouve dans le W. V. R. des représentantes de toutes les opinions touchant le rôle social de la femme en temps de paix. Toutes sont présentement d'accord pour penser qu'en temps de guerre chaque citoyen doit utiliser ses aptitudes au mieux des intérêts du pays. Or, bien qu'une autre formule soit écrite sur le livre social, il est des femmes faites pour la lutte, l'action violente, les aventures et le péril,... comme il est, parmi les hommes, de tranquilles Sanchos.

Celles là fourniront à la guerre, comme ceux-ci dans des emplois sédentaires, le maximum de rendement.

La *Women's volunteer réserve* est très vite militairement organisée. La Marquise de Londonderry est *colonelle en chef*; mais le commandement effectif est exercé par Mrs Evelina Haverfield qui a déjà fait ses preuves dans la dernière grande guerre nationale : la guerre des Boërs. Elle a, en 1899 suivi l'armée anglaise au Transvaal et organisé dans ce pays une ambulance pour chevaux.

Mrs Haverfield instruit, pour sa part, le bataillon de Londres qui compte près de neuf cents membres dès le premier mois. Les nouvelles recrues sont dotées d'un

uniforme « Veste Norfolk en étoffe bourrue de couleur brune ; jupe courte, chapeau de feutre, chemise de flanelle et cravate khaki, molletières régimentaires et souliers marrons. Pour les officiers, veste et jupe de gabardine kaki, ceinture de cuir brun ».

C'est, à la jupe près naturellement, l'uniforme des troupes canadiennes ou australiennes. — Voyons les défiler dans les rues de Londres, trois par trois, bien alignées, marchant d'un pas ferme et égal ; elles ont fière allure et donnent l'impression de solides gaillardes. Toutes sont bien découplées. Quelques-unes sont belles, de la mâle beauté des jeunes Londoniennes, et parfois même, sourit un joli minois. Périodiquement soumises à des exercices militaires à leur camp d'entraînement de Hampstead près Londres, elles s'initient comme le jeune soldat à la gymnastique et aux mouvements d'ensemble ; puis elles s'entraînent à de longues marches coupées d'une halte repas.

Un conseil suprême composé de tous les officiers dirige la W. V. R. Nationale. Chaque branche locale de celle-ci possède son comité dirigé par un lieutenant-colonel. — Les différents comités sont chargés du recrutement qui porte sur des femmes de 18 à 50 ans. Chacune doit avant de s'engager, subir un examen médical devant le Major, la doctoresse Murrell. L'acte d'engagement est signé dans les huit jours au siège principal de la W. V. R.

Voilà pour l'armée régulière.

D'autres formations sont prévues : un corps de « Cadettes » de 14 à 18 ans. — Des membres auxi-

liaires qui pourront s'enrôler sans condition d'âge et sans subir d'examen médical.

Au but près, qui est guerrier, ces manifestations n'ont rien d'extraordinaire.

Les Anglaises ont depuis longtemps pris l'habitude des exercices sportifs individuels ou collectifs. N'était-il pas de mode avant la guerre, dans les pays anglo-saxons, de quitter les villégiatures artificielles, plages mondaines, casinos, boston et jeux pour la vie plus naturelle de la vraie campagne, des montagnes, de la forêt où, temporairement retirés du monde, d'élégants ermites reprennent, en vivant de la vie prémitive, force et santé. L'originale mode du camping a appris à bien des Anglaises à dresser une tente, préparer un abri, cuire un repas, en un mot à se « débrouiller » comme elles auraient à le faire en temps de guerre.

L'allure martiale des premières adeptes, l'air de satisfaction qui rayonne sur leur visage, est sans doute une excellente propagande; car bientôt, elles forment quatre compagnies, un régiment (2000 f.) puis bientôt deux régiments (4000 soldats).

Des branches provinciales se fondent dans les autres grandes villes Birmingham, Brighton, Newcastle, Leicester, Folkestone, Glasgow.

Le pays les observe avec une curiosité non plus ironique comme celle qu'il manifestait aux suffragettes, mais sympathique, cette fois. Du coté masculin des adhésions flatteuses sont obtenues. Le Lord Maire de Londres est un des adeptes de la première heure. Il préside une des réunions de la W. V. R. à Mansion

House; il appuie la démarche faite par ses chefs auprès du gouvernement. Devant M. Asquith les miliciennes exposent leurs idées : enseigner aux femmes à faire les signaux, télégraphier, préparer la cuisine des camps... au besoin *les rendre capables de se défendre à la dernière extrémité*. Des meetings ont lieu sur cette importante question. Au cours de l'un d'eux un membre du parlement demande qu'on enseigne le tir aux femmes. Finalement (Mars 1915) le gouvernement donne sa sanction.

Dès lors les nouvelles recrues, préparées déjà par plusieurs mois d'exercice, se sont, avec enthousiasme dirigées vers le continent. A deux reprises, deux corps, composés de 4000 volontaires ont passé la Manche, rejoignant les « bases anglaises en France » puis les dépôts situés à proximité du front.

Nous ne savons pas qu'elles se soient battues. Peut-être plusieurs d'entre elles souhaitaient prendre part à la mêlée. Mais aucune n'a jusqu'à présent suivi l'exemple donné par leur colonelle dans la guerre du Transvaal.

Elles n'en ont pas moins mené dans leurs dépôts la vie assez rude déjà du soldat en seconde ou troisième ligne. Elles ont supporté sans faiblir les intempéries et accepté aussi allègrement que dans la mère patrie la discipline très militaire.

Comme le voulait l'esprit même qui présida à leur formation, leur rôle fut multiple. Des infirmières, qui étaient bien loin d'être toutes enrégimentées dans la W. V. R., nous verrons plus loin l'héroïsme digne de celui de leurs alliées.

Rien d'étonnant à ce qu'on cite nombre de réservistes comme ayant été ramassés sous le feu des blessés.

L'instruction technique et la pratique des choses militaires acquises pendant la période d'instruction ont été surtout utiles à la *Women's volunteer reserve* dans l'organisation des innombrables services de l'arrière. Secrétaires d'état-major, employées d'intendance, préposées aux services de ravitaillement, à l'habillement, à la solde, voilà comment de nombreuses formations les ont utilisées.

Il n'est pas jusqu'en première ligne où on ne les ait vues souvent au danger, sinon au milieu même de l'action. Téléphonistes, agents de liaison, télégraphistes elles ont dans les actions les plus dures, conservé tout leur sang-froid.

Plus loin des lignes, on les voit organiser des campements et des dépôts de remonte.

C'est en somme, à une date où l'armée anglaise s'improvise et hésite encore, les services auxiliaires de l'armée que les femmes contribuent à organiser.

Pour trouver parmi les Anglaises des combattantes, il nous faudrait quitter le front occidental et courir vers l'orient, pays des extraordinaires aventures.

*
* *

L'opinion anglaise, nous l'avons vu, assigne aux femmes une grande mission : soigner les blessés, et elles-mêmes la considèrent comme le plus sacré de leur devoir.

Le rôle de la *Croix-Rouge* anglaise a été double : organiser les hôpitaux dans le royaume; préparer des formations mobiles capables de suivre les armées. « Cette double organisation, dit le *Times*, doit être regardée comme un tour de force aussi prodigieux que la mise sur pied d'un corps expéditionnaire ».

En dix jours, trente-deux hôpitaux, contenant trente deux mille lits, sont ouverts dans les différentes parties du Royaume-uni. C'est le commencement d'un effort qui ne fait que se développer et s'accroîtra par la suite sans autre limite que celle de l'effort militaire.

La partie la plus intéressante de l'œuvre de la *Croix-Rouge* anglaise et des innombrables sociétés féminines qui ont allégé sa tâche, est la création d'ambulances mobiles de campagnes.

Les deux principales sociétés : le *Service d'Ambulance impérial de la Reine Alexandre* et le *Service d'Ambulance de l'armée territoriale*, auxquelles il faut ajouter le *Service d'ambulance navale de la reine Alexandra* et la section anglaise de la *Croix-Rouge*, présidée encore par la reine douairière adressent un appel à tout leur personnel de réserve.

L'appel peut toucher « plus de 60.000 personnes hommes ou femmes entraînées au transport des blessés et aux premiers soins à leur donner ».

« Le 4 août, la guerre est déclarée; le 5, le premier corps expéditionnaire est sur pied et le même jour des ordres de mobilisation sont envoyés aux principales infirmières en chef qui les transmettent à leurs subordonnées. Immédiatement 3000 femmes sont prêtes à

partir pour le front. Elles s'embarquent en même temps que les premiers régiments.

Dès le premier mois de guerre, plusieurs hôpitaux fonctionnent, entièrement organisés par des femmes, auprès des bases d'opération du corps anglais : à Paris, à Wimereux, à Anvers, à Montataire. C'est sous les auspices du *Service d'hôpital féminin* dirigé par la doctoresse Murray.

Les femmes écossaises dont l'action en toute cette guerre a été d'une remarquable amplitude installent en septembre 1914 à Royaumont (Somme) un hôpital des mieux conditionnés. Dans la vieille abbaye déserte dont le cloitre gothique remonte à Blanche de Castille on a pu disposer de vastes espaces et établir une organisation vraiment moderne. Son personnel : médecins, chirurgiens, infirmières est entièrement féminin. La doctoresse Ivens est médecin chef, et la sœur du maréchal French elle-même, Mrs. Harley, remplit les fonctions de gestionnaire.

Le général Joffre lui donne la consécration officielle en le reconnaissant, au nom du gouvernement, comme Hôpital Auxiliaire 301. Le succès de l'œuvre engage nos Ecossaises à la développer ; après l'abbaye de Royaumont, c'est le château de Chanteloup, près Troyes, qui reçoit leur visite. Le nouvel hôpital où exercent trois doctoresses, dont une éminente bactériologiste, est inauguré par le général Commandant la 20e Région. Celui-ci, d'abord un peu sceptique sur la capacité des femmes docteurs, s'est, à sa deuxième visite, confondu en éloges. Assez près de la ligne de feu pour recevoir directement

les blessés évacués, ces deux ambulances sont reliées au front par un service d'auto-ambulances où, non seulement les infirmières, mais les chauffeurs sont des femmes : Royaumont possède même une ambulance automobile radiographique offerte par la société de suffrage de Londres. — Ces autos font constamment la navette des hôpitaux aux postes de secours de l'arrière et assurent l'évacuation avec une surprenante rapidité « J'étais à peine depuis quelques minutes au poste de la *Croix-Rouge*, écrit un caporal anglais blessé, que je fus transporté dans l'auto-ambulance et conduit à Creil, puis à Royaumont. »

Les hôpitaux écossais, sont, dit une Anglaise, « célébrés à la ronde, non seulement pour remettre en état les corps, mais les vêtements. Les hommes de Royaumont se reconnaissent à leur excellente mine, à leur mise propre et soignée. Les malades ont une conduite exemplaire. » Guéris, ils se souviennent avec reconnaissance de la « gentillesse » qu'ont montrée pour eux les aimables doctoresses et infirmières ou des « joyeux Christmas » qu'ils ont passés.

Plus récemment, le Canada a offert à la France un hôpital dont le personnel mixte, masculin et féminin, fut recruté surtout dans la province française de Québec, comme en témoignent les noms des officiers, du « chapelain » de l'infirmière-major — Mlle Casault — et de ses aides. Le personnel féminin conserve ici une grande importance : hommes et femmes militarisés appartiennent au *Canadian Army Médical Corps* où ils ont contracté un engagement pour la durée de la guerre.

« Les ambulancières ont le grade, l'autorité, les insignes et la solde des lieutenants ou des capitaines ». Elles vivent au camp (installé sur le champ de courses de Saint-Cloud) « sous des tentes confortables dressées autour d'une construction de bois qui sert de salle de récréation. Chaque tente sert de chambre pour deux personnes, et porte un nom gracieux : « Fleurette », « Fumée», « Bon accueil ». Don vraiment royal de nos frères d'outremer, l'hôpital canadien peut contenir 1600 lits ; les héros de Verdun les ont remplis et ce fut un grand charme que de voir, au murmure discret du langage de la vieille France, fraterniser les soldats de Pétain avec les descendants des soldats de Wolfe et de Montcalm, unis dans l'amitié de leur patrie comme dans une belle mort.

Les infirmières ainsi formées ont montré partout où gronde la bataille, un extraordinaire courage. A Bruxelles plusieurs équipes arrivent du 12 au 20 août et se maintiennent pendant la bataille et l'occupation allemande. A Furnes, l'équipe arrivée en octobre subit sans broncher le bombardement. A Anvers, les infirmières anglaises restent jusqu'à la chute de la ville et parviennent à gagner la Hollande avec les derniers évacués. Plus de deux mille femmes, note un journal anglais, se sont dévouées pour la cause de la Belgique. S'astreignant à des courses constantes entre les hôpitaux et les champs de batailles, elles ont mené la vie la plus pénible sans faiblir, « beaucoup d'entre elles ont travaillé nuit et jour ; celles-ci ont, surmontant leurs nerfs, continué à panser les blessés pendant le bombardement de leurs hôpitaux,

et conservé tout leur calme au milieu des projectiles tombant autour d'elles ; celles-là acceptent les conditions de vie les moins confortables. Toutes ont montré quelle *grande valeur* (great value) représente un dévouement entraîné. »

Quelques-unes de ces infirmières ont acquis sur la terre de Belgique une gloire particulière.

« Telle lady D.... F..., bottée de caoutchouc, en culotte de ciré, vêtue d'une blouse imperméable descendant jusqu'aux genoux. Fine, brune, dix-huit ans. Elle fait partie d'une formation volante. On l'a vue rouler par tous les temps sur la route de Furnes à Nieuport. Français, Belges, elle raflait tous ceux qu'elle rencontrait. A Dixmude, elle entrait dans la fournaise et plus d'un « pompon rouge » lui doit d'avoir été hospitalisé à temps.

Aussi son calot de tricot s'adorne-t-il d'un double hommage : le gland d'or du bonnet de police des officiers belges et le ruban de la brigade de fusiliers-marins. Sur sa blouse, le roi Albert a épinglé le ruban bleu et noir de l'ordre de Léopold II. »

En février 1915, le roi Albert Ier, peu prodigue de décorations, nous dit-on, décerne à Mme Wynne et à Lady Dorothée Feilding, la croix de l'Ordre pour le courage. Pendant cinq mois, elles ont exercé dans les ambulances divisionnaires et les hôpitaux du front particulièrement visés par les projectiles allemands. Toutes les nuits, elles ont assuré le transport des blessés, risquant cent fois leur vie, puisque, rapportent-elles, les Allemands visent particulièrement les convois de blessés.

Objet d'une citation, également, la doctoresse australienne Isabel Ormiston, bel exemple de persévérance et d'énergie. La Doctoresse dirigeait l'hôpital d'Ostende. Un matin de septembre, à trois heures, on annonce que les Allemands arrivent. C'est la panique affolée. Tout le personnel s'enfuit emmenant la plupart des blessés. Quelques-uns ne peuvent être évacués. La doctoresse Ormiston reste à leur chevet. Évacuée par les Allemands quelques jours plus tard, elle passe en Angleterre avec une seule idée : retourner au front. Elle recueille de l'argent et revient porter sa science et son courage à l'ambulance de la reine des Belges, située à cinq milles des lignes ennemies. Quelques mois après, comme attirée par l'inconnu du danger, elle offre ses services à l'armée monténégrine où elle rend d'éclatants services.

A Ostende, alors que les habitants évacuaient la ville en toute hâte, une courageuse Anglaise vint à plusieurs reprises chercher les blessés qui couraient le risque de tomber aux mains de l'ennemi, les emmena en bâteau et en sauva des centaines. Elle renouvelle le même exploit à Anvers.

L'habileté des sportwomen anglaises est venue, à plusieurs reprises, merveilleusement seconder leur charité. Après Charleroi, on a vu la femme d'un officier anglais parcourir les champs de bataille en automobile pour ramener rapidement les blessés. Pendant l'hiver de 1914, une sportwoman connue, Mme Miss, a fait la navette entre les avant-postes et l'arrière de l'armée belge. Elle est descendue avec les brancardiers dans les tranchées pour

ramener les blessés, presque pendant l'action. Sous le feu, elle les a transportés dans son automobile, puis, conduisant elle-même, les a évacués.

Aux combats de Dixmude et d'Ypres, c'est toute une équipe d'infirmières à cheval qui est partie sur le front de bataille et a rendu les plus signalés services.

*
* *

En Miss Cavell, nous trouvons une des incarnations les plus hautes de la pitié et de l'abnégation féminines. Son histoire est dans toutes les mémoires et c'est seulement pour les replacer dans leur cadre, que nous rappellerons sa vie et son martyre.

Fille d'un pasteur de Norwich, elle est attirée de bonne heure vers les études médicales et, ses diplômes brillamment obtenus à Londres, va, en 1915, diriger l'école d'infirmières de Bruxelles.

Août 1914 la trouve à son poste et, malgré l'invasion de la Belgique, malgré le sac de Louvain et la destruction de Malines, malgré les lettres suppliantes de ses parents, elle refuse de regagner le pays natal. Va-t-elle donc quitter à l'heure du danger le pays qui pendant dix ans l'hospitalisa, ce pays devenu pour elle une seconde patrie? Doctoresse et infirmière d'une haute élévation de cœur et d'esprit, elle s'assigne une double mission morale et humanitaire : soigner les blessés et consoler ceux qui souffrent. Cette mission, elle l'exercera suivant l'esprit évangélique qui l'anime, sans forfanterie, sans faiblesse et vis-à-vis même des ennemis. Qu'a-t

elle à craindre? Les Allemands, si barbares soient-ils, doivent respecter l'insigne sacré de la charité.

Un an en effet, les prévisions de miss Cavell se réalisent.

Un an, elle se multiplie n'épargnant ni son temps ni ses fatigues. Elle a transformé en hôpital l'école Normale d'Infirmières où elle professe et installé un peu partout des ambulances. Elle y a recueilli Belges, Anglais, Français et Allemands. Tous ont été soignés avec un égal dévouement, une égale patience. Se trouve-t-elle au chevet des souffrants, des mourants?... plus d'amis, plus d'ennemis pour elle; des frères malheureux. Les vainqueurs eux-mêmes le savent; leurs officiers ont, à plusieurs reprises, rendu hommage à l'infirmière. Cent de leurs blessés ne sont-ils pas traités dans la seule école Normale?

Miss Cavell ne se contente pas d'être infirmière. Avec Mme Carton de Wiart et de généreux Américains, elle s'évertue au soulagement de toutes les misères, distribue argent, vêtements et, aussi précieux, les secours moraux, à tous ceux que l'invasion a fait refluer sur Bruxelles.

Comme son illustre collaboratrice elle est bien vite très populaire. Belges et Allemands, — ceux-ci s'ils ne se croient pas observés par des espions, — la saluent quand elle passe.

Mais sa popularité, comme celle de Mme Carton de Wiart, inquiète von Bissing. Autour de l'une comme de l'autre, la population belge ne pourrait-elle se rallier? Celle-là comme celle-ci ne compromet-elle pas la sécu-

rité de l'empire en cachant chez elle des ennemis? Mais surtout — et voilà les raisons secrètes mais véritables de la haine allemande — celle-là comme celle-ci n'insuffle-t-elle pas aux populations vaincues, non soumises, l'espoir en une délivrance prochaine par la victoire des alliés? L'une comme l'autre est un obstacle à la germanisation et, après avoir écarté la femme du ministre par l'exil, on se débarrassera de l'infirmière par l'assassinat.

Le 5 août, Miss Cavell est arrachée du chevet d'un blessé allemand et emprisonnée. Deux mois durant von Bissing et ses juges poursuivent une double tâche; relever contre Miss Cavell un formidable dossier de crimes imaginaires, passibles de la peine capitale; égarer l'opinion bruxelloise et internationale — représentée par les diplomates neutres — sur la portée et les conséquences possibles de l'arrestation. En vain le chargé d'affaires des Etats-Unis et ses collaborateurs sollicitent la clémence des juges. « A quoi bon? » leur répondent les Allemands. N'ont-ils pas déjà cause gagnée? Griefs insignifiants, peine légère.

Le 7 octobre, Miss Cavell avec 34 personnes comparaît devant des juges prévenus. L'accusation qui pèse sur elle est grave : avoir caché chez elle des fugitifs belges, français, anglais et leur avoir fourni avec des vêtements civils, les moyens de regagner leur pays : haute trahison! Défendue par un avocat allemand, Miss Cavell est le 11 octobre condamnée à mort : la sentence est exécutoire pour la nuit suivante. En vain les ministres d'Espagne et des Etats-Unis essayent-ils en des démarches multipliées, d'attendrir von Bissing.

Le gouverneur veut, suivant la méthode germanique terroriser la population par un exemple sanglant. Sans trembler Miss Cavell écoute la sentence. Avec une résignation sublime elle attend dans sa cellule l'heure de l'exécution. Sans émotion apparente elle s'entretient avec le pasteur, repasse les souvenirs de son enfance et, un petit drapeau anglais fixé à son corsage, se déclare heureuse de mourir pour sa patrie. « J'ai vu tant de fois, dit-elle, la mort de tout près, qu'elle ne saurait m'effrayer ».

Quant, à deux heures du matin, les gardiens arrivent c'est d'un pas ferme qu'elle les suit. Avec ses bourreaux elle traverse un jardin sombre. « Je meurs sans haine, déclare-t-elle encore ».

Mais elle doit, nous dit-on, pour arriver au mur fatal, franchir des cadavres de Belges récemment exécutés. Bientôt, ses forces l'abandonnent, son énergie fléchit à l'aspect des fusils braqués, comme celle de Jeanne d'Arc devant la flamme du bûcher. Brisée, elle s'affaisse, s'évanouit. « Décontenancés les soldats abaissaient déjà leurs fusils quand l'officier, poussant un juron, rajusta son monocle, s'approcha, visa soigneusement la tempe et tira. »

Héroïne et martyre, doublement respectable comme femme et comme infirmière, injustement condamnée par une cour martiale jouant une parodie de justice, « Miss Cavell représente la conscience humaine, indomptable à la force et réfractaire à la terreur » (1).

(1) Ferdinand Buisson.



FEMMES SOLDATS EN RUSSIE

1. Mlle Olga Schildlowskaia. — 2. Mlle Olga Schidlowskaia devenue le sous-lieutenant Schidlosky. — 3 et 4. Elena Kozlovskaia et Felitsata Koudiaieva, deux étudiantes blessées dans les rangs des Cosaques. — 5. Mlle Kokovtseva, blessée dans les rangs des Cosaques. — 6. Ekaterina Alekciewa, une volontaire blessée dans une tranchée avancée.

(Documents communiqués par *Le Journal.*)

pour tous les services pratiques de l'armée : signaux, transmission des ordres, télégraphie, cuisines de campagne, premiers secours. C'est la *Women's volunteer reserve*, « organisation de femmes entraînées et disciplinées à rendre service à l'Etat, chacune suivant ses aptitudes » (1).

Les Femmes dans l'armée! Quelle révolution, quel signe des temps nouveaux! N'allons pas croire cependant que l'Angleterre innove tout à fait. On a vu chez elle servir au XVIIIe siècle un corps d'amazones. Sous la Révolution, Mme Tallien a demandé que toutes les femmes fussent astreintes à un service militaire. Au XXe siècle, Mme Marguerite Durand, Hubertine Auclert, ont, aux divers congrès féministes, fait les mêmes propositions. « Si les femmes peuvent faire la popote et le ménage de la famille, ne peuvent-elles pas faire, me disait la première, la popote et le ménage de la grande famille? » Mme Dieulafoy a, nous l'avons vu, repris les mêmes idées.

Dans certains pays, les femmes ont conquis le droit d'aspirer aux carrières militaires et — avant la guerre il est vrai — on citait quelques Finlandaises officiers de marine.

L'Angleterre ne fait donc que réaliser en temps de guerre une idée déjà esquissée.

N'allons pas croire non plus que la formation de W. V. R. procède d'une idée féministe.

Comme un journal féministe l'a fait bien remarquer,

(1) *Statuts de la W. V. R.*

la feuille française qui attribua sa formation à « de turbulentes suffragettes » s'est grandement trompée. « L'initiative n'appartient à aucune des sociétés féministes, à aucun de leurs chefs... Ni les Despard French, ni les Pankhurst... du côté suffragette, ni les Fawcett Garret, ou autres grands chefs suffragistes ne figurent dans la nouvelle organisation militaire ».

Féministes ou non féministes, suffragistes, suffragettes ou autres, on trouve dans le W. V. R. des représentantes de toutes les opinions touchant le rôle social de la femme en temps de paix. Toutes sont présentement d'accord pour penser qu'en temps de guerre chaque citoyen doit utiliser ses aptitudes au mieux des intérêts du pays. Or, bien qu'une autre formule soit écrite sur le livre social, il est des femmes faites pour la lutte, l'action violente, les aventures et le péril,... comme il est, parmi les hommes, de tranquilles Sanchos.

Celles là fourniront à la guerre, comme ceux-ci dans des emplois sédentaires, le maximum de rendement.

La *Women's volunteer réserve* est très vite militairement organisée. La Marquise de Londonderry est *colonelle en chef*; mais le commandement effectif est exercé par Mrs Evelina Haverfield qui a déjà fait ses preuves dans la dernière grande guerre nationale : la guerre des Boërs. Elle a, en 1899 suivi l'armée anglaise au Transvaal et organisé dans ce pays une ambulance pour chevaux.

Mrs Haverfield instruit, pour sa part, le bataillon de Londres qui compte près de neuf cents membres dès le premier mois. Les nouvelles recrues sont dotées d'un

uniforme « Veste Norfolk en étoffe bourrue de couleur brune ; jupe courte, chapeau de feutre, chemise de flanelle et cravate khaki, molletières régimentaires et souliers marrons. Pour les officiers, veste et jupe de gabardine kaki, ceinture de cuir brun ».

C'est, à la jupe près naturellement, l'uniforme des troupes canadiennes ou australiennes. — Voyons les défiler dans les rues de Londres, trois par trois, bien alignées, marchant d'un pas ferme et égal ; elles ont fière allure et donnent l'impression de solides gaillardes. Toutes sont bien découplées. Quelques-unes sont belles, de la mâle beauté des jeunes Londoniennes, et parfois même, sourit un joli minois. Périodiquement soumises à des exercices militaires à leur camp d'entraînement de Hampstead près Londres, elles s'initient comme le jeune soldat à la gymnastique et aux mouvements d'ensemble ; puis elles s'entraînent à de longues marches coupées d'une halte repas.

Un conseil suprême composé de tous les officiers dirige la W. V. R. Nationale. Chaque branche locale de celle-ci possède son comité dirigé par un lieutenant-colonel. — Les différents comités sont chargés du recrutement qui porte sur des femmes de 18 à 50 ans. Chacune doit avant de s'engager, subir un examen médical devant le Major, la doctoresse Murrell. L'acte d'engagement est signé dans les huit jours au siège principal de la W. V. R.

Voilà pour l'armée régulière.

D'autres formations sont prévues : un corps de « Cadettes » de 14 à 18 ans. — Des membres auxi-

liaires qui pourront s'enrôler sans condition d'âge et sans subir d'examen médical.

Au but près, qui est guerrier, ces manifestations n'ont rien d'extraordinaire.

Les Anglaises ont depuis longtemps pris l'habitude des exercices sportifs individuels ou collectifs. N'était-il pas de mode avant la guerre, dans les pays anglo-saxons, de quitter les villégiatures artificielles, plages mondaines, casinos, boston et jeux pour la vie plus naturelle de la vraie campagne, des montagnes, de la forêt où, temporairement retirés du monde, d'élégants ermites reprennent, en vivant de la vie prémitive, force et santé. L'originale mode du camping a appris à bien des Anglaises à dresser une tente, préparer un abri, cuire un repas, en un mot à se « débrouiller » comme elles auraient à le faire en temps de guerre.

L'allure martiale des premières adeptes, l'air de satisfaction qui rayonne sur leur visage, est sans doute une excellente propagande ; car bientôt, elles forment quatre compagnies, un régiment (2000 f.) puis bientôt deux régiments (4000 soldats).

Des branches provinciales se fondent dans les autres grandes villes Birmingham, Brighton, Newcastle, Leicester, Folkestone, Glasgow.

Le pays les observe avec une curiosité non plus ironique comme celle qu'il manifestait aux suffragettes, mais sympathique, cette fois. Du coté masculin des adhésions flatteuses sont obtenues. Le Lord Maire de Londres est un des adeptes de la première heure. Il préside une des réunions de la W. V. R. à Mansion

House; il appuie la démarche faite par ses chefs auprès du gouvernement. Devant M. Asquith les miliciennes exposent leurs idées : enseigner aux femmes à faire les signaux, télégraphier, préparer la cuisine des camps... au besoin *les rendre capables de se défendre à la dernière extrémité*. Des meetings ont lieu sur cette importante question. Au cours de l'un d'eux un membre du parlement demande qu'on enseigne le tir aux femmes. Finalement (Mars 1915) le gouvernement donne sa sanction.

Dès lors les nouvelles recrues, préparées déjà par plusieurs mois d'exercice, se sont, avec enthousiasme dirigées vers le continent. A deux reprises, deux corps, composés de 4000 volontaires ont passé la Manche, rejoignant les « bases anglaises en France » puis les dépôts situés à proximité du front.

Nous ne savons pas qu'elles se soient battues. Peut-être plusieurs d'entre elles souhaitaient prendre part à la mêlée. Mais aucune n'a jusqu'à présent suivi l'exemple donné par leur colonelle dans la guerre du Transvaal.

Elles n'en ont pas moins mené dans leurs dépôts la vie assez rude déjà du soldat en seconde ou troisième ligne. Elles ont supporté sans faiblir les intempéries et accepté aussi allègrement que dans la mère patrie la discipline très militaire.

Comme le voulait l'esprit même qui présida à leur formation, leur rôle fut multiple. Des infirmières, qui étaient bien loin d'être toutes enrégimentées dans la W. V. R., nous verrons plus loin l'héroïsme digne de celui de leurs alliées.

Rien d'étonnant à ce qu'on cite nombre de réservistes comme ayant été ramassés sous le feu des blessés.

L'instruction technique et la pratique des choses militaires acquises pendant la période d'instruction ont été surtout utiles à la *Women's volunteer reserve* dans l'organisation des innombrables services de l'arrière. Secrétaires d'état-major, employées d'intendance, préposées aux services de ravitaillement, à l'habillement, à la solde, voilà comment de nombreuses formations les ont utilisées.

Il n'est pas jusqu'en première ligne où on ne les ait vues souvent au danger, sinon au milieu même de l'action. Téléphonistes, agents de liaison, télégraphistes elles ont dans les actions les plus dures, conservé tout leur sang-froid.

Plus loin des lignes, on les voit organiser des campements et des dépôts de remonte.

C'est en somme, à une date où l'armée anglaise s'improvise et hésite encore, les services auxiliaires de l'armée que les femmes contribuent à organiser.

Pour trouver parmi les Anglaises des combattantes, il nous faudrait quitter le front occidental et courir vers l'orient, pays des extraordinaires aventures.



L'opinion anglaise, nous l'avons vu, assigne aux femmes une grande mission : soigner les blessés, et elles-mêmes la considèrent comme le plus sacré de leur devoir.

Le rôle de la *Croix-Rouge* anglaise a été double : organiser les hôpitaux dans le royaume; préparer des formations mobiles capables de suivre les armées. « Cette double organisation, dit le *Times*, doit être regardée comme un tour de force aussi prodigieux que la mise sur pied d'un corps expéditionnaire ».

En dix jours, trente-deux hôpitaux, contenant trente deux mille lits, sont ouverts dans les différentes parties du Royaume-uni. C'est le commencement d'un effort qui ne fait que se développer et s'accroîtra par la suite sans autre limite que celle de l'effort militaire.

La partie la plus intéressante de l'œuvre de la *Croix-Rouge* anglaise et des innombrables sociétés féminines qui ont allégé sa tâche, est la création d'ambulances mobiles de campagnes.

Les deux principales sociétés : le *Service d'Ambulance impérial de la Reine Alexandre* et le *Service d'Ambulance de l'armée territoriale*, auxquelles il faut ajouter le *Service d'ambulance navale de la reine Alexandra* et la section anglaise de la *Croix-Rouge*, présidée encore par la reine douairière adressent un appel à tout leur personnel de réserve.

L'appel peut toucher « plus de 60.000 personnes hommes ou femmes entraînées au transport des blessés et aux premiers soins à leur donner ».

« Le 4 août, la guerre est déclarée; le 5, le premier corps expéditionnaire est sur pied et le même jour des ordres de mobilisation sont envoyés aux principales infirmières en chef qui les transmettent à leurs subordonnées. Immédiatement 3000 femmes sont prêtes à

partir pour le front. Elles s'embarquent en même temps que les premiers régiments.

Dès le premier mois de guerre, plusieurs hôpitaux fonctionnent, entièrement organisés par des femmes, auprès des bases d'opération du corps anglais : à Paris, à Wimereux, à Anvers, à Montataire. C'est sous les auspices du *Service d'hôpital féminin* dirigé par la doctoresse Murray.

Les femmes écossaises dont l'action en toute cette guerre a été d'une remarquable amplitude installent en septembre 1914 à Royaumont (Somme) un hôpital des mieux conditionnés. Dans la vieille abbaye déserte dont le cloitre gothique remonte à Blanche de Castille on a pu disposer de vastes espaces et établir une organisation vraiment moderne. Son personnel : médecins, chirurgiens, infirmières est entièrement féminin. La doctoresse Ivens est médecin chef, et la sœur du maréchal French elle-même, Mrs. Harley, remplit les fonctions de gestionnaire.

Le général Joffre lui donne la consécration officielle en le reconnaissant, au nom du gouvernement, comme Hôpital Auxiliaire 301. Le succès de l'œuvre engage nos Ecossaises à la développer ; après l'abbaye de Royaumont, c'est le château de Chanteloup, près Troyes, qui reçoit leur visite. Le nouvel hôpital où exercent trois doctoresses, dont une éminente bactériologiste, est inauguré par le général Commandant la 20e Région. Celui-ci, d'abord un peu sceptique sur la capacité des femmes docteurs, s'est, à sa deuxième visite, confondu en éloges. Assez près de la ligne de feu pour recevoir directement

les blessés évacués, ces deux ambulances sont reliées au front par un service d'auto-ambulances où, non seulement les infirmières, mais les chauffeurs sont des femmes : Royaumont possède même une ambulance automobile radiographique offerte par la société de suffrage de Londres. — Ces autos font constamment la navette des hôpitaux aux postes de secours de l'arrière et assurent l'évacuation avec une surprenante rapidité « J'étais à peine depuis quelques minutes au poste de la *Croix-Rouge*, écrit un caporal anglais blessé, que je fus transporté dans l'auto-ambulance et conduit à Creil, puis à Royaumont. »

Les hôpitaux écossais, sont, dit une Anglaise, « célébrés à la ronde, non seulement pour remettre en état les corps, mais les vêtements. Les hommes de Royaumont se reconnaissent à leur excellente mine, à leur mise propre et soignée. Les malades ont une conduite exemplaire. » Guéris, ils se souviennent avec reconnaissance de la « gentillesse » qu'ont montrée pour eux les aimables doctoresses et infirmières ou des « joyeux Christmas » qú'ils ont passés.

Plus récemment, le Canada a offert à la France un hôpital dont le personnel mixte, masculin et féminin, fut recruté surtout dans la province française de Québec, comme en témoignent les noms des officiers, du « chapelain » de l'infirmière-major — Mlle Casault — et de ses aides. Le personnel féminin conserve ici une grande importance : hommes et femmes militarisés appartiennent au *Canadian Army Médical Corps* où ils ont contracté un engagement pour la durée de la guerre.

« Les ambulancières ont le grade, l'autorité, les insignes et la solde des lieutenants ou des capitaines ». Elles vivent au camp (installé sur le champ de courses de Saint-Cloud) « sous des tentes confortables dressées autour d'une construction de bois qui sert de salle de récréation. Chaque tente sert de chambre pour deux personnes, et porte un nom gracieux : « Fleurette », « Fumée», « Bon accueil ». Don vraiment royal de nos frères d'outremer, l'hôpital canadien peut contenir 1600 lits ; les héros de Verdun les ont remplis et ce fut un grand charme que de voir, au murmure discret du langage de la vieille France, fraterniser les soldats de Pétain avec les descendants des soldats de Wolfe et de Montcalm, unis dans l'amitié de leur patrie comme dans une belle mort.

Les infirmières ainsi formées ont montré partout où gronde la bataille, un extraordinaire courage . A Bruxelles plusieurs équipes arrivent du 12 au 20 août et se maintiennent pendant la bataille et l'occupation allemande. A Furnes, l'équipe arrivée en octobre subit sans broncher le bombardement. A Anvers, les infirmières anglaises restent jusqu'à la chute de la ville et parviennent à gagner la Hollande avec les derniers évacués. Plus de deux mille femmes, note un journal anglais, se sont dévouées pour la cause de la Belgique. S'astreignant à des courses constantes entre les hôpitaux et les champs de batailles, elles ont mené la vie la plus pénible sans faiblir, « beaucoup d'entre elles ont travaillé nuit et jour ; celles-ci ont, surmontant leurs nerfs, continué à panser les blessés pendant le bombardement de leurs hôpitaux,

et conservé tout leur calme au milieu des projectiles tombant autour d'elles ; celles-là acceptent les conditions de vie les moins confortables. Toutes ont montré quelle *grande valeur* (great value) représente un dévouement entraîné. »

Quelques-unes de ces infirmières ont acquis sur la terre de Belgique une gloire particulière.

« Telle lady D.... F..., bottée de caoutchouc, en culotte de ciré, vêtue d'une blouse imperméable descendant jusqu'aux genoux. Fine, brune, dix-huit ans. Elle fait partie d'une formation volante. On l'a vue rouler par tous les temps sur la route de Furnes à Nieuport. Français, Belges, elle raflait tous ceux qu'elle rencontrait. A Dixmude, elle entrait dans la fournaise et plus d'un « pompon rouge » lui doit d'avoir été hospitalisé à temps.

Aussi son calot de tricot s'adorne-t-il d'un double hommage : le gland d'or du bonnet de police des officiers belges et le ruban de la brigade de fusiliers-marins. Sur sa blouse, le roi Albert a épinglé le ruban bleu et noir de l'ordre de Léopold II. »

En février 1915, le roi Albert Ier, peu prodigue de décorations, nous dit-on, décerne à Mme Wynne et à Lady Dorothée Feilding, la croix de l'Ordre pour le courage. Pendant cinq mois, elles ont exercé dans les ambulances divisionnaires et les hôpitaux du front particulièrement visés par les projectiles allemands. Toutes les nuits, elles ont assuré le transport des blessés, risquant cent fois leur vie, puisque, rapportent-elles, les Allemands visent particulièrement les convois de blessés.

Objet d'une citation, également, la doctoresse australienne Isabel Ormiston, bel exemple de persévérance et d'énergie. La Doctoresse dirigeait l'hôpital d'Ostende. Un matin de septembre, à trois heures, on annonce que les Allemands arrivent. C'est la panique affolée. Tout le personnel s'enfuit emmenant la plupart des blessés. Quelques-uns ne peuvent être évacués. La doctoresse Ormiston reste à leur chevet. Évacuée par les Allemands quelques jours plus tard, elle passe en Angleterre avec une seule idée : retourner au front. Elle recueille de l'argent et revient porter sa science et son courage à l'ambulance de la reine des Belges, située à cinq milles des lignes ennemies. Quelques mois après, comme attirée par l'inconnu du danger, elle offre ses services à l'armée monténégrine où elle rend d'éclatants services.

A Ostende, alors que les habitants évacuaient la ville en toute hâte, une courageuse Anglaise vint à plusieurs reprises chercher les blessés qui couraient le risque de tomber aux mains de l'ennemi, les emmena en bâteau et en sauva des centaines. Elle renouvelle le même exploit à Anvers.

L'habileté des sportwomen anglaises est venue, à plusieurs reprises, merveilleusement seconder leur charité. Après Charleroi, on a vu la femme d'un officier anglais parcourir les champs de bataille en automobile pour ramener rapidement les blessés. Pendant l'hiver de 1914, une sportwoman connue, Mme Miss, a fait la navette entre les avant-postes et l'arrière de l'armée belge. Elle est descendue avec les brancardiers dans les tranchées pour

ramener les blessés, presque pendant l'action. Sous le feu, elle les a transportés dans son automobile, puis, conduisant elle-même, les a évacués.

Aux combats de Dixmude et d'Ypres, c'est toute une équipe d'infirmières à cheval qui est partie sur le front de bataille et a rendu les plus signalés services.

*
* *

En Miss Cavell, nous trouvons une des incarnations les plus hautes de la pitié et de l'abnégation féminines. Son histoire est dans toutes les mémoires et c'est seulement pour les replacer dans leur cadre, que nous rappellerons sa vie et son martyre.

Fille d'un pasteur de Norwich, elle est attirée de bonne heure vers les études médicales et, ses diplômes brillamment obtenus à Londres, va, en 1915, diriger l'école d'infirmières de Bruxelles.

Août 1914 la trouve à son poste et, malgré l'invasion de la Belgique, malgré le sac de Louvain et la destruction de Malines, malgré les lettres suppliantes de ses parents, elle refuse de regagner le pays natal. Va-t-elle donc quitter à l'heure du danger le pays qui pendant dix ans l'hospitalisa, ce pays devenu pour elle une seconde patrie? Doctoresse et infirmière d'une haute élévation de cœur et d'esprit, elle s'assigne une double mission morale et humanitaire : soigner les blessés et consoler ceux qui souffrent. Cette mission, elle l'exercera suivant l'esprit évangélique qui l'anime, sans forfanterie, sans faiblesse et vis-à-vis même des ennemis. Qu'a-t

elle à craindre ? Les Allemands, si barbares soient-ils, doivent respecter l'insigne sacré de la charité.

Un an en effet, les prévisions de miss Cavell se réalisent.

Un an, elle se multiplie n'épargnant ni son temps ni ses fatigues. Elle a transformé en hôpital l'école Normale d'Infirmières où elle professe et installé un peu partout des ambulances. Elle y a recueilli Belges, Anglais, Français et Allemands. Tous ont été soignés avec un égal dévouement, une égale patience. Se trouve-t-elle au chevet des souffrants, des mourants ?... plus d'amis, plus d'ennemis pour elle ; des frères malheureux. Les vainqueurs eux-mêmes le savent ; leurs officiers ont, à plusieurs reprises, rendu hommage à l'infirmière. Cent de leurs blessés ne sont-ils pas traités dans la seule école Normale ?

Miss Cavell ne se contente pas d'être infirmière. Avec Mme Carton de Wiart et de généreux Américains, elle s'évertue au soulagement de toutes les misères, distribue argent, vêtements et, aussi précieux, les secours moraux, à tous ceux que l'invasion a fait refluer sur Bruxelles.

Comme son illustre collaboratrice elle est bien vite très populaire. Belges et Allemands, — ceux-ci s'ils ne se croient pas observés par des espions, — la saluent quand elle passe.

Mais sa popularité, comme celle de Mme Carton de Wiart, inquiète von Bissing. Autour de l'une comme de l'autre, la population belge ne pourrait-elle se rallier ? Celle-là comme celle-ci ne compromet-elle pas la sécu-

rité de l'empire en cachant chez elle des ennemis? Mais surtout — et voilà les raisons secrètes mais véritables de la haine allemande — celle-là comme celle-ci n'insuffle-t-elle pas aux populations vaincues, non soumises, l'espoir en une délivrance prochaine par la victoire des alliés? L'une comme l'autre est un obstacle à la germanisation et, après avoir écarté la femme du ministre par l'exil, on se débarrassera de l'infirmière par l'assassinat.

Le 5 août, Miss Cavell est arrachée du chevet d'un blessé allemand et emprisonnée. Deux mois durant von Bissing et ses juges poursuivent une double tâche; relever contre Miss Cavell un formidable dossier de crimes imaginaires, passibles de la peine capitale; égarer l'opinion bruxelloise et internationale — représentée par les diplomates neutres — sur la portée et les conséquences possibles de l'arrestation. En vain le chargé d'affaires des Etats-Unis et ses collaborateurs sollicitent la clémence des juges. « A quoi bon? » leur répondent les Allemands. N'ont-ils pas déjà cause gagnée? Griefs insignifiants, peine légère.

Le 7 octobre, Miss Cavell avec 34 personnes comparaît devant des juges prévenus. L'accusation qui pèse sur elle est grave : avoir caché chez elle des fugitifs belges, français, anglais et leur avoir fourni avec des vêtements civils, les moyens de regagner leur pays : haute trahison! Défendue par un avocat allemand, Miss Cavell est le 11 octobre condamnée à mort : la sentence est exécutoire pour la nuit suivante. En vain les ministres d'Espagne et des Etats-Unis essayent-ils en des démarches multipliées, d'attendrir von Bissing.

Le gouverneur veut, suivant la méthode germanique terroriser la population par un exemple sanglant. Sans trembler Miss Cavell écoute la sentence. Avec une résignation sublime elle attend dans sa cellule l'heure de l'exécution. Sans émotion apparente elle s'entretient avec le pasteur, repasse les souvenirs de son enfance et, un petit drapeau anglais fixé à son corsage, se déclare heureuse de mourir pour sa patrie. « J'ai vu tant de fois, dit-elle, la mort de tout près, qu'elle ne saurait m'effrayer ».

Quant, à deux heures du matin, les gardiens arrivent c'est d'un pas ferme qu'elle les suit. Avec ses bourreaux elle traverse un jardin sombre. « Je meurs sans haine, déclare-t-elle encore ».

Mais elle doit, nous dit-on, pour arriver au mur fatal, franchir des cadavres de Belges récemment exécutés. Bientôt, ses forces l'abandonnent, son énergie fléchit à l'aspect des fusils braqués, comme celle de Jeanne d'Arc devant la flamme du bûcher. Brisée, elle s'affaisse, s'évanouit. « Décontenancés les soldats abaissaient déjà leurs fusils quand l'officier, poussant un juron, rajusta son monocle, s'approcha, visa soigneusement la tempe et tira. »

Héroïne et martyre, doublement respectable comme femme et comme infirmière, injustement condamnée par une cour martiale jouant une parodie de justice, « Miss Cavell représente la conscience humaine, indomptable à la force et réfractaire à la terreur » (1).

(1) Ferdinand Buisson.

Elle est de ces morts qui enseignent à vivre ».

Sa mort est un des crimes inexpiables des Allemands, une maladresse aussi, puisqu'alors seulement ils sont apparus vrais barbares aux yeux de toutes les nations.

*
* *

L'une des plus belles pages de l'héroïsme de nos alliées est leur campagne de Serbie. Assez embarrassé pour organiser le service de santé et, dès le milieu de 1915 le typhus faisant rage, le gouvernement serbe accepta avec enthousiasme les offres de secours qui lui furent faites par l'Association des femmes écossaises.

Sous la direction du Dr Inglis, elles partent et installent un premier hôpital à Kragujevatz où jusqu'au 25 octobre, les blessés serbes affluent. A cette date, il faut, les Allemands approchant, se réfugier plus au Sud-Ouest, à Krouchevatz où se trouve déjà un hôpital militaire serbe. Le trajet est désespérément long par une route encombrée de troupes et de convois de munitions. Enfin arrivées, les infirmières écossaises transforment une école en hôpital et se mettent avec le plus grand courage à soigner les cas de typhus « terriblement nombreux ». Laissons parler la doctoresse Inglis qui nous fait, de ses aventures, un récit émouvant par sa grande simplicité :

« Il n'y avait que trois semaines que nous étions arrivés à Krouchevatz quand les Allemands y parviennent. Le 6 novembre, nous fûmes bombardées et une de nos infirmières légèrement blessée par un éclat... Nous eûmes très nettement l'impression que les Allemands

avaient tiré volontairement sur l'hôpital, malgré le drapeau de la Croix-Rouge.

« Le dimanche matin, les Allemands entrèrent dans la ville et s'emparèrent de notre hôpital. Ils nous demandèrent si nous prendrions les blessés allemands, nous répondîmes oui, étant de la Croix-Rouge. On nous en envoya environ trente, mais le lendemain, nous reçûmes l'ordre de transférer nos blessés serbes à la Préfecture et le lendemain, on nous dit de les transporter tous à l'hôpital serbe... Ce double déplacement était absolument impossible et il n'était pas difficile de comprendre que la malveillance était voulue.

« L'hôpital était une caserne pouvant contenir environ 400 hommes. Il nous fallut en entasser mille... Ils devaient garder leurs uniformes dans leur lit car il faisait un froid rigoureux et il n'y avait pas assez de couvertures, tout notre équipement ayant été saisi; c'est en vain que nous réclamions des couvertures et des objets de première nécessité pour épargner à nos malades des souffrances inutiles...

« La difficulté la plus grande de toutes, à l'hôpital, était de maintenir la propreté.. Il n'y avait qu'une seule salle de bains. Nous en fîmes une autre dans le magasin et nous imaginâmes aussi un système pour désinfecter les habits, couvertures, etc.

« Vers le milieu de janvier, le nombre des blessés diminua... seuls les grands blessés restèrent avec nous...

« Le 9 février nous n'avions plus que 90 à 100 hommes qui furent dirigés sur un hôpital autrichien tandis que nous apprîmes que l'on allait nous renvoyer. Nous

allâmes trouver le général autrichien... la nouvelle nous fut confirmée par un jeune aide de camp qui à nos questions relativement au sort réservé à nos blessés, répondit que cela ne nous regardait pas.

« Le 11 février on nous expédia à Belgrade, dans deux charrettes et un wagon de 3e classe, avec des membres d'un autre hôpital. A Belgrade, nous dûmes dormir sur le plancher d'une salle d'attente, en présence imposée de nos gardiens. Le jour suivant, nous arrivâmes à Vienne... puis à Bludenz, et y restâmes huit jours, frontière fermée. A Zurich enfin, nous nous sentîmes libres et c'est alors, je crois, que nous comprimes pleinement ce qu'a de pénible l'état de prisonnières ».

Deux infirmières périrent du typhus pendant cette campagne. L'une d'elles ayant succombé à Kragujevatz, fut ensevelie avec toutes les pompes du rite orthodoxe et — suprême hommage d'un peuple qui se connaît en valeur — les honneurs militaires lui furent rendus par la garde royale de Serbie.

Une autre mission anglaise connut de plus dures épreuves. Un deuxième hôpital établi en juin 1915 à Mladenovatz doit, sous le bombardement des Autrichiens, être évacué sur Kragujevatz où on laisse les grands blessés, puis sur Kraljevo. A peine l'hôpital installé, nouvel ordre d'évacuation et l'exode reprend vers le sud. On se dirige vers Rashka, aux frontières de l'ancienne Serbie, au milieu d'un courant ininterrompu de troupes en retraite, de voitures de munitions, de convois de blessés et de la fuite de toute une population affolée. Puis c'est, en plein mois de novembre, dans un pays

hérissé de montagnes, de nouvelles étapes vers Novi Bazar et Prizrend pour rejoindre, par Monastir, la Grèce et les armées alliées. Mais les Bulgares ont pris les devants et coupé la route de Monastir. La retraite est impossible. Il fant se diriger — on est alors le 20 novembre — vers la route du Monténégro. Il faut gravir d'effroyables montagnes, les redescendre par des sentiers en zig-zag au milieu du vent et des tourmentes de neige. Rien ne brise l'énergie des infirmières qui trouvent encore la force d'admirer le paysage et arrivent saines et sauves à Scutari.

Partie également avec un hôpital, une jeune Irlandaise, Flora Sandes, fit mieux encore. Les hôpitaux évacués, elle contracta un engagement comme simple soldat dans un régiment serbe, prit part à toute la campagne, suivit la retraite sur Durazzo et gagna bravement les galons de sergent. C'est sous l'uniforme de sous-officier serbe qu'elle rejoignit en 1916, l'armée de Salonique.

*
* *

En Angleterre, comme en France, les femmes habituées dès longtemps au travail ont, en bien des professions, remplacé les hommes mobilisés. Mais, la mobilisation étant progressive, c'est seulement au bout de quelques mois de guerre que les vides furent nombreux.

Aussi n'est-ce qu'en mars 1915 que l'Office du travail adresse aux femmes anglaises son appel où il est dit que, dans les circonstances présentes « la puissance de

travail de la nation doit à l'égal de sa force combative, être développée ».

Les hommes au feu, les femmes doivent les remplacer à l'usine aux champs, aux bureaux. En conséquence le gouvernement invite les femmes à se faire inscrire sur le *Registre des femmes* pour *le service de guerre* préparé par l'Office du travail et dont des exemplaires seront à leur disposition dans les centres principaux.

« L'objet de cette inscription est la constitution d'une réserve féminine, ou l'on puisera s'il est nécessaire, pour tous les travaux. De temps en temps l'offre du travail fera paraître des notices sur les principaux emplois disponibles, les conditions et la nature du travail ».

C'est, réalisée par le gouvernement, l'idée de la *Ligue des Enrôlées* dont nous avons vu une femme de lettres prendre chez nous l'initiative.

En un pays éminemment pratique, l'appel fut entendu. La première semaine se présentèrent 20.000 enrôlées, puis une moyenne de 5.000 les semaines suivantes. Les volontaires furent distribuées en trois catégories : fabrique des armes et munitions, agriculture, travail de bureau et, très vite, employées suivant leur compétence.

Pour les travaux agricoles, on n'a peut être pas constaté chez les femmes anglaises, le même imposant ensemble que chez les Françaises.

Tandis qu'en France, toutes nos compagnardes ont dû à l'envi travailler leur terre, chez nos alliés la nécessité du travail agricole féminin fut, comme la mobilisation, moins générale; d'autre part la grande propriété étant

la règle, la petite propriété l'exception, il a fallu chercher des ouvriers agricoles pour de vastes domaines. Tâche moins facile que d'amener chaque femme a travailler sur son lopin de terre.

Si dans le Nord, cependant, dit le *Common Cause* un grand nombre de femmes se sont présentées, il n'en fut pas de même dans le Sud où leur expérience agricole était moins grande.

Pourtant on parvint à recruter dès l'été de 1915, un certain nombre d'ouvrières agricoles. Mais le trait le plus curieux est l'ardeur avec laquelle les jeunes filles des villes se sont portées vers les travaux des champs. A ces volontaires masculins fournis par les lycées et collèges qui, en France ont rendu tant de services, se sont ajoutées en Angleterre, les élèves de tous les collèges et institutions de jeunes filles qui, à l'envi, se sont dirigées vers les fermes comme vers une distraction, un repos, une œuvre de salut national.

Les jeunes sportswomen ont laissé le tennis, le golf, le canotage pour les travaux des champs. On les a vues conduire la charrue, atteler les chevaux, mettre le blé en meules et en gerbes, porter au marché les légumes et les fleurs.

En même temps les principales sociétés féminines, envoient partout des émissaises qui prêchent aux femmes de quitter le foyer « pour prendre la herse et la charrue ». Une campagne est organisée pour le recrutement de 40.000 femmes qui, soldats pacifiques, porteront l'uniforme vert orné de la couronne royale ». Le gouvernement fait entrer des femmes dans les Comités agricoles

dont les délégués parcourent les campagnes, sonnant l'appel du blé qui lèvera.

Des femmes de la plus haute aristocratie ont organisé chez elles des expositions de produits agricoles obtenus sur leurs domaines. Telle Lady Cowdray démontrant elle-même a plusieurs jeunes filles le maniement d'une baratte mécanique. Comme toujours en Angleterre, l'exemple donné par les hautes classes a été rapidement suivi. Plus nombreuses ont été, de la part des femmes, les demandes de placement à la campagne et l'année 1916 a vu s'accroître, de façon considérable, le nombre de femmes mobilisées pour les travaux des champs. Grâce à elles, ont été comblés les vides laissés par l'élite masculine partie au front. « Les rapports des fermiers, employant des femmes, dit un journal anglais, s'expriment favorablement sur le compte de ces travailleuses. Elles ne se sont pas montrées seulement capables de traire, de soigner le bétail ou de faire d'autres menus travaux considérés comme réservés aux femmes, mais ont révélé de remarquables aptitudes et de l'endurance dans d'autres labeurs comme le maniement des chevaux, du bétail et des machines ».

Le ministère de l'Agriculture s'associe à cet hommage en inscrivant sur un diplôme délivré à toutes les travailleuses de la terre : « La femme qui apporte son aide à l'agriculture pendant la guerre, sert aussi fidèlement son pays que l'homme qui combat sur mer et dans les tranchées. »

Parcourez les journaux anglais et vous verrez que l'idéal du gouvernement et de la nation chez nos alliés

est d'imiter dans le soin patient et pieux de la terre, les femmes de France dont elles ont admiré le splendide et fécond effort.

S'il a fallu, pour les ramener à la terre, prodiguer aux femmes les exhortations et les exemples, d'elles-mêmes au contraire elles se sont jetées vers les travaux de guerre qui leur semblaient d'une plus immédiate nécessité. Dès la formation du Ministère des munitions, M. Lloyd George a vu s'offrir à lui ce travail féminin dont il est aujourd'hui, comme M. Albert Thomas, un si passionné partisan. Le 17 juillet 1915 une députation de femmes appartenant aux groupements les plus opposés, se présente devant le ministre qui la reçoit fort bien, la félicite de son zèle patriotique et l'informe qu'il est disposé à employer des femmes dans l'industrie de guerre et à leur assurer des salaires équivalents à ceux des hommes.

Encouragées, les femmes se précipitent en masse aux usines. Ici encore la haute société donne l'exemple et offrent des volontaires. Volontaire Mrs Moïr, femme du directeur du Service des Inventions, volontaire lady Catacre, volontaire lady Scott, veuve du héros de l'Antarctique. A leur suite viennent des femmes de toute classe, de toute profession et les grands établissements se remplissent d'un peuple féminin, sans cesse plus nombreux.

En 1916, la fabrication des armes et munitions a, en Angleterre comme en France, occupé un très grand nombre de femmes. Des chiffres précis sont d'ailleurs difficiles à donner : près de 3 millions, dit d'après un

document anglais, notre bulletin de l'Office du Travail. 300.000, dit une information venue de Londres à un journal féministe. D'après des évaluations faites au Ministère des munitions français il semble qu'actuellement, 1 million ou 1.200.000 femmes travaillent dans les usines de guerre anglaises.

Les conditions dans lesquelles elles travaillent sont de tous points semblables à celles dans lesquelles travaillent leurs camarades françaises. Comme en France ce furent des femmes étrangères aux travaux métallurgiques qui se présentèrent ; « la plupart, dit un journal, n'avaient jamais manié d'outil ». Et, comme en France, l'apprentissage fut rapide : « la plupart, dit l'*Ingénieur*, pouvaient, après deux jours seulement, livrer de bon ouvrage, de calibre absolument exact. Dans certains cas où le travail était plus difficile, il a fallu une semaine, et, pour les plus délicates, il n'a jamais fallu plus de dix jours pour arriver à acquérir toute l'habileté nécessaire ». Naturellement, en Angleterre comme en France, les travaux nécessitant une instruction technique sont restés réservés au personnel masculin.

Comme en France également, on a reconnu que des surveillantes rempliraient un rôle très utile pour la discipline et la moralité générales. Beaucoup d'usines les ont adoptées. Mieux, un Comité s'est formé chargé des questions techniques, de la nourriture et du logement. Deux femmes en font partie. Grâce à elles on a pu assurer dans les usines une bonne hygiène, une limitation des heures et des journées de travail et, par ces réformes heureuses, assurer un rendement meilleur.

Pour les salaires aussi, même principe qu'en France. Les *Trades-Union*, la Fédération nationale des femmes ouvrières, le gouvernement lui-même ont engagé les industriels, ont, au besoin, fait pression sur eux pour faire monter les salaires féminins d'abord insuffisants. A rendement égal, salaire égal, telle est désormais la formule adoptée. Le salaire minimum est de 20 shillings par semaine. Certaines ouvrières particulièrement habiles arrivent à toucher jusqu'à 3 livres sterling.

Enfin les Anglais, comme nous-mêmes et avant nous-mêmes, se sont préoccupés lorsqu'ils ont mobilisé leurs compagnes de ne pas leur imposer hors de l'usine des conditions de vie trop pénibles ou funestes à l'avenir de la race. Le ministère de la guerre, les municipalités, diverses grandes sociétés de bienfaisance ont apporté leur aide aux établissements industriels — aide morale et pécuniaire — pour leur permettre de loger le mieux possible leurs ouvrières et leurs ouvriers. A proximité des usines, on a construit, soit des baraquements, soit, de préférence, des maisons ouvrières pouvant contenir toute une famille. Parfois même s'élèvent « de véritables villages avec des hôpitaux, des écoles, des églises, des salles de réunion, des magasins ». Ainsi la femme gardera encore le foyer. Fut-elle seule au monde, elle n'est pas isolée. De véritables pensions de famille s'élèvent qui lui donnent pour 13 shillings par semaine nourriture et logement.

Comme leurs sœurs de France qu'elles prennent à tâche d'imiter, les ouvrières anglaises se montrent dignes de leur haute mission. « Les femmes, qui ont pris

la place des hommes, remplissent leur tâche extraordinairement bien, dit le ministre du commerce M. Runciman ».

« Dans un cas, dit le Directeur du *Middland Railways*, deux femmes travaillant seulement trois heures supplémentaires par semaine font un travail pour lequel il fallait précédemment quatre hommes ».

« Les femmes sont splendides » ajoute M. Lloyd George avec une *imperatoria brevitas*.

Fournir aux combattants leurs armes, à toute la nation le pain quotidien, telles sont les deux plus belles tâches que les femmes anglaises aient, à leur honneur, entreprises et réalisées. Mais mille autres tâches encore ont sollicité leur activité.

On les a vues dans les docks de Londres et de Liverpool décharger les bateaux marchands, sur les chantiers de constructions maritimes de Newcastle de Londres, de Glasgow où leur endurance et leur habileté excitaient et l'envie de leurs camarades et l'admiration des patrons.

On a vu dans les usines de Dundee les femmes et filles de pêcheurs de la côte orientale de l'Ecosse venir fabriquer toile à voiles et cordages. On les a vues, sur les chemins de hâlage, attelées aux lourdes péniches qui sillonnent les calmes cours d'eau de la campagne anglaise; durs métiers que seule une nécessité impérieuse peut contraindre une femme d'exercer.

On les a vues dans les usines à gaz, charger, laver, charrier le coke.

Comme en France on a vu les femmes cuisinières

dans les camps, hôpitaux, casernes, et des femmes même prendre du service sur les paquebots. Les unes et les autres sont, en Angleterre, de rares exceptions.

Mais surtout, l'aspect des villes anglaises a, comme celui des cités françaises, été curieusement modifié par des remplacements parfois imprévus. Aux guichets des gares, des femmes se sont assises, au seuil des voies elles ont poinçonné les tickets. Dans les trains elles coiffent la casquette du conducteur ou portent la sacoche du receveur. Vous les voyez, chasseurs dans les hôtels, parées d'un seyant uniforme, ou, commissionnaires, revêtues d'un bizarre costume destiné à braver les rigueurs du climat londonien, messagers cyclistes se lancer sans crainte parmi l'effrayant chaos des véhicules des principales artères de la capitale, chauffeuses — en province seulement — d'autobus et de taxis, mener elles-mêmes habilement ces véhicules.

Colleuse d'affiches, opérateur de cinéma, garçon de bar, sous quelles transformations ne contemplons-nous pas, aujourd'hui, la femme anglaise? N'est-elle pas devenue, même, gardienne de prison et agent de police!

« Un grand nombre des gardiens de la prison Rew ont, nous dit le *Times*, été remplacés par des femmes ».

Pour les policewomen, elles sont plus nombreuses encore. Dès le début des hostilités, la *Womens Freedom League* forme un corps de volontaires policières. L'expérience réussissant, elle est appuyée de la sanction officielle. Hull, Grantham, Southampton et Folkestone ont nommé officiellement des femmes agents de police.

« Le corps d'agentes de polices de Londres, dit un

journal anglais, a rendu les plus grands services : dans de nombreux cas, des jeunes filles ou des enfants ont trouvé une protection efficace auprès des agentes de police...., des patrouilles de femmes ont su exercer une surveillance salutaire dans des endroits de divertissement public et mieux que les hommes y rétablir l'ordre ». Le maire de Hull a rendu à ses policewomens un semblable hommage.

Bien des carrières fermées jusqu'alors aux femmes anglaises leur sont, depuis qu'elles ont su montrer leur talent et leur zèle, ouvertes pour l'avenir. Le gouvernement a permis aux jeunes filles de fréquenter les Ecoles de télégraphie sans fil ; les ingénieurs leur ont fait dans leurs bureaux une large place et M. Lloyd George n'a pas hésité a appeler près de lui une jeune fille Miss Stevenson comme chef de cabinet. Les hommes politiques et la grande presse, patriotiquement fiers de l'élan magnifique avec lequel « plus de 80 p. 100 des femmes anglaises ont participé au service du pays », du mépris tranquille avec lequel elles ont subi bombardements et raids aériens, de l'énergie fière qui fait reparaître vivante la noble figure de la grande Elisabeth, prévoient une époque prochaine où leurs compatriotes prendront part à la conduite du pays. Elles en ont acquis le droit par le travail et la souffrance.

III

Les Femmes Slaves à la Guerre.

Les Femmes soldats en Russie. — Comment les femmes serbes défendent leur pays.

Aux femmes slaves appartenait de renouveler, pendant cette guerre, les exploits des Amazones. Cela ne saurait nous étonner. Que l'on se rappelle en quelles régions les anciens situaient ces Amazones : au delà du Caucase et du Bosphore Cimmérien vivaient les sujettes de la reine Antiope, qui allèrent camper jusque dans Athènes et tinrent quatre mois Thésée en échec. Le siège de leur empire est sur les bords du Tanaïs (Don). Dans les plaines glacées de la Sogdiane (Turkestan Russe) règne Thomyris, la reine des Massagétes qui seule eut raison de l'invincible Cyrus. Russes ou Sibériennes sont donc les combattantes qu'admirèrent la Grèce et Rome et les premières traditions des peuples slaves, récits légendaires, poèmes épiques, compilations des chroniqueurs, confirment qu'en effet la femme slave partagea souvent avec son époux la fortune des combats.

Des femmes eurent sur le développement des premiers états slaves une influence capitale. Si, plus tard, les mœurs byzantines les relèguent dans le terem, elles s'affranchissent bien vite à l'époque moderne. Et si, pas plus que les hommes elles ne possèdent de droits politiques, cependant elles participent de façon presqu'aussi active que les hommes à l'évolution politique de leur pays. Pourrait-on compter les centaines, les milliers de jeunes filles qui, membres d'innombrables sociétés secrètes, ont voué — parfois sacrifié — leur vie à l'idée mystique de la grande rénovation?

Aussi, dit avec raison M. Ludovic Naudeau, « il y a bien moins de divergences spirituelles entre les deux sexes en Russie qu'en Occident ». D'une part la femme est moins femme; celle qui a fréquenté l'Université, au contact permanent des hommes acquiert « une mentalité masculine ». Beaucoup demeurent tout à fait indifférentes à l'aspect qu'elles pourront avoir sous un accoutrement ou sous un autre. Sans nul souci, elles porteront longtemps la veste de cuir, les bottes ou quelque rude manteau. S'il le faut, elles font bon marché de leur chevelure et la sacrifient. En un mot, l'idée du « joli » ne les hante pas et elles peuvent, pendant longtemps, n'y pas penser.

On voit parfois des princesses dont les vêtements, la coiffure, les allures générales, ne se distinguent que fort peu de ceux des plus humbles infirmières.

Le préjugé masculin, d'autre part, est beaucoup moins fort qu'en Occident. « Dans les familles très nombreuses de la Russie, frères et sœurs sont habitués à vivre dans

ıne étroite camaraderie... L'homme vis-à-vis de la emme est débonnaire et attendri ». D'une façon généɾale « le jeune empire russe est beaucoup moins assuetti aux traditions, aux règles, aux routines, aux ɔréjugés » que les peuples d'Occident. Il en résulte ju'aujourd'hui, comme dans le lointain passé, l'Ama:one n'est pas, n'apparaît pas anormale. « La présence l'une femme dans l'armée n'étonne pas. On la constate comme un fait qui ne saurait motiver des commenaires sans fin..., des paysans armés et réunis en bataillon respecteront spontanément des jeunes filles, les jeunes femmes instruites, venues de leur propre nouvement se joindre à eux ».

Ces considérations nous expliquent aisément que sans trop de difficultés, des femmes aient pu, de toutes es contrées de l'immense empire, de toutes les profonleurs mystérieuses de sa forêt humaine, rejoindre les armées du Tsar.

Un curieux chapitre serait à écrire sur la mobilisation des femmes en Russie. Comment réussirent-elles à gagner les formations combattantes? De bien des façons diverses qui témoignent de leur ingéniosité.

« Le règlement interdit aux femmes d'entrer dans l'armée russe. Mais la permission personnelle du Tsar, certains liens de parenté, certaines circonstances, peuvent faire fléchir ce règlement ». Ainsi Apollona Isoltswa, fille du colonel Isoltsef, ne voulant pas se séparer de son père, obtint qu'il l'acceptât comme volontaire dans son propre régiment. Ainsi la femme d'un major russe s'engage dans le régiment, dans la compagnie de

son mari. Ainsi Olga Schidlowskaïa, fille et sœur d'officiers tués ou blessés au début de la guerre, obtient du grand quartier général la permission de servir au 4e hussard, dans les rangs duquel, en 1812, combattit une héroïne célèbre. Ainsi l'exploratrice Mme Koundiacheff, la princesse Sakorskaïa, Mme Skompreff, ont pu, dès le début de la guerre, prendre du service.

D'autres, suivant la filière habituelle, ont, comme des hommes, affronté le bureau de recrutement. Petrograd, Tiflis, Varsovie surtout ont vu, au début de la guerre, défiler quantité de femmes demandant à être enrôlées ; quelques-unes furent admises.

Nombreuses sont les femmes qui, pour servir, ont revêtu le costume masculin et se sont faufilées ainsi au milieu des soldats.

Le *Messager féminin* nous rapporte qu'une jeune fille fut arrêtée alors qu'elle se dirigeait vers le front. Elle portait l'uniforme de soldat et fut saisie par la police en Pologne, à une station de chemin de fer, son apparence jeune ayant éveillé les soupçons ; on découvrit que c'était une écolière de Kiev qui s'était enfuie de la maison de ses parents.

Comme en France sous la Révolution, on a reconnu des femmes parmi les blessés des premières batailles, par exemple, la femme du colonel d'un régiment sibérien engagée comme ordonnance de cavalerie.

« La plus extraordinaire histoire que l'on puisse raconter, c'est celle des douze amies, douze adolescentes, qui sont parties pour se mêler aux combattants russes ».

Voici l'une des « douze amies ». Elle s'appelle Zoé Smirnowa. Elle est arrivée au quartier général tout droit des avant-postes, où elle a passé quatorze mois, portant l'habit du soldat et combattant, mêlée à des hommes. Elle a seize ans. Ses cheveux coupés la rendent pareille à un jouvenceau. Seulement, sa voix claire et aiguë révèle son sexe. Zoé raconte son histoire ; elle explique comment, avec ses onze autres camarades, elle s'est décidée à partir pour la guerre le huitième jour de la mobilisation, — à la fin de juillet 1914. Au commencement d'août, les douze amies ont réussi à réaliser leur plan. Elles étaient douze, disons-nous, presque toutes du même âge et toutes du même collège : de pures Moscovites, appartenant aux diverses classes de la société, mais unies étroitement par des études faites en commun.

« Nous ne pouvions pas, raconte Zoé, partir de Moscou même ; nous aurions été arrêtées à la gare. Nous dûmes aller en voiture jusqu'à la station d'une ville voisine par laquelle passaient les trains emportant les soldats. Ainsi donc, à l'aurore, sans rien dire à nos parents, nous nous sommes mises en route. C'était un peu effrayant ; chacune de nous plaignait beaucoup son père et sa mère, mais le désir d'arriver au front et de battre les Allemands était plus fort que nos regrets ».

Dans la gare voisine de Moscou où elles se faufilèrent, les soldats les ont reçues d'une manière purement paternelle et très correcte. Ces braves gens leur firent place dans leurs wagons et ne contrarièrent pas leurs desseins. Ils les munirent d'uniformes et les firent ainsi arriver sans obstacles jusqu'à la frontière autrichienne. Là, il fallut descendre du train et marcher vers Lvow. A ce moment le commandant apprit leur singulière histoire ; elles furent gourmandées, leur expulsion fut préparée ; puis finalement, les jeunes patriotes reçurent la permission de suivre les soldats.

« Seulement, il a fallu couper nos nattes interrompt Zoé

avec un triste sourire. C'est ce que j'ai regretté le plus. Elle était longue, j'ai pleuré. Depuis ce jour je l'ai toujours portée dans ma besace » (1).

Dans certaines formations, des groupes entiers de femmes ont pu, avec l'assentiment des autorités militaires, se constituer. La région de l'Azof a fourni douze volontaires à un régiment de Cosaques du Don. « Toutes ont fait le sacrifice de leur chevelure, et portent crânement l'uniforme cosaque avec l'équipement ordinaire du troupier partant pour le front ». L'aînée des nouvelles recrues a été désignée pour commander le détachement, et, disent les journaux de nos alliés, elle a su comme le meilleur des officiers imposer l'ordre et la discipline militaires à ses subordonnées.

Dans les Cosaques de l'Oural, c'est un véritable régiment féminin, quatre cents femmes ou jeunes filles, vêtues de l'uniforme, chaussées des grandes bottes, ceintes du ceinturon de cuir qui manient le fusil sans crainte ni défaillance. Et toutes ne sont pas des viragos.

Voyez le portrait de l'une d'entre elles, Mme Kokovtseva, surnommée la Jeanne d'Arc slave. « Fièrement campée sur de petits pieds mieux faits pour la soie du cothurne que pour le cuir de guerre, elle porte à un buste très féminin, la croix de St-Georges, celle des braves. Le regard ferme a quelque chose d'illuminé, mêlant à la décision des races du nord la mélancolie de la mort si souvent côtoyée ».

(1) Ludovic Naudeau : *Les Femmes russes à la guerre.*

En résumé, « dans presque tous nos régiments, dit une infirmière russe il y a des femmes et des enfants. On compte par centaines les jeunes filles entre dix-sept et vingt ans, qui ont obtenu de combattre. Naturellement, on commence par les repousser, mais elles s'obstinent, elles se glissent jusque sur le champ de bataille, elles s'emparent d'un fusil et elles tirent. Finalement, devant leur vaillance et leur persévérance, on finit par les garder. Il y en a qui ont mené des troupes à l'assaut, quelques-unes sont devenues caporaux ou ont même conquis le grade de feldwebel. Nos soldats les traitent fraternellement et avec un respect absolu (1) ».

Pour le personnel sanitaire, la mobilisation féminine a revêtu un caractère quasi officiel. Les étudiantes en médecine de 3e et de 4e année ont aussi été envoyées par le gouvernement dans toutes les formations de la Croix-Rouge. Notons en passant que les sœurs de charité russes n'appartiennent à aucun ordre religieux et ne sont assujetties à aucune discipline quelle qu'elle soit.

Toute femme a le droit de s'engager en prêtant ce beau serment :

Je pars de grand cœur. Que Dieu m'accompagne. Je jure de donner sans réserve mon assistance à mes frères. Je ne redouterai aucun péril : ni la contagion, ni les blessures, ni le bombardement, ni les privations, ni la mort. Je jure de panser avec sollicitude les plaies du corps et d'ouvrir à la lumière du ciel l'âme des mourants.

A partir du moment où, au milieu d'une imposante cérémonie religieuse, elles ont fait devant Dieu cette

(1) *Souvenirs d'une infirmière en Galicie.*

promesse solennelle, elles sont *dévouées* au sens antique du terme ; seule la fin de la guerre les peut libérer.

« Elles vont recueillir les blessés sur le champ de bataille et partagent la vie des soldats. Si elles accomplissent vaillamment leur devoir, elles ont droit à l'insigne des braves. Si elles manquent à leur mission, on les renvoie du front en publiant leur nom et en leur retirant l'autorisation de porter la Croix-Rouge ».



Femmes soldats ou infirmières, toutes se sont comportées bravement et toutes inscriront quelque page de belle allure, épique parfois au récit de chacun des épisodes de la lutte.

Pendant la campagne de Prusse orientale, le bataillon des quatre cents amazones cosaques se couvre de gloire. Mme Kokovtseva à la suite des reconnaissances les plus périlleuses gagne la croix de Saint-Georges.

« Maria Bieloverskaia, soldat volontaire, voyant tomber ensanglanté le commandant de son bataillon, se précipite et parvient à le transporter hors du rayon le plus dangereux, ce pour quoi elle reçut la croix de Saint-Georges de 4e classe. Un peu plus tard, au cours d'une reconnaissance, elle décela, dissimulé dans un grenier, un appareil téléphonique qui servait au service de renseignements de l'ennemi et, alors, elle fut promue de la 4e à la 3e classe, dans l'ordre de Saint-Georges. »

La même formation compte de nombreuses blessées, ouvrières ou étudiantes dont plusieurs gravement atteintes

rentrèrent ensuite à leur foyer. Témoin, cette couturière qui, poursuivie pour non paiement de sa machine à coudre, se réclama de sa récente qualité de soldat, témoigna de ses exploits contre les Autrichiens, de ses blessures et pût continuer son travail.

C'est encore dans l'armée de Rennenkampf que fut versée Mme Koudacheff, exploratrice de la Sibérie, naguère célèbre pour avoir accompli à cheval le voyage de Pétrograd à Vladiwostock. Toujours sur sa fidèle monture, elle fut affectée au service des reconnaissances où son expérience est précieuse.

Avec elle servit une jeune sibérienne de quinze ans. Celle-ci est aujourd'hui rentrée à Tomsk, sa ville natale, fleurie de la croix de Saint-Georges, belle et rare parure que ses compagnes lui envieront.

Mais celle qui les passe toutes par son audace pittoresque, et sa grande allure, c'est l'héroïque batelière du Niémen dont, malheureusement, les journaux russes ne nous ont pas encore appris le nom. Elle a à son actif, la mort de neuf Allemands. « C'était après les formidables batailles livrées au sud des lacs de Mazurie. Les Russes avaient dû se replier pour se regrouper, en arrière du Niémen. Des Cosaques arrivèrent un soir devant la maison de la batelière. Ils étaient épuisés par leurs blessures. La brave femme leur donna des lits. Mais au petit jour des cris retentirent de l'autre côté du fleuve. Une troupe d'Allemands gesticulaient, hêlant le passeur : « J'y vais » cria la batelière du pas de sa porte ; puis se tournant vers les lits où les Cosaques blessés cherchaient déjà leurs revolvers pour vendre chèrement leur peau :

« Ne bougez pas, mes enfants... Vous allez voir çà... et ne perdez pas des yeux ce point du fleuve où l'eau tournoie sur un bas-fond! »

Gonflés par les crues de l'hiver, les flots du Niémen, roulaient leurs vagues furieuses. Sans sourciller la batelière embarqua les Prussiens. Debout, à l'avant du bateau, la perche en mains, elle se lança dans le tourbillon.

« Tenez-vous bien, conseilla-t-elle. L'eau est forte »

La barque dérivait sur un rocher où le flot écumait. Les Allemands s'inquiétaient. « Va donc droit à la maison commanda le sous-officier, tu vas nous faire casser la tête. » Rieuse elle tourna la tête : « Des soldats qui ont peur! Ne craignez donc rien. Le Niémen, ça me connaît. »

Ah! comme elle semblait, en effet, lutter vigoureusement contre le fleuve, louvoyer avec adresse, dans cette course vertigineuse et traîtresse.

Tenez, cria-t-elle, nous y voilà.

D'un bond, abandonnant la perche elle s'est jetée dans le Niémen. Tournoyant sur lui-même, le bateau dérive au courant. Une roche, un craquement, puis plus rien... qu'une barque, la quille en l'air sur le fleuve indifférent et là-bas, sortant de l'eau, à mi-corps sur un bas-fond une femme immobile qui a défendu son pays et sauvé des soldats de sa race. »

Viennent, à l'automne de 1914 et à l'hiver de 1914-15 la première campagne de Pologne et la marche sur la Hongrie. Les héroïnes sont nombreuses. Voici deux jeunes époux : le mari étudiant, la femme munie d'un diplôme d'infirmière. Quand celui-ci est appelé, celle-là

s'engage dans la même compagnie en se donnant pour son frère.

« Pendant la poursuite des Autrichiens dans la forêt de Kosenicz, dit un journal russe, leur compagnie fut obligée quelquefois de faire 40 verstes par jour souvent dans des marécages profonds jusqu'à mi-cuisses. A A Csenstochovo, ils se trouvèrent dans les tranchées sous un feu de shrappnells continu qui dura deux jours. Pendant une attaque de front, la jeune femme avança côte à côte avec son mari, et ils furent blessés tous les deux. »

La bravoure de celle-ci s'explique par l'amour conjugal. En voici une autre au tempérament aventureux des guerriers d'antan, mue par le seul attrait de la gloire et du danger. C'est Kira Alexandrovna Bashkirew, élève à l'école supérieure de Vilna. Sous le nom de Nicolas Popoff, elle s'engage en octobre, dans un régiment d'infanterie et prend part à plusieurs reconnaissances très dangereuses. Le 8 décembre, elle s'engage dans un corps sibérien de bons tireurs où elle reçoit le commandement des éclaireurs de la cavalerie attachés à l'Etat-Major de la division. Dans une reconnaissance de nuit, le 20 décembre, elle fit preuve d'un courage si extraordinaire qu'elle reçut l'ordre de Saint-Georges. Plus tard, on découvrit que Nicolas Popoff était une femme et on décida de la renvoyer à Vilna. La jeune fille s'arrangea pour s'échapper en chemin et pour rejoindre un autre régiment. Là elle fut encore blessée et évacuée sur un nouvel hôpital où s'arrêtèrent pour l'instant ses aventures...

A la même époque Mlle Tomilasky, fille d'un colonel

prend part à toutes les batailles dans les bois d'Augustowo où elle est gravement blessée.

Le courage de Mlle Tkachova pour se manifester d'une façon différente, n'est pas moins grand. Celle-ci est une émule des vaillantes postières de France. Téléphoniste à la gare de Novorossisk elle reste à son poste pendant tout le bombardement de la ville bien que les obus sifflent et éclatent sans cesse. Quand le plus fort du bombardement fut passé et que les habitants commencèrent à revenir en ville, elle téléphona à son chef pour qu'on la relevât. Celui-ci, tout surpris d'une bravoure qui avait maintenu, presque seule dans la ville la jeune fonctionnaire à son poste, demanda et obtint pour elle une récompense officielle.

Pendant la même campagne, lorsque la Galicie presqu'entièrement conquise, voit arriver les Russes aux portes de Cracovie et au-dessus de la plaine hongroise, des femmes encore suivent les armées de Radko Dimetief et du grand duc. Ce sont d'abord les douze jeunes filles que, d'un commun accord nous avons vu revêtir l'uniforme dès la mobilisation. Novices d'abord, elles se sont peu à peu, grâce à leur ardeur patriotique, grâce à la bonne volonté de leurs chefs, grâce à la discrétion de leurs compagnons d'armes qui s'observent en leur présence, familiarisées avec le métier militaire. Chacune a pris un nom d'homme; elles ont presqu'oublié leur ancienne personnalité. Soldats comme les autres, elles remplissent le service des combattants de ligne, manient habilement le fusil et ne se rebutent pas devant une périlleuse mission.

En même temps qu'elles, combat une jeune femme sur laquelle déjà se forment des légendes. Le soldat Tchinin sur la personnalité duquel varient les journaux russes. Pour les uns c'est une jeune ouvrière, enrolée sous un nom d'emprunt, pour d'autres une étudiante qui ayant rejoint à Kiew a réussi à se faire accepter sous le nom de son frère.

Elle fait campagne quelques mois à la fin de 1914. Blessée dans un des combats de Galicie, elle est faite prisonnière par les Autrichiens et évacuée sur Opatow. Un mois après, la ville est reprise par les Russes. Guérie, elle rentre dans le rang, puis est affectée au service du transport des munitions. Blessée deux fois légèrement, elle refuse de se laisser évacuer. Mais une balle vient la frapper en pleine poitrine. Elle tombe et on épingle la croix de Saint-Georges sur la capote du brave. A l'hôpital on s'aperçoit que ce brave est une femme. Lui laissera-t-on l'étoile glorieuse qui jusqu'alors fut réservée au sexe fort? Ainsi en décide le Tsar et le soldat Tchinin est la première femme décorée de la croix de Saint-Georges.

Dans des conditions moins extraordinaires, mais toujours glorieuses, la même campagne de Galicie et de Hongrie est suivie par une infirmière qui, en janvier 1915 quitta Lemberg pour se rendre à Tarnow auprès de l'État-major de la 3e armée. Celle-ci forme l'extrême avant-garde et avec elle Maria Spera Meteleff franchit les cols des Carpathes et pénètre en Hongrie; elle partage l'enthousiasme délirant des soldats qui, persuadés d'un succès rapide, vont animés d'une aussi belle flamme

que les soldats de l'an II. « Comment, s'écrient-ils, ne serions-nous pas victorieux? Nos ennemis luttent en hurlant et nous, nous allons à la victoire en chantant. »

*
* *

Au printemps de 1915, la scène change, les Allemands préparent un grand effort; ils envahissent les provinces baltiques et la Pologne. Combien encore de victimes ou d'héroïnes dans ces nations martyres! Voici une châtelaine de Chavli qui, résistant aux exactions des soudards teutons, a la main fracassée d'un coup de revolver. Voici une Lucrèce courlandaise victime de son courage et de sa fermeté.

Dans une ferme de Courlande, un officier veut prendre des privautés avec la demoiselle de la maison. La jouvencelle aux beaux bras s'indigne, saisit un tisonnier et en applique un reître coup si roide qu'elle lui crève un œil. Alors se passe une scène ignoble : une bande de soudards accourt, se livre à des turpitudes qu'on ne saurait décrire et finalement tuent la malheureuse à coups de baïonnette » (1).

Voici d'après le récit d'un correspondant de guerre anglais, une histoire où l'horreur tragique, la sublime charité paraîtraient irréelles si nous ne vivions en un temps où la réalité dépasse les plus romanesques imaginations. Dans un village polonais, notre correspondant a reçu une large et cordiale hospitalité chez le père de deux charmantes jeunes filles.

(1) Naudeau, *Les Femmes russes a la guerre.*

« Deux ravissantes petites fées polonaises de 16 ou 17 ans, des visages de saintes icônes sous l'or pâle de leurs cheveux blonds; des améthystes brillant sous leurs paupières, fleurs vivantes en des corolles nacrées ». Soudain la ruée allemande se précipite; le village est occupé, la maison envahie par les soldats de l'armée Hindenburg.

Ils sont en gaité...; la cave de mes hôtes polonais a dû souffrir de la soif inextinguible des héros teutons.

« L'Allemagne, nous disait-on à l'université possède le plus grand cerveau et le plus vaste estomac du monde ».

Ah! un accord de piano. J'y suis Miss Thèje et Sonia sont musiciennes. On les a conviées à régaler les envahisseurs d'un dessert d'harmonie. Je me trompe. Cet air qui commence? Mais non, c'est bien lui, le Deutschland uber alles, l'hymne national allemand!

La légère plaisanterie tudesque se donne carrière. Les officiers ont trouvé spirituel d'imposer à une Polonaise l'exécution de l'hymne ennemi. Au surplus la pianiste se venge, peut-être exprès. Elle écorche cruellement le chant de Prusse.

Elle a fini. Un silence. Puis un bourdonnement de voix.

Tout à coup je reste interdit. Les notes enflammées de la *Marseillaise*, votre chant sacré, chers et vaillants alliés de France, éveillent tous les échos de la vieille maison.

Qu'est-ce que cela signifie?

J'ai eu l'explication plus tard.

L'officier le plus gradé, un commandant a dit : Une politesse en vaut une autre. Mlle Mège a joué notre *Allemagne par dessus tout*; nous prions Mlle Sonia de jouer l'hymne qu'elle préfère.

Un dernier accord plaqué ponctue le : *Qu'un sang impur abreuve nos sillons.*

Ils vont partir à présent, délivrer mes hôtes de leur désagréable présence. Quoi encore? Des clameurs dans la rue. Je me précipite à la fenêtre. Les volets sont demeurés entr'ouverts... Je puis voir au dehors sans être vu.

Il est vrai que pendant un bon moment le sens de ce que je vois m'échappe.

Un commandant, tête nue, la tunique déboutonnée, gesticule sur le seuil. Il hêle des soldats qui passent, les pousse dans la maison.

Ces hommes reparaissent tenant au milieu d'eux Thèje et Sonia. Les deux sœurs sont livides. Et le commandant hurle cet ordre infâme à un sous-officier accouru : Slong!.. à la boucherie! Que l'on coupe le poignet gauche à celle-ci pour avoir dénaturé le *Deutchland uber alles* et le droit à cette autre qui a trop bien joué la *Marseillaise*. Oh ! si mon revolver n'était pas resté en bas, je crois que j'aurais terminé les jours de ce bandit, ce qui eût inévitablement amené la clôture des miens.

A ce moment un médecin-major traverse la chaussée. La brute l'appelle : Major je suis obligé de punir, mais un Allemand ne saurait être inhumain. Accompagnez les coupables, vous ferez les pansements.

Quelques heures plus tard, les Allemands éloignés, je quittais Pilsk à mon tour. J'avais été admis dans la chambre des pauvres petites ladies. Pâles, haletantes de fièvre commençante, elles trouvèrent la force de me sourire en murmurant : Que le Christ de Pologne soit avec vous !

. . . .

Quinze jours plus tard l'armée russe avait brisé l'offensive allemand

Elle repoussait l'ennemi en Prusse Orientale... A une journée de marche je suivais les troupes victorieuses : le canon guidant ma marche, des cadavres jalonnant ma route.

Nous atteignons un village. Oh ! on s'est battu avec acharnement ici. Maisons éventrées, entonnoirs creusant les rues de précipices, des morts, des armes brisées. Mais je reconnais cette bourgade, c'est Pilsk... Et voici la demeure de M. Solski. Qu'est-il advenu de lui, des pauvres Thèje et Sonia? Je m'approche. Stupeur! Le piano se fait entendre.

Je m'étonne. A travers une fenêtre du rez-de-chaussée je glisse un regard dans le salon. Les deux sœurs mutilées sont assises devant le clavier. L'une exécute la main droite, l'autre la gauche et elles jouent impeccablement cette fois... *Deutschland uber alles.*

Je rêve : elles, les vaillantes Polonaises ce chant de leurs bourreaux!

Mais, à terre, quel est ce rectangle clair? Un matelas, sur lequel est étendu un blessé, un mourant. Ah! justice immanente, le commandant qui a ordonné le supplice est venu finir chez ses victimes, et les sublimes filles de pardon versent sur l'angoisse du départ le baume du chant national!

L'air s'arrête brusquement. Thèje et Sonia se sont levées, un émoi sur le visage. Elles s'inclinent devant la couche de l'ennemi et quittent le salon; leur bourreau n'est plus. Quand tout à l'heure, j'ai salué les douces martyres, j'ai été sur le point de ployer les genoux » (1).

Celles-là sont des héroïnes, filles spirituelles de Sainte Blandine, dont l'abnégation plus qu'humaine nous transporte d'une horreur sacrée.

Plus nombreuses sont les femmes qui, saisies d'une haine sainte, s'arment comme les hommes pour constituer avec eux des corps de francs-tireurs. Armés de vieux fusils, de faux, de piques, hommes et femmes constituent des patrouilles volontaires, battent en tout sens un pays qu'ils connaissent bien et gênent l'avance des Allemands.

L'un des beaux exploits de cette guerre de guerilla fut accompli par un bataillon exclusivement composé de paysannes polonaises. Un détachement allemand entier fut surpris et fait prisonnier. Le grand duc Nicolas lui-

(1) Paul d'Ivoi. *Femmes et gosses héroïques.*

même passa en revue et félicita chaudement les amazones.

Dans la dure retraite amenée par le gigantesque effort allemand d'avril 1915, dans les terribles batailles de la Dunajec et du San où les Russes désarmés tiennent tête à la plus formidable artillerie qu'on ait encore mise sur pied, nous retrouvons quelques-unes de nos héroïnes. La charmante escouade féminine composée de Zoé Smirnova et de ses onze amies va s'effeuillant au vent brûlant de la mitraille. Quelle force d'âme il faut aux gentilles et courageuses enfants pour dompter des nerfs féminins en une épreuve où tremblent les guerriers les plus endurcis. Ecoutons leur historiographe, Zoé Smirnova narrer avec une naïveté attirante ses impressions.

— C'était effrayant? demande — assez naïvement — à Zoé un officier. Vous avez eu peur?

-- Mais oui, comment donc ne pas avoir peur! Quand les Allemands se mirent à nous envoyer leurs gros obus, plusieurs d'entre nous n'ont pu se contenir et ont crié.

— Ont crié quoi?

— Ont crié : Maman! Choura, d'abord, puis Lidia. Elles ont quatorze ans toutes les deux, et elles se souvenaient toujours de leur mère. D'ailleurs, je crois que moi-même j'ai crié la même chose. Toutes nous avons crié. Les hommes aussi avaient peur.

Comme Henri IV « gourmandant la vieille carcasse », elles montrent un courage moral capable de conduire et de maintenir au danger, la chair en révolte. Et elles se comportent si bien que Zoé Smirnova conquiert le grade de sergent.

Mais peu à peu la tempête de feu accomplit son œuvre.



UNE VOLONTAIRE RUSSE · UNE COMBATTANTE SERBE

FATHIMA LA MAROCAINE

(Documents communiqués par *Le Miroir.*)

Pendant une bataille des Carpathes, la nuit, l'une des douze amies, Zina Morozova, âgée de quinze ans, est tuée sur place par un obus. Le petit corps de la jeune fille fut émietté ; il n'en resta presque rien.

« Tout de même nous avons pu rassembler quelque chose de ses restes, raconte Zoé avec de la tendresse dans la voix. Le matin, la bataille a cessé et nous nous sommes toutes réunies autour de la place où Zina avait été tuée ; nous avons recherché ses petits os et nous les avons déposés dans un tombeau fait à la hâte. Sur la croix, nous avons écrit : « Volontaire du régiment X., Zina Morozova, quinze ans, tuée pendant la bataille de... »

« Le lendemain, nous étions déjà loin et je ne me rappelle pas très bien maintenant l'endroit où se trouve le tombeau de Zina. C'était là-bas, là-bas, parmi les grandes montagnes, là-bas, dans les Carpathes... »

Après la mort tragique de Zina, c'est Nadia, Zenia, Choura, qui payent leur tribut de sang, chacune d'entre elles blessée gravement doit abandonner le régiment. Bientôt Zoé elle-même est atteinte par deux fois, à la jambe et au côté. « Les blessures étaient tellement graves que chaque fois elle est restée sans connaissance sur le champ de bataille et plus tard seulement les brancardiers la retrouvèrent par hasard ».

Après la seconde blessure, elle dut passer un mois dans un hôpital. Puis elle repartit vers les positions à la recherche de son régiment et de ses amies. Mais, arrivée aux tranchées, elle trouva d'autres soldats russes qu'elle ne connaissait pas. La jeune fille, embarrassée, se mit à pleurer pour la première fois depuis le commencement de la guerre, trahissant ainsi, d'une manière inattendue, son sexe et son âge. Ses compatriotes regardaient avec méfiance cet étrange sous-officier,

à peine un adolescent, qui portait la médaille et la croix de Saint-Georges, ce sous-officier qui larmoyait sans cause apparente. Mais la fillette, en exhibant tous ses documents établissant le droit qu'elle avait de porter la croix de Saint-Georges, apaisa leurs soupçons et aux regards inquiets succédèrent des regards pleins de déférence et de caresse.

Découragée un peu par la disparition de ses compagnes qui, décimées encore, continuent sans doute de se battre, la jeune fille se laissa persuader alors de se consacrer aux blessés. Et pour les soigner elle a retrouvé sa douceur féminine, voilée un instant sous l'ardeur farouche du combattant.

Spera Meteleff que nous avons vue vibrant avec ses compagnons d'arme d'une ardeur victorieuse partage avec eux les angoisses de la retraite. Quand le manque de munitions fit sentir ses effets « il fallut retraverser les Carpathes dans toute leur longueur. Ce fut effroyable ».

Des hauteurs qu'il occupait, l'ennemi nous bombardait sans relâche; dans chacune de nos petites voitures blanches, où il y a place pour six blessés, c'était un entassement de corps gémissants; d'autres blessés suivaient à pied, en essayant de s'accrocher aux roues. Parfois, voitures, hommes et chevaux tombaient dans des précipices et nous devions continuer la route, talonnés par l'ennemi. Nous, les sœurs de charité, nous allions à pied, ayant dû céder nos montures aux malades.

Dans ces conditions effroyables, Spera Meteleff accomplit de grands actes de dévouement. Une nuit, elle part recueillir des blessés demeurés dans une tranchée, à deux kilomètres du campement. La route est battue par

l'artillerie ennemie, il faut prendre à travers les marécages ; à chaque instant la courageuse infirmière manque de s'enliser. Elle parvient au champ de bataille, relève ses blessés et les ramène. Mais le retour est plus pénible encore car aux difficultés naturelles se mêle cette fois la sauvagerie voulue des Allemands.

La nuit était noire. Soudain, un éclair lumineux parut devant nous : les projecteurs allemands fouillaient le champ de bataille. Ils nous découvrirent. Nous étions à leur merci. Pendant deux heures, zigzaguant pour éviter que le tir pût être réglé, ma petite voiture blanche, marquée d'une croix rouge fut en butte au feu sauvage des batteries ennemies. Les gros obus tombaient, à gauche, à droite, devant nous. A chaque instant nous pensions notre dernière heure arrivée ; et c'était consciemment qu'ils nous bombardaient ainsi, car il n'y avait pas une seule troupe armée dans la plaine déserte que nous traversions.

C'est pour cet exploit suivi de bien d'autres analogues que Spera Meteleff obtient la croix de Saint-Georges.

Une autre sœur de charité, Vitalevna Poiré a pendant le cours de la même retraite continué à sauver les blessés sous le feu dans un village que l'arrière-garde russe allait abandonner.

Dans cette phase épique de la grande lutte, où tous les possibles se sont réalisés il n'a pas été rare de voir les infirmières se transformer en combattantes. Rima Mikaïlovna Ivanova est attachée comme infirmière au régiment d'infanterie d'Orenbourg. Avec lui, elle poursuit toute la retraite au travers des marécages polonais.

Le régiment, comme toute l'armée, se bat sans cesse pour échapper à l'étreinte, et la sœur assiste journellement aux grandes batailles. Peu à peu son âme se trempe et, elle aussi, combat en vrai soldat. Elle va montrer qu'elle a l'âme d'un chef. Dès le début d'un engagement livré le 23 septembre, un feu terrible abat à la fois le colonel et dix officiers. Les hommes plient, reculent. Mais Mme Ivanova s'élance, les exhorte, fait appel à leur dévouement, à leur patriotisme. Elle les rallie autour d'elle, les entraîne à sa suite et les ramène jusqu'aux tranchées ennemies. Elle tombe frappée d'une balle, mais grâce à elle le régiment a conservé pour la journée ses positions.

Martha la Jaune aussi a bien mérité de la patrie. *Martha la Jaune* ! beau titre pour un roman d'aventure. Le pittoresque en effet se mêle au tragique dans la carrière de la jeune « soldate ». Jeune fille, elle a réussi à prendre du service dans un régiment d'infanterie. Bien vite son identité est révélée et dès lors elle ne voile plus sous un nom d'homme sa personnalité, non plus qu'elle ne cache les magnifiques cheveux qui, brillant sous la casquette plate, lui valent des camarades son curieux surnom. Elle est de l'avance victorieuse et elle est de la retraite. Avec une ardeur farouche elle combat en première ligne toujours épargnée par les balles. Son aventure la plus surprenante lui arrive à Soatchow ; avec son régiment elle repousse une attaque allemande. Les ennemis ont, malgré les efforts gagné du terrain, le régiment plie; le porte-drapeau laisse échapper l'emblème sacré. Un Allemand s'en empare. Martha la Jaune

l'a vu. Elle se fraye un passage parmi les combattants abat d'un coup de fusil le soldat qui rapporte vers les lignes son trophée et lui reprend le drapeau. Mais elle est trop loin des siens. Poursuivie à son tour et menacée de reperdre l'étendard aux glorieuses aigles, elle se défend du fusil, de la crosse, de la baïonnette même.

Un Allemand tombe, puis un autre et, avant de rentrer aux tranchées russes, épuisée mais victorieuse et serrant sur sa poitrine le drapeau reconquis, elle a tué de sa main six ennemis.

Dans un autre secteur, Alexandra Lavgred est faite prisonnière. Au cantonnement ennemi elle réussit à s'emparer de documents mentionnant d'importants mouvements de troupes. Elle s'échappe alors et marche plusieurs jours, plusieurs nuits, plutôt, pour retrouver ses compagnons d'armes à qui elle rapporte les précieux papiers.

Comment s'étonner que de telles femmes aient conquis non seulement des galons mais des grades? Mme Lavgred et Martha la Jaune ne méritent-elles pas les galons de lieutenant qu'elles arborent désormais?

Faut-il citer encore cette jeune Sibérienne qui, partie de Transbaïkalie, avait suivi les troupes en Pologne, passé six mois dans les tranchées en avant de Varsovie, lorsqu'à la veille de la chute de la ville les autorités, presque de force, la renvoyèrent dans sa bourgade lointaine?

C'est par dizaines que l'on pourrait citer celles que remplit d'une sainte colère l'invasion du sol natal.

Et il n'est pas sans intérêt de remarquer que dans la grande crise, l'âme féminine vibra à l'unisson de l'âme masculine et que, pour leur part, les femmes ont participé à la résistance inflexible de nos alliés.



Les femmes russes ont été à la peine : les voici à l'honneur : Pendant l'offensive reprise en janvier 1916 par le général Ivanow, un caporal s'en va sous le feu couper des fils de fer barbelés. Grâce à elles sont prises, en avant de Czernowitz. les tranchées allemandes. Et l'on s'aperçoit ensuite que ce caporal est une femme. Celle-ci eut les honneurs d'un communiqué officiel.

Sur le front turc on a pu voir des femmes combattre glorieusement. Les enrôlements furent nombreux à Tiflis, de femmes qui furent envoyées dans le Caucase et prirent part aux plus dures campagnes. Et là comme ailleurs, les sœurs de charité furent les émules des plus braves guerriers. Au cours des combats qui se livrent pendant l'hiver et le printemps de 1915 sur le Tchorok, une infirmière, la sœur S... accompagne l'armée russe dans tous ses mouvements. « On la vit, dit la *Gazette de Tiflis*, prodiguer avec la plus grande abnégation ses soins et ses encouragements aux malheureux qui souffraient. Elle se dépensa ainsi, pendant dix jours et dix nuits sans presque se reposer.. » Un soir, dans l'accalmie qui suit toute bataille, les troupes campent tranquillement. Des morts, des mourants, des blessés gisent à quelques pas sur le sol. Comme l'en-

nemi est tout proche encore et que le moindre mouvement peut déchaîner un tir meurtrier, personne n'ose aller leur porter secours. « Pourtant à la surprise générale, on put distinguer un être humain qui évoluait entre les deux fronts ». Une croix, une cornette blanche, c'était la sœur S... qui parcourait le champ de bataille, soutenant les blessés, consolant les moribonds. « Bientôt des têtes curieuses se montrèrent dans les tranchées ennemies ». Les Turcs ont aperçu l'ombre bienfaisante. Mais, moins barbares que leurs alliés, ils laissent la sœur accomplir en paix toute sa mission et, respectueux de sa bravoure, ils se mettent à applaudir des deux mains en criant à pleine voix ; « bravo Khanoum, bravo, ma sœur ».

Il n'est pas jusqu'au périlleux service de l'aviation, où les hommes doivent joindre aux qualités ordinaires du soldat des aptitudes physiques et morales exceptionnelles, où les femmes n'aient trouvé moyen de se rendre utiles. Nous connaissons trois aviatrices au moins au service de nos alliés.

C'est tout d'abord une jeune fille de dix-sept ans originaire de Kiew dont les journaux russes ont négligé de nous donner le nom. Elle prend part comme pilote à la campagne de Galicie. Blessée au bras et à la jambe en survolant les lignes autrichiennes, elle ne perd pas cependant son sang-froid. Ni sa souffrance ne l'affaiblit, ni la vue de son sang ne l'inquiète. Et elle tient jusqu'au moment où elle a pu ramener dans les lignes son appareil et l'officier observateur. Un tel exploit qui a pu illustrer des officiers français, ne mérite-t-il pas de

parer une jeune fille de la plus éclatante des gloires?

Deux aviatrices ont pris part à toute la campagne. Mme Kourpief est partie depuis le début de la guerre. Elle a fait toute la campagne de Prusse et celle de Pologne. Lors des batailles d'Ossoviecz, elle exécute une remarquable reconnaissance aérienne au-dessus des positions ennemies. Les renseignements qu'elle rapporta permirent de réduire au silence une batterie allemande. Citée à l'ordre du jour de l'armée, décorée de l'ordre de Saint Georges, Mme Kourpief est toujours « observateur » dans une escadrille de nos alliés.

Plus célèbre encore est la princesse Shakowskaïa dont les journaux russes reproduisent parfois le portrait. Au contraire de ce qu'on pourrait attendre, rien de masculin dans l'allure : une très jeune femme, jolie, gracieuse, s'appuyant d'un geste élégant sur son appareil, telle on nous représente la populaire aviatrice. Elle combat avec l'armée du Nord-Ouest depuis août 1914 et ses raids sont innombrables. Au cours de l'un d'eux son appareil fut criblé d'éclats d'obus, elle-même blessée. A peine remise elle repartit avec une nouvelle ardeur.

Tels sont les actes héroïques sur lesquels nous renseignent les notes des correspondants de guerre ou les journaux de nos alliés. Soyons persuadés de n'avoir ici qu'un pâle tableau de l'héroïsme des femmes russes. Mystérieuse encore par l'éloignement et l'immensité, la Russie ne nous livre pas tous ses secrets. Presque normal chez elle, l'héroïsme féminin ne suscite pas comme chez nous l'étonnement, ne vaut pas, par conséquent, la célébrité individuelle. « Nulle femme russe ne

brigue la publicité, n'aspire à la réclame tapageuse. »
Obscurément confondues dans la foule armée, des milliers de femmes russes vivent, souffrent et meurent avec elle, dont jamais peut-être on ne saura les noms. Mais quelle belle Iliade féminine pour les poètes et historiens de l'avenir !



Faute de moyens d'information et parce qu'également une longue tradition de gloire a appris à considérer comme habituel le courage des amazones, nous avons peu de détails sur la part prise par les femmes serbes aux diverses phases de la lutte. Mais habituées depuis des siècles à faire le coup de fusil contre le Turc ou à entretenir au foyer, par le récit des vieilles rapsodies populaires, le souvenir de la grande Serbie, elles participèrent en 1914, comme pendant les deux guerres balkaniques, à l'enthousiasme patriotique de la nation. Elles partagèrent sa gloire et son martyre.

A la veille de la première invasion autrichienne, les femmes prirent part à la levée en masse après avoir pris soin toutefois de terminer les travaux des champs et de préparer la future moisson.

En décembre 1914 un régiment autrichien passait sur la route de Belgrade. Sans daigner tourner la tête vers l'ennemi, une femme serbe labourait son champ, charrue en main. Un officier l'interpella : « Pourquoi faites-vous un si rude travail? — Parce qu'il me plait, répondit-elle redressée et dédaigneuse.

Où est votre mari? — A la guerre. — Vous n'avez pas d'autres hommes à la maison?

Dieu et la Patrie me défendent d'en avoir. — Ils sont nombreux au front dans votre famille? »

Agacée de l'interrogatoire elle lança fièrement : « Sept, pour le moment.

— Pourquoi, pour le moment?

— Parce que dans quelques jours, je vais y aller moi-même! »

Nombreuses en effet sont celles qui d'août à décembre 1914, rejoignent le front, femmes suivant leurs maris, mères avec leurs fils. Leur présence exalte les combattants. Souvent elles jouent un rôle actif et glorieux. Témoin cette mère qui, voyant tomber son fils sur le champ de bataille, ramasse son fusil, prend sa place et, comme il l'aurait fait lui-même, abat plusieurs Autrichiens.

Après les triomphes de décembre 1914, après la fuite éperdue des Autrichiens sur le Jahdar, la Serbie semble sauvée. Bien des femmes se rendent compte qu'il s'agit seulement d'une accalmie et que toutes les forces du pays, bientôt, devront être tendues pour soutenir une épreuve plus dure. Les hommes sont tombés pendant trois guerres; on aura besoin pour compléter, pour refaire l'armée, de nouveaux fusils. Et les femmes s'enrôlent en masse. Une vénérable aïeule qui a fourni au pays quatorze de ses descendants, cinq fils, neuf petits-fils, fonde la *Ligue de la Mort*. Il s'agit, en cas d'invasion, de se joindre aux hommes, pour, en francs-tireurs, disputer pied à pied le terrain. Comme Mrs Haver-

field en Angleterre, la doyenne des femmes serbes s'improvise colonel et capitaine instructeur. Elle distribue en compagnies les femmes qui accourent très nombreuses à son appel, et leur apprend, donnant elle-même l'exemple, le maniement du fusil et de la pioche. De curieuses photographies nous représentent, toujours sous leur pittoresque costume, au printemps de 1915 des femmes de la campagne serbe, s'exerçant au tir derrière le parapet de tranchées par elles creusées, d'autres faisant leur apprentissage des services de l'arrière, ravitaillement, signaux, transport des blessés. Il s'agit donc là, avec plus de spontanéité, moins d'organisation et de richesse, d'un groupement de tout point semblable à la *Women's volunteer reserve*.

Mais si celle-ci dans un pays surpeuplé et à l'abri de l'invasion, était en quelque sorte du luxe, la *Ligue de la mort* put, en une contrée dépeuplée par trois guerres, jouer un rôle utile, nécessaire et glorieux.

La résistance des femmes serbes à l'invasion, se marque par mille épisodes d'un caractère romanesque, comme celui-ci que raconte, pour en avoir entendu le récit de l'héroïne elle-même, un de nos soldats :

Près de Chabatz, alors qu'une batterie serbe est au repos on amène au colonel une femme. Je la regarde.

Une jeune paysanne, une vraie. Les frusques ne sont pas un déguisement.

Je vois à l'air du colonel qu'il se fait une réflexion du même genre, car sa figure se détend. La femme est immobile, fixant devant elle des yeux de folle. Une carapace de boue

couvre ses vêtements. Elle a bien sûr rampé... pour arriver à nous.

Et avec tout ça elle est jolie malgré les *mirettes de maboul* et les taches de *rousse* qui sèment des confettis de son sur sa figure pâle. « Votre nom, interroge le colo? » Elle tressaille à sa voix, hausse les épaules, murmure quelque chose que personne n'entend. Et puis elle défait la blouse de laine brune, qu'elle a enfilée, comme un paletot, sur son corsage.

On n'a pas le temps de lui demander à quoi rime cette toilette.

Elle a rejeté la blouse et nous restons tous babas... Un drapeau autrichien est enroulé autour de son corps. Un drapeau de régiment, un réel; pas un fanion de bataillon..., le drapeau aux trois bandes perpendiculaires, à la hampe rouge, blanc, rouge, avec l'écusson et la couronne impériale. Elle le déroule, le laisse tomber aux pieds de l'officier... Deux grosses larmes s'écrasent entre ses paupières et elle gémit d'une voix rauque. « Le rachat de ma honte! » Elle a failli tourner de l'œil. On l'a fait asseoir sur un affût. Le colonel la soutient et l'encourage : « Voyons, ma petite fille, on ne parle pas de honte quand on apporte un drapeau. » Mais elle secoue la tête avec un entêtement colère.

Et puis tout d'un coup elle parle : « Je n'ai pas beaucoup de temps devant moi, faut que je vous renseigne pour que notre roi... elle s'incline dévotieusement... accepte le drapeau. Je suis du village de Darjevo, de mon état lingère... pour *vous servir*. »

Elle s'aperçoit qu'elle vient de lâcher la formule habituelle de politesse commerciale. Sa pauvre figure se crispa dans un sourire agacé, elle a un soulèvement des épaules : « Je suis une pauvre ouvrière, je parle, comme je sais, n'est-ce pas... il n'y a pas d'offense. Donc le père et moi on vivait à Darjevo, on chantait, on était heureux. Alors les Autrichiens sont venus, avec leur général Potiorek. Un lieutenant porte-drapeau s'est présenté chez nous.

« Avant la guerre il était marchand de vins de Hongrie ; il traversait le pays quatre ou cinq fois par an, je lui avais plu, mais lui ne me disait rien, si bien que je l'avais refusé. A présent dans son uniforme ennemi, il ne roucoulait plus des choses de parfait amour.

« Esclave serbe, me dit-il, jadis j'étais un simple négociant : je suis devenu un vainqueur. Sois donc prudente, montre-toi aimable ou sinon... » J'ai crié mon dégoût pour les Autrichiens, je lui ai montré la porte. Oh ! il est sorti. Seulement il est rentré un peu après, avec quatre grands escogriffes, baïonnette au canon. Il a fait emmener le père. On l'a attaché au pilier de la halle et on lui a cinglé le dos à coups de fouet. Le sang giclait et comme je demandais grâce le bourreau dit :

« On ira jusqu'à la mort de la bête, à moins... » Oh ! la brute, il riait comme les diables des mille gargouilles de Semlin ! Je ne suis qu'une pauvre fille. J'aimais le père, je n'avais que lui. Alors... « Elle se tait un moment. Pauvre gosse ! Elle devient plus pâle encore. Elle est blême comme une lune d'hiver, et d'un ton de désespoir, d'abandon de tout, elle achève :

« Alors, quoi. J'ai été tout ce qu'il a voulu. — Vous serez vengée, ma brave enfant commence le colonel...

Pour sûr, que je dis.

Mais on boucle tous les deux. Elle nous a regardés et elle rit, elle rit silencieusement, paisiblement. Pleurer serait moins triste que rire comme ça.

« Attendez, attendez », qu'elle reprend.

« Ah ! ah ! en Autriche on donne des galons aux assassins. Le lieutenant s'est moqué de moi le jour même. Il a ricané. Ton obéissance, esclave serbe, a retardé ton père mais ne l'a pas sauvé. Il aurait fallu commencer comme tu as fini. On va revenir au fouet. Le père, du coup, a sauté sur son vieux fusil de chasse... une détonation... et la tête éclatée il roulait par terre. Mourir sans souffrir il a eu raison ».

Elle chancelait comme si elle allait tomber. Le colonel, qui avait de grosses gouttes d'eau dans les yeux la baisa au front.

« Courage, courage...

Merci, murmura-t-elle, merci, j'ai vengé la maison... Le poison... Le lieutenant mort, j'ai volé le drapeau pour vous l'apporter à travers les lignes. Je crois que ça vaut le mal qu'ils nous ont fait.

Oh ! cria le colo, je signalerai au grand quartier général et ta croix de Kara-Georges... Elle lui coupa la parole :

Sur mon cercueil alors, je suis empoisonnée aussi. Il me faisait goûter tout avant lui.

Doucement sa tête se renversait en arrière. Elle eut un regard attendri sur nous tous, enfin dans un murmure :

Ça finit mieux comme ça.

Et puis ses mirettes tournent, elle exhale un soupir douloureux et elle se raidit.

C'est fini ! La petite Serbe est partie là-bas (1). »

Plus nombreuses sont les femmes qui, utilisant la méthodique préparation militaire des heures plus calmes suivent l'armée pour en assurer tous les services. Il faut bien se représenter qu'en Serbie comme le dit encore un de nos combattants, on a mobilisé jusqu'au dernier gosse. « Tous les hommes de l'adolescence à la vieillesse, tous ceux qui ne sont pas cloués par leurs infirmités ont été acceptés parmi les combattants ». Si les femmes sont utiles en se mêlant à leur foule héroïque, elles le sont bien plus encore en assurant les innombrables services pour lesquels on ne trouve plus d'hommes. Infirmières, elles soignent à l'arrière les malades et les blessés ; brancardières, elles-mêmes elles

(1) Paul d'Ivoi. *Femmes et gosses héroïques.*

les transportent. « Après les combats, dit un journal allemand, on ne trouve ni un mort, ni un blessé ». On les voit, dit un autre journal allemand courir infatigables pendant des heures, en portant sur leur dos leurs plus jeunes enfants.

Service de l'Intendance, service des étapes, ravitaillement en vivres et munitions jusqu'en première ligne, tout est assuré par les compagnes bien dignes d'un peuple de héros et de martyrs.

Combien d'entre elles combattent ? Presque toutes sans doute quand le danger menace et de ces héroïnes on parle peu puisqu'il est habituel, en leur nation, de voir une femme saisir le fusil. La France qui leur a donné l'hospitalité, a pourtant connu la gloire de Jivka Tersitch qui, nommée sergent au cours des deux guerres balkaniques fit comme ses camarades toute la campagne de 1914-1916, reçut sur le Danube, sur le Jahdar et pendant la retraite quatre blessures et quatre citations, et la gloire de Mlle Miliouka qui, blessée grièvement aux combats de l'automne 1915 conserve encore l'allure martiale d'un soldat.

Mais il faut subir la défaite ; avec leurs maris et leurs enfants, les femmes serbes prennent part à la retraite d'Albanie ; et si des milliers d'entre elles payent de leur vie leur énergie, du moins les autres se retrouvent-elles en terre libre, sous la protection des armées alliées, prêtes pour la résurrection d'un grand peuple !

CONCLUSION

Il se trouve encore aujourd'hui des misogynes pour contester l'œuvre de guerre des femmes, critiquer leur attitude, rabaisser ou nier leur rôle. en déplorer les conséquences futures. Œuvre vaine, quand les faits parlent; quand pour nos alliés, nos ennemis même, la patience et le courage féminins sont de la gloire nationale un des plus clairs rayons.

L'action des femmes ne saurait se discuter. Elle s'impose avec la clarté de l'évidence, avec la force du fait accompli. Les femmes n'ont voulu ni la guerre ni ses conséquences pénibles ou glorieuses. Elles ont accepté les unes, subi les autres avec la seule préoccupation d'être à la hauteur de la tâche que les circonstances — non elles-mêmes, — leur assignaient.

Cette tâche elles l'ont remplie et, puisqu'elle a été partie intégrante de la défense nationale, elle fut noble et belle quelles qu'en puissent être les conséquences pour l'avenir.

L'avenir! le lecteur sera surpris, déçu peut-être de ne pas nous voir soulever le voile où s'enveloppe, mys-

térieuse, la femme de demain. Laissons de faciles prophètes s'égarer sur le fuyant terrain des anticipations et avouons que l'avenir nous échappe, trop d'éléments du présent nous faisant encore défaut. Qui pourrait aujourd'hui embrasser d'un seul regard la France de la victoire? Qui pourrait lire dans l'âme, prévoir les actions, dessiner le rôle de la femme nouvelle? Il faudrait, pour cela, connaître toutes les femmes du temps présent. Nous en connaissons seulement un petit nombre dont les manifestations intellectuelles comme les actes nous apparaissent contradictoires.

Celle-ci, jalouse d'une indépendance péniblement acquise, n'envisage qu'avec répugnance l'idée de retomber « sous le joug marital ». Celle-là soupire après le moment où elle retrouvera « aide et protection » au bras du plus fort. L'une, glorieuse d'avoir su tenir un rôle d'homme, fière de montrer à la face du monde que les femmes enfin comptent pour quelque chose, veut, la paix faite, prolonger son effort. L'autre, fatiguée de la lutte, n'aspire qu'à se décharger des durs devoirs de la vie sociale comme d'un trop lourd fardeau.

A quoi bon les douleurs de la maternité si elles doivent nous préparer, vingt ans après, des douleurs plus grandes? crie une voix de femme. — Soyons mères au contraire; donnons au pays de nombreux enfants, répondent d'autres voix. C'est le plus sûr moyen d'éviter le deuil et les larmes.

Si la guerre a fait quelques brebis égarées, elle en a ramené d'autres au bercail; et sans préjuger de l'avenir, on peut bien dire que celles-ci sont plus nombreuses

que celles-là. Pour les indépendantes même, comptons sur la toute puissance de la nature et sur l'éternelle jeunesse de l'amour. Soyons persuadés que toute femme saura se dépouiller sans regret de l'âme masculine que, sous l'empire de circonstances tragiques et par un miracle d'énergie, elle a su quelques jours s'insuffler. Les remplaçantes, les héroïnes ne seront pas les moins bonnes épouses et souvenons-nous du mot d'une combattante : « Je désire maintenant une seule chose, rebâtir le foyer familial ».

Les femmes d'ailleurs ne forgeront pas seules leur destinée. Nul changement en celle-ci sans la consécration du pays légal masculin. Or les hommes aussi sont loin d'être unanimes : et, si les uns veulent, pour une illusoire sauvegarde de la famille, refermer sur la femme de nouveaux gynécées, d'autres songent à lui ouvrir toutes grandes les portes du monde. Restriction des droits féminins? Égalité complète? A laquelle des deux conceptions appartiendra l'immédiat avenir? A l'avenir seul de répondre. Soyons persuadés cependant qu'on ne saurait revenir sur les faits accomplis et que le peuple des tranchées aura au cœur avec l'amour plus vif de la femme dont il fut longtemps privé, l'estime profonde pour celle qui entretint la flamme du foyer et défendit seule les intérêts familiaux.

Le mari d'après-guerre, sans doute, voudra jurer à sa compagne « protection, aide et amour ». Sans doute il verra volontiers en elle non plus une subordonnée, mais vraiment la collaboratrice. Les mœurs d'abord, puis les lois, donneront à l'épouse, à

la mère sa vraie place dans la maison familiale.

Cette place, elle sera d'autant plus en droit de la tenir que le chef de famille saura pouvoir, au besoin, se reposer sur elle de la direction du ménage et de son entretien. Combien de familles, mieux instruites de la réalité par une terrible expérience, voudront donner à leur fille, même riche, un métier qui, en cas de revers, la mette à l'abri du besoin! Souhaitons-les nombreuses. L'idéal n'est-il pas que toute femme apprenne un métier manuel ou intellectuel, quitte à ne le pratiquer que si elle reste ou redevient seule dans la vie? Aux femmes comme aux hommes « sans aptitudes spéciales » la société est et sera toujours plus inhospitalière.

Collaboratrice dans la bonne fortune, remplaçante dans la mauvaise fortune, telle devrait être l'épouse de demain.

Pris en masse, comme pris individuellement, les hommes désireront rendre justice à leurs compagnes et ce sentiment seul sera — s'il se manifeste — la source de grands changements, de vastes progrès.

Ce sera justice que de n'interdire à la femme, parce que femme, aucun des emplois dont une expérience de plus de trois ans l'a montrée capable.

Voilà donc perpétuée, accrue, une concurrence inquiétante déjà avant la guerre? Voilà donc les femmes disputant, arrachant leur pain aux mutilés! Des publicistes déjà ont poussé de tels cris d'alarme. Sophisme! Antithèse d'un bel effet littéraire, mais dont la réalité montre le néant! Les mutilés réduits à des emplois autrefois féminins, les femmes viendront combler en

partie les vides qu'ils auront laissés dans leurs anciens emplois. Et le travail de reconstruction matérielle et sociale sera dès lors si considérable que, dans notre pays appauvri, jamais trop de bras, trop de cerveaux ne sauraient s'y appliquer. S'il doit y avoir concurrence ce sera entre la main-d'œuvre féminine et la main-d'œuvre étrangère. Quel Français pourrait hésiter?

Ce serait justice, intérêt bien entendu, peut-être, que de laisser désormais aux femmes une place plus grande sur le navire symbolique de l'Etat. Les placer de suite au gouvernail? Leur donner déjà le vote politique? Non. Une minorité seulement le réclame, la majorité serait indifférente ou inexperte. Autre est la question du vote municipal. On a vu des femmes discuter dans une assemblée, diriger un village, administrer une ville, sauvegarder en des circonstances périlleuses d'immenses intérêts. La preuve est faite qu'avec des qualités différentes, par des procédés autres, elles peuvent aussi bien que les hommes gouverner la cité. Pourquoi la France se priverait-elle de l'énergie de quelques-unes, de la souplesse de tant d'autres, des talents ménagers de presque toutes? La France, victorieuse mais épuisée, doit, pour un immense effort de création, réquisitionner toutes les forces, toutes les intelligences. Toutes lui seront nécessaires. Pour toutes il y aura une tâche à accomplir.

The right man — the right woman — in the right place : empruntons à nos alliés cette belle formule pour en faire la devise de la France nouvelle.

Elle est souhaitable, possible, cette transformation légère de l'esprit et des mœurs, aurore d'immenses

changements. Sera-t-elle? question tout autre! Les institutions et les hommes sont à la merci de trop d'impondérables, insoupçonnés jusqu'à l'heure où éclate leur puissance, pour qu'on puisse emprisonner de mots l'avenir même immédiat.

Si l'évolution se réalise ainsi cependant, l'atroce fléau sera semblable à ces inondations dévastatrices qui, sur les plaines ravagées, laissent après elles l'humus fécondant. De la guerre même seront sortis quelques progrès. Progrès trop chèrement achetés, n'est-il pas vrai, épouses en larmes, mères assombries d'un deuil éternel?

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

Face à l'ennemi.

TROISIÈME PARTIE

Chez nos alliées.

Achevé d'imprimer
le 12 Avril 1917

Cet ouvrage a été exécuté
sous la direction d'une « Vaillante »
MADAME DESSAINT
en l'absence de son mari mobilisé.

Coulommiers. — Imprimerie DESSAINT et Cie.